This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

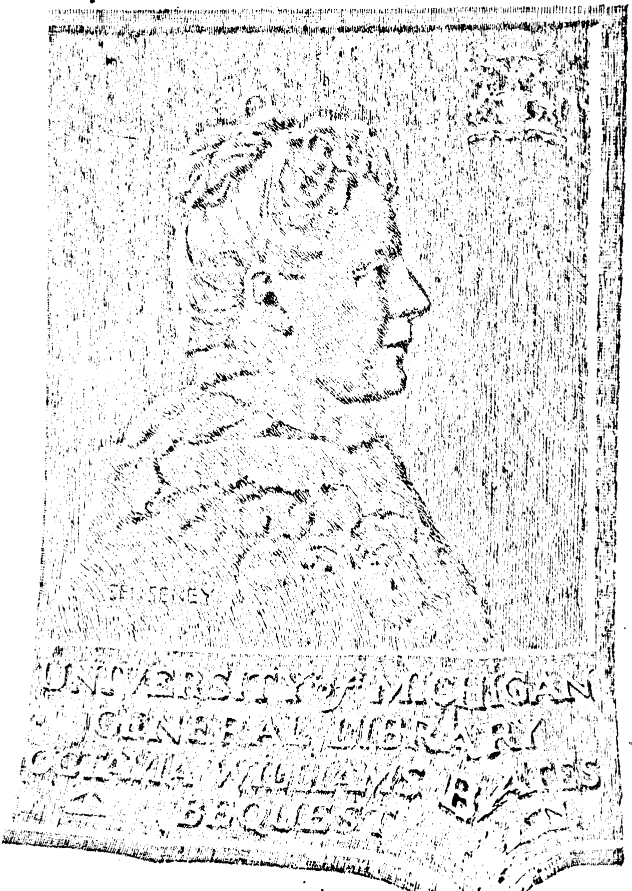
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


UNIVERSITY of MICHIGAN
GENERAL LIBRARY
OCTAVIA WILLIAMS BATES
BEQUEST

840.9
B118m

Louis Petit de Bachaumont

MÉMOIRES SECRETS

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES EN FRANCE,

DEPUIS M. DCC. LXII JUSQU'A NOS JOURS;

OU

JOURNAL D'UN OBSERVATEUR,

CONTENANT *les Analyses des Pieces de Théâtre qui ont paru durant cet intervalle ; les Relations des Assemblées Littéraires ; les Notices des Livres nouveaux, clandestins, prohibés ; les Pieces fugitives, rares ou manuscrites, en prose ou en vers ; les Vaudevilles sur la Cour ; les Anecdotes & Bons Mots ; les Eloges des Savants, des Artistes, des Hommes de Lettres morts, &c. &c. &c.*

TOME PREMIER.

. . . . *huc propius me,*
. . . . *vos ordine adite.*
Hor. L. II, Sat. 3, v. 81 & 82.

A LONDRES,
CHEZ JOHN ADAMSON.

M. DCC. LXXXIV.

AVERTISSEMENT

DES

ÉDITEURS.

L'INVASION de la philosophie dans la République des lettres en France, est une Époque memorable par la révolution qu'elle a operé dans les esprits. Tout le monde en connoît aujourd'hui les suites & les effets. L'Auteur des Lettres Persanes *& celui des* Lettres Philosophiques, *en avoient jeté le germe; mais trois sortes d'Ecrivains ont surtout contribué à le développer. D'abord les* Encyclopédistes, *en perfectionnant la Métaphysique, en y portant la clarté, moyen le plus propre à dissiper les ténebres dont la Théologie l'avoit enveloppée, ont détruit le fanatisme & la superstition. A ceux-ci ont succédé les* Économistes : *s'occupant essentiellement de la morale & de la Politique pratique, ils ont cherché à rendre les Peuples plus heureux, en resserrant les liens de la société par une communication de services & d'échanges mieux entendus, en appliquant l'homme à l'étude de*

la Nature, mere des vraies jouissances. Enfin des temps de trouble & d'oppression ont enfanté les Patriotes, *qui, remontant à la source des Loix & de la constitution des Gouvernements, ont démontré les obligations réciproques des Sujets & des Souverains, ont approfondi l'histoire & ses mouvements, & ont fixé les grands principes de l'Administration. Cette foule de Philosophes qui se sont placés comme à la tête des diverses parties de la Littérature, a principalement paru après la destruction des Jésuites; véritable point où la révolution a éclaté.*

Il étoit sans doute bien essentiel d'en marquer les progrès, d'en saisir les circonstances, d'en recueillir les détails les plus particuliers. C'étoit l'objet de l'Observateur dont nous publions le Journal. *Il accumuloit ainsi les matériaux propres à l'histoire complete d'un pareil événement. On sait combien* M. de Bachaumont *étoit renommé pour ses connoissances multipliées & pour son goût exquis. Il présidoit aux Conférences Académiques, tenues chez une femme d'esprit* (1), *faisoit*

(1) Madame Doublet, très-connue en France & chez les Etrangers.

depuis plus de 40 ans son unique occupation de tout ce qui se passoit dans Paris capable d'exciter l'attention. On y rédigeoit un Journal dont il avoit extrait les détails convenables à son entreprise. Mais indépendamment de cette utilité particuliere, il faut avouer que rien n'est plus commode, ni plus agréable, que de retrouver sous un même point de vue ce qu'il faudroit chercher dans une multitude fatigante, & souvent ennuyeuse, d'Ouvrages Périodiques : d'ailleurs, outre le travail commun avec tous, le Rédacteur en avoit un autre, plus rare & plus précieux ; c'est un choix d'Anecdotes qu'on ne rencontre nulle part, & qui font le mérite intéressant de sa Collection, sans parler d'une multitude de Pieces secretes, que ses liaisons très-étendues le mettoient à même de se procurer.

Quant aux Notices des Ecrits nouveaux, des Pieces de Théâtre, des Assemblées Littéraires, elles sont encore distinguées par une précision unique, & sur-tout par une impartialité qu'on attendroit en vain d'un Critique affiché pour tel. Celui-ci ne visoit ni au lucre, ni à la renommée, ne parloit que d'après son sen-

timent intime ; il n'étoit d'aucun parti, d'aucune cabale, & rien ne pouvoit l'empêcher de consigner son jugement dans toute son intégrité.

L'acquisition de ce Journal, qui commence en 1762 & qu'on a continué jusqu'au premier Janvier 1770, nous a fait naître l'idée d'en suivre le plan. Nous prévenons le Public que désormais, à l'ouverture de chaque année, nous lui fournirons le résultat, jour par jour, de ce qui sera arrivé de remarquable dans ce même genre. Nous espérons qu'il nous saura gré d'une Collection neuve, non moins instructive qu'amusante, & comme le Résumé des différents Journaux qu'il est presqu'impossible de lire en totalité.

MÉMOIRES
SECRETS
POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES EN FRANCE, DEPUIS M. DCC. LXII, JUSQU'A NOS JOURS.

ANNÉE M. DCC. LXII.

1. *Janvier.* LES *Chevaux & les Anes*, ou *Etrennes aux Sots.* Tel eſt le titre d'une eſpece d'Epître de 200 vers environ, qu'on attribue à M. de Voltaire, & par laquelle il ouvre l'année littéraire. C'eſt une ſatire dure & peſante contre quelques auteurs, dont celui-là croit avoir ſujet de ſe plaindre, & contre M. Crevier (1) particuliérement. Elle n'eſt point aſſez piquante pour faire plaiſir au commun

---

(1) M. Crevier eſt profeſſeur de l'univerſité & auteur d'une hiſtoire de ce corps, dans laquelle il a inſéré des perſonnalités odieuſes contre M. de Voltaire, & l'attaque ſur ſon irréligion.

des lecteurs, qui ne se passionnent pas à un certain degré pour les diverses querelles du Philosophe de Ferney.

Sermon du Rabin Akib, autre brochure en prose, attribuée à M. de Voltaire, & dans laquelle il se plaint de l'atrocité du dernier auto-da-fé de Lisbonne. Il invoque l'Eternel, pour dessiller les yeux des barbares qui font un acte de religion aussi contraire à l'humanité & si peu digne de Dieu. Les Jésuites s'y trouvent englobés au sujet de Malagrida. Le tout est assaisonné de traits mordants, & d'autant plus forts que la plupart ne seroient pas faciles à réfuter. Ils sont rendus avec une liberté philosophique, qui n'est pas faite pour enlever tous les suffrages.

1 *Janvier* 1762. La gazette de France paroît aujourd'hui sous la nouvelle forme qu'elle doit avoir. Elle sera dorénavant faite sous les yeux du ministre des affaires étrangeres, minutée par des commis de ce département, & rédigée par M. Remond de Sainte-Albine. Les ministres du Roi dans les cours étrangeres ont reçu ordre d'instruire de tout ce qui s'y passeroit d'intéressant ou de curieux. Les intendants des provinces sont obligés d'en faire autant: on espere, avec ces arrangements, la rendre piquante pour le lecteur; & afin de lui ôter l'air de vétusté qu'on lui reproche, on la publiera deux fois par semaine (le lundi & le vendredi). On a pour but de faire tomber les gazettes étrangeres. Malheureusement le gros du public s'en laisse plus imposer par le ton républicain que par la véracité du rédacteur. Ainsi malgré ces précautions, malgré les talents de M. de Ste. Albine, le faiseur de

gazettes par excellence, il eſt à craindre que celle-là ne reſte toujours en poſſeſſion d'ennuyer par des raiſons que l'on ſent facilement.

1 *Janvier*. (1) Mlle. Arnoux (2) ne ſe borne pas à embellir la ſcene lyrique. Ses affections particulieres nous offrent des exemples dignes du bon vieux temps. Elle avoit profité avec empreſſement d'un voyage de M. de Lauraguais à Geneve (3) pour ſe ſouſtraire à ſa tyrannie (4). En fuyant cet objet, ſoi-diſant

---

(1) On n'inſere ici cette anecdote qu'eu égard aux perſonnages, qui jouent tous trois un rôle dans le monde littéraire.

(2) Mlle. Arnoux, la premiere actrice de l'opéra, la plus pathétique qui ait peut-être jamais paru.

(3) M. le comte de Lauraguais a fait, il y a quelques mois, un voyage à Geneve, pour conſulter M. de Voltaire ſur une tragédie d'*Electre* de ſa façon. Il eſt de l'académie des ſciences.

(4) Mlle. Arnoux, excédée de la jalouſie de M. de Lauraguais, avoit profité de ſon abſence pour rompre avec lui. Elle avoit renvoyé à Mad. la comteſſe de Lauraguais tous les bijoux dont lui avoit fait préſent ſon mari, même le carroſſe, & deux enfants dedans, qu'elle avoit eus de lui. Elle s'étoit tenue cachée pour ſe ſouſtraire aux fureurs d'un amant irrité : elle s'étoit même miſe ſous la protection de M. le comte de St. Florentin, dont elle avoit imploré la bienveillance. On ne peut peindre l'état de la démence où cette rupture avoit jeté M. le comte de Lauraguais. Tout Paris étoit inondé de ſes élégies. Enfin, à la fougue d'une paſſion effrénée ayant ſuccédé le calme de la raiſon, il s'étoit livré aux ſentiments généreux, qui devoient néceſſairement reprendre le deſſus dans un cœur comme le ſien. Il y avoit eu une entrevue entre ſa maîtreſſe & lui ; il avoit pouſſé la grandeur d'ame au point de lui déclarer qu'en renonçant à elle, il n'oublioit point ce qu'il ſe devoit à lui-même, & lui envoyoit en conſéquence un contrat de deux mille

le premier de son cœur, elle avoit passé dans les bras d'une malheureuse victime de l'infidélité d'une héroïne du théâtre François (1). M. Bertin (2) crut trouver dans cette belle ce qu'il cherchoit vainement depuis si long-temps (3). Il n'a rien épargné pour mériter la bien-

---

écus de rentes viageres. Sur le refus de Mlle. Arnoux, madame la comtesse de Lauraguais étoit intervenue, & avoit sollicité l'actrice sublime de ne point refuser un bienfait auquel elle vouloit participer elle-même : elle lui avoit fait ajouter qu'elle n'eût aucune inquiétude de ses enfants, qu'elle en auroit le même soin que des siens propres. Mlle. Arnoux n'avoit point cru devoir se refuser à cette derniere invitation, & M. Bertin ayant de son côté fait vis-à-vis de M. de Lauraguais les démarches qui convenoient dans ces circonstances, tous les procédés avoient été remplis, & il étoit entré en pleine propriété de sa nouvelle conquête.

(1) Mlle. Hus.

(2) De l'académie des belles-lettres, auteur de *l'Isle des Fous* & trésorier des parties casuelles.

(3) M. Bertin avoit cru long-temps posséder le cœur de Mlle. Hus ; si les bienfaits avoient quelque droit sur celui d'une femme de cette espece, il avoit lieu de n'en point douter ; il avoit fait en sa faveur une dépense prodigieuse. Cependant n'ayant pu se refuser aux soupçons dont on le tourmentoit, il en avoit vérifié la vérité, & avoit trouvé son infidelle couchée dans sa maison de Passy, avec le fils de l'entrepreneur des eaux de ce lieu. Celui-ci s'étant fait jour l'épée à la main, cette aventure étoit devenue trop publique, pour que M. Bertin pût vivre encore avec une femme qu'il regrettera peut-être toujours. On évaluoit alors le mobilier de Mlle. Hus à plus de 50 0000 livres.

veillance de sa nouvelle maîtresse : tout a été prodigué ; mais l'excès de sa générosité n'a pu triompher d'une passion mal éteinte ; l'amant tyrannique régnoit au fond du cœur, ses écarts on disparu, on a oublié ses crimes : l'amour a réuni deux amants, qui, plus épris que jamais l'un & l'autre, présentent au public un événement qui fait l'entretien de tout Paris L'infortuné Bertin, aussi honteux de sa tendresse que piqué du changement de sa perfide, est, dit-on, dans le plus cruel désespoir.

2 *Janvier*. On a donné aujourd'hui, pour la troisieme fois, *Zulima*, tragédie nouvelle de M. de Voltaire. Le jour de la premiere représentation, l'auteur nous a fait dire, dans une espece de compliment, que cette piece avoit été jouée, il y a près de 22 ans ; qu'il l'avoit retirée à la huitieme représentation, que d'autres occupations l'avoient empêché long-temps d'y faire les corrections dont elle étoit susceptible ; mais qu'ayant paru étrangement défigurée à l'impression depuis environ six mois, ses entrailles paternelles s'étoient émues, & il avoit cru devoir la donner au public telle qu'elle étoit. Sans parler aujourd'hui du fond de la piece, ce que nous ferons mieux, lorsque les représentations seront finies, nous nous contenterons de rendre compte des motifs véritables qui ont fait jouer ce drame.

Il fut assez mal reçu du public autrefois ; & tout le monde en général étoit d'avis que M. de Voltaire sacrifiât cet enfant indigne de sa plume ; mais, par une bizarrerie qu'on remarque quelquefois dans les plus grands hommes, il s'est toujours obstiné à regarder

cette tragédie comme excellente. Sa tendresse s'est accrue à proportion de la froideur du public, & depuis plusieurs années il n'a jamais donné aucune piece aux comédiens, qu'il n'ait mis pour clause que *Zulime* passeroit avant. Ceux-ci ont éludé tant qu'ils ont pu, de satisfaire à leur engagement. Enfin M. de Voltaire, toujours jaloux d'occuper la scene, & de tenir sans relâche les yeux fixés sur lui, ne se trouvant rien de prêt pour cet hiver (1), a forcé les acteurs de tenir leur parole. Ils ont appris la piece; & s'étant apperçus que sur les planches elle ne faisoit pas tout l'effet qu'on avoit lieu d'en attendre, ils ont fait de nouvelles représentations par l'organe de mademoiselle Clairon. L'auteur ne s'y est pas rendu, & cette actrice, (le chef-d'œuvre de l'art) qui s'est flattée de pouvoir, par la magie de son jeu, faire disparoître les défauts de son rôle, a trouvé son amour-propre d'accord avec celui de M. de Voltaire; elle a fait sentir la déférence qu'on devoit aux ordres d'un tel bienfaiteur, & les comédiens ont passé par dessus leurs scrupules. On ne peut disconvenir que c'est à celle que l'auteur doit la suspension de la chûte de son drame.

3 *Janvier*. Il paroît depuis quelque temps un livre intitulé : *De la Nature*. C'est un gros

---

(1) M. de Voltaire avoit bien une comédie, mais qui a essuyé tant de contradictions à la censure, qu'il y avoit à craindre qu'elle ne pût être jouée.

in-8. imprimé en pays étranger ; on l'attribue à divers auteurs. C'est le systême de Spinosa, développé par le systême physique du monde. Si ce livre prend à un certain point dans le public, on en parlera plus amplement. En général il est très-savant & très-abstrait, à un chapitre près, très-puéril, qui traite du babil des femmes. Il exige une grande contention. Il pourroit, quant au sujet, servir de pendant au livre *de l'Esprit* ; mais quant à la forme, ce seroit mettre un tableau du Guerchin à côté d'un de l'Albane.

4 Janvier. M. l'abbé de la Porte, auteur de *l'Observateur Littéraire*, succombe enfin, faute de débit. En vain comptoit-il parmi ses souscripteurs les plus illustres personnages : en vain M. de Voltaire l'avoit-il encouragé par ses éloges & par sa correspondance, le libraire a déclaré ne pouvoir plus suffire aux frais de l'impression, & le journaliste discontinue, à commencer de cette année. On ne peut s'empêcher de convenir qu'il n'ait le talent de faire un extrait, sur-tout quand il est question d'un ouvrage profond & raisonné ; mais il regne dans son style une certaine pesanteur, peu propre à lui concilier le grand nombre des lecteurs. Cette retraite est d'autant plus fâcheuse, que ce journaliste tenoit en échec celui de *l'Année Littéraire* (1). Tous deux amusoient le public impartial, par leurs débats burlesques. Il est à craindre que le dernier ne se prévale de son triomphe, & n'affecte le despotisme de la république des lettres.

---

(1) M. Fréron.

5 *Janvier*. On se communique sous le manteau de petits vers polissons de M. l'abbé de Voisenon à Mad. la marquise de Pompadour. Ils ont été présentés au nom de M. le maréchal prince de Soubise, qui avoit fait présent à cette dame d'un anneau de diamants. Ces agréables ordures ont plu infiniment à la cour, & tirent encore un plus grand mérite du mystere avec lequel cela se communique : si cette gentillesse se répand à un certain point, on la hasardera ici.

Il y a des vers du même abbé sur Mlle. Marquise, maîtresse de M. le duc d'Orléans. Tout cela est charmant, & est marqué au coin de la plus fine galanterie.

6 *Janvier*. Il y a dans la petite piece des *Etrennes aux Sots*, une note concernant l'abbé de la Coste, dans laquelle on insinue qu'il a coopéré au travail de l'année littéraire. M. Fréron, auteur de ce journal, piqué de cette association, prétend, en rendant compte de la piece ci-dessus, insérer une remarque très-infamante, & pour le protégé & pour le protecteur. Il veut mettre en note : M. D. V. veut sans doute parler de *l'abbé de la Porte*, (1) *digne à tous égards des mêmes châtiments que l'autre ; mais la justice n'a pas sévi contre ce dernier*. On ne doute pas que cette observation ne soit arrêtée à la police, en conséquence on la consigne ici.

---

(1) L'abbé de la Porte avoit été autrefois associé de M. Fréron, & depuis s'étoit rangé sous la protection de M. de Voltaire.

7 Janvier. On commence à parler beaucoup de l'*Ecueil du Sage*, comédie philosophique & en vers de dix syllabes, de M. de Voltaire. On espere qu'elle triomphera des scrupules de la censure & de la police, & que nous la verrons enfin représenter. Sans prématurer le jugement qu'on en doit porter, nous nous contenterons de mettre ici une anecdote qui concerne cette comédie, & qui est des plus agréables. C'est une plaisanterie que s'est permis M. de Voltaire, & qui a dû l'amuser infiniment.

Avant qu'il fût question de cette piece, un jeune homme obscur vint la présenter comme sienne, sous le titre *du Droit du Seigneur*, au comédien semainier (1). Il fut reçu avec la morgue ordinaire, & ce ne fut qu'en faveur de ses instances les plus respectueuses & les plus humbles, qu'on lui promit d'y jeter les yeux. Il fallut bien des courses, bien des prieres, avant d'obtenir une nouvelle audience. Enfin on lui déclara qu'on avoit parcouru sa comédie & qu'elle étoit détestable. Le jeune candidat demanda si l'on avoit lu exactement ce Drame? Il observa que cet arrêt étoit bien rigoureux; qu'il avoit montré sa comédie à quelques gens de goût, qui ne l'avoient pas jugée si défavorablement; qu'il avoit même l'honneur du suffrage de M. de Voltaire. On lui rit au nez: on lui dit qu'il ne falloit pas se laisser séduire par ces applau-

---

(1) On appelle semainier, celui qui est nommé chaque semaine pour suivre les affaires de la troupe. C'étoit le Sr. Bellecour dans ce temps-là.

diffements de société ; que la plupart des gens du monde n'entendoient rien à ces sortes d'ouvrages ; & quant à l'illustre auteur qu'il réclamoit, que sans doute c'étoit un persifflage. Le pauvre diable insista pour obtenir une lecture, la troupe assemblée : on lui répliqua qu'il se moquoit, que la compagnie ne s'assembloit pas pour de pareilles miseres. Il fallut avoir recours aux supplíques & aux bassesses ; & les entrailles du comédien s'étant émues, on lui accorda, par compassion, un jour de lecture. Le comique aréopage étoit si prévenu, que vraisemblablement il ne fit pas grande attention à ce qu'il entendoit, & la piece fut conspuée par toute l'assemblée. Le jeune homme se retira fort content de la comédie qu'il venoit de jouer. Quelque temps après M. de Voltaire adressa cette même piece aux comédiens, sous le titre qu'elle porte aujourd'hui. On la reçut avec respect : elle fut lue avec admiration, & l'on pria M. de Voltaire de continuer à être le bienfaiteur de la compagnie. Ce n'est que quelque temps après que cette anecdote s'est divulguée ; on en a beaucoup ri, & l'on s'est rappellé plus que jamais la carricature (1) plaisante, où l'on peint ce tribunal sous l'emblême d'un certain nombre de bûches en coëffures ou en perruques

8 *Janvier*. On continue *Armide* à l'opéra. Nous allons rendre compte à cette occasion de l'état actuel de ce spectacle.

La haute-contre y est dans le plus grand

---

(1) Dans l'académie des colporteurs.

délabrement. Pillot eſt le ſeul chanteur qu'oſe avouer l'opéra. Quel chanteur, encore, quel ſucceſſeur de Géliotte ! ſans ame, ſans figure, ſans caractere, n'ayant pour lui qu'un peu d'organe. Gélin & Larrivée nous dédommagent dans la baſſe-taille, l'un a le timbre plus ſonore, plus mâle ; l'autre plus onctueux, plus pathétique : tous deux ſont acteurs ; mais le dernier a ſans contredit plus de feu, plus de naturel, plus d'aiſance dans ſon jeu. C'eſt un homme d'un talent rare, & qui peut ſe promettre le plus grand ſuccès.

En femmes, nous comptons Mlle. Chevalier, Mlle. Arnoux & Mlle. le Mierre. La premiere jouit d'une réputation faite depuis long-temps ; & l'excellence avec laquelle elle rend le rôle d'Armide, eſt une preuve qu'elle peut encore acquérir. La ſeconde eſt, au gré des connoiſſeurs, l'actrice la plus naturelle, la plus onctueuſe, la plus tendre qui ait encore paru. Elle eſt ſortie telle des mains de la nature, & ſon début a été un triomphe. Qui ne ſeroit enchanté de la méthode, du goût, du preſtige avec lequel Mlle. le Mierre nous peint tous les objets ſenſibles de la nature ! Sa voix eſt une magie continuelle. C'eſt tour-à-tour un roſſignol qui chante, un ruiſſeau qui murmure, un zéphyr qui folâtre. Toutes trois ſont l'admiration, l'amour & les délices des partiſans du Théâtre lyrique.

La Choréographie eſt ſans contredit la partie la mieux garnie & la plus parfaite de l'opéra : Veſtris & Mlle. Lany paſſent pour les premiers danſeurs de l'Europe. Toutes les nations étrangeres, qui conteſtent le reſte, ſont d'accord ſur ceci. On a fait l'éloge le plus

complet du premier, en disant qu'il nous empêche de regretter Dupré. Il est des gens même, amis de la nouveauté, sans doute, qui trouvent le premier plus fini & plus varié dans son jeu.

Quant à la seconde, personne des contemporains ne se rappelle avoir vu une danseuse aussi précise, aussi savante dans ses mouvements. Le frere de cette derniere est admirable pour la pantomime. Laval & Lyonnois seroient des danseurs sublimes, si Vestris n'existoit pas. Tous ces illustres sont doublés par huit ou dix jeunes gens, dont quelques-uns promettent infiniment.

L'opéra a fait cette année l'acquisition de Mlle. Allard. Mlle. Lyonnois doit voir avec plaisir renaître son enjouement & sa gaieté dans cette agréable danseuse. Elle inspire la joie dès qu'elle paroît, & ce sentiment ne fait point tort à celui d'admiration qu'on lui doit. Mlle. Vestris est toujours en possession de la danse voluptueuse & même lascive: c'est ce que lui reprocheront sans cesse les défenseurs des mœurs, & c'est un défaut qu'ils lui pardonneront intérieurement, tant que le physique aura quelque empire sur eux. De très-jolis minois décorent délicieusement les ballets, & les premieres danseuses ont l'espérance de se voir remplacer par plusieurs du second ordre.

Le cordon de St. Michel, dont M. Rebel, l'un des directeurs, vient d'être décoré l'année derniere, doit donner une grande émulation à ses collegues, & à ceux qui lui succéderont: nos plaisirs ne peuvent que gagner à cette illustration.

9 *Janvier*. Les conftitutions des Jéfuites fe répandent imprimées nouvellement, avec une traduction. Elle a été faite fous les yeux de M. de Fleffelles (1), & c'eft M. *de la Bonneterie*, agrégé en droit, qui a eu le courage de digérer cet ennuyeux travail. On ne dit rien du fond, déja favamment difcuté par les premiers tribunaux. D'ailleurs, cet ouvrage ne peut intéreffer que les enthoufiaftes de la fociété, ou fes adverfaires infatigables. Le tout eft précédé d'un avertiffement fuccinct, qui reçoit tout fon luftre de quelques corrections qu'a daigné y faire une main augufte (2).

12 *Janvier*. On voit dans le public une lettre de M. Greffet à M. le duc de Choifeul, au fujet du mémoire hiftorique des dernieres négociations entre la cour de France & celle de Londres. Elle eft en profe & en vers. L'auteur paroît plus avoir eu pour but de faire fa cour au miniftre, que de foutenir fa célébrité dans cet ouvrage. Il eft, à tous égards, indigne de fon auteur.

13 *Janvier*. Il eft toujours queftion de la réunion de l'opéra comique à la comédie italienne. Cette affaire, qui fembleroit n'en devoir être une que dans les ruelles, fait une très-grande fenfation à la cour : elle y caufe des fchifmes. M. l'archevêque, au grand étonnement de tout Paris, eft intervenu fur la fcene ; il follicite vivement la confervation du

---

(1) M. de Fleffelles, procureur-général de la commiffion nommée par le Roi, pour examiner les conftitutions des Jéfuites.

(2) Feu M. le Dauphin.

théâtre de la foire. Les fonds abondants que lui fournit ce spectacle, dont il retire le quart pour les pauvres, l'ont porté à cette étrange démarche. On craint bien qu'elle n'ait pas le succès dû au zele de ce respectable prélat. Malgré ses représentations, on croit que la réunion aura lieu. Il s'est tenu à ce sujet un grand conseil des dépêches, & il faut que cette affaire se termine incessamment. Bien des gens prétendent que la réunion ne peut que contribuer au détriment des deux spectacles, & que c'est un sûr moyen de les faire tomber : le bon goût n'aura pas à s'en plaindre.

14 *Janvier*. On vend sous le manteau un livre intitulé : *Manuel de l'Inquisition*. Il ne peut que contribuer à augmenter l'horreur qu'on a de cet exécrable tribunal. Il en dévoile tout le systême & toute la forme.

16 *Janvier*. On a donné aujourd'hui, la neuvieme & derniere représentation de *Zulime*. Avant de finir d'en parler, traçons-en une légere esquisse.

Dans cette piece, malheureusement trop ressemblante à *Bajazet*, l'auteur paroît avoir eu pour but de prendre les fureurs & les égarements d'un amour aveugle & effréné. Mais dans l'un, le nœud, l'intrigue, le dénouement naissent, se forment, se développent des flux & reflux du cœur humain. La piece de l'autre ne se soutient que par de petits incidents, des ressorts postiches. Les passions du premier ne parlent que leur langage ; elles ont leur logique, elles agissent comme elles doivent, elles sont conséquentes dans leur inconséquence même. Tout est absurde, merveilleux, incroyable dans le second. Enfin

chaque ſpectateur lit, ſent, approuve dans ſon cœur ce que diſent les héros de Racine. On ſe trouve, au contraire, totalement étranger aux ſituations que nous préſente M. de Voltaire ; on n'a jamais vu ni entendu rien de pareil ; on ne ſe reconnoît point dans les perſonnages qu'il met ſur la ſcene. Du reſte, une princeſſe qui s'enfuit avec un captif, qu'elle aime ſans ſavoir s'il répond à ſa paſſion, qui ne l'interroge là-deſſus que lorſqu'il eſt trop tard pour reculer, & qu'elle a parcouru le royaume avec lui ; une épouſe qui joint à un amour héroïque pour ſon mari, la baſſeſſe de tromper une amante innocente ; un héros, qui, après avoir conſenti à duper une jeune perſonne pour recouvrer ſa liberté, héſite à le faire lorſqu'il s'agit de ſe conſerver la vie, qui n'a le courage ni d'étouffer, ni d'avouer ſes remords ; un pere imbécille, qui court à la tête d'une armée contre ſa fille & deux eſclaves fugitifs : voilà les caracteres de cette tragédie. Un château inveſti par une armée, où l'ennemi entre & d'où il ſort ſans que ceux qui y commandent le ſachent ou l'empêchent ; des aſſiégés qui ont la liberté de s'enfuir ſur leurs vaiſſeaux, & qui ne le font pas ; un prince qui paroît pouvoir tout, & qui n'uſe pas de ſa puiſſance, qui menace lorſqu'il eſt ſeul, & qui n'agit pas à la tête de ſes troupes. Une fille qui n'a pas la hardieſſe de ſe défendre contre ſon pere, & qui a celle de n'oſer lui ſacrifier un amant qui l'abandonne. Des menaces qui ne s'effectuent pas, de beaux projets qui ne ſe réaliſent jamais. Voilà par où la tragédie ſe prolonge pendant cinq actes. Deux coups de poignard

enfin, dont l'un est suspendu, dont l'autre est mortel, terminent ce monstrueux drame.

Le dirons-nous encore ? On n'y reconnoît pas même cette touche harmonieuse, ce coloris brillant qu'on admire dans les plus mauvais ouvrages de M. de Voltaire : on n'y trouve en rien ce grand homme. Qu'il s'en console, en se rappellant que Corneille a fait *Agesilas* & *Attila* !

17 *Janvier*. Les muses & les arts pleurent la disgrace de deux de leurs plus illustres protecteurs : MM. le Riche de la Poupeliniere & la Live d'Epinay (1) viennent d'être rayés de la liste des Plutus de France. La gloire les dédommagera de cette disgrace ; leurs noms, plus durables, seront à jamais écrits dans les fastes du parnasse. Le premier, outre la munificence royale avec laquelle il encourageoit les artistes & les gens de lettres, possédoit lui-même des talents précieux ; il a fait un roman, des comédies. Ses bons mots qu'on pourroit recueillir, seroient seuls un titre au bel esprit. Le second tient sa maison ouverte à toute l'encyclopédie ; c'est un lycée, un portique, une académie. Sa digne épouse a vu long-temps enchaîné à ses pieds le sauvage citoyen de Geneve (2) ; & tandis que son mari verse ses richesses dans le sein du mérite indigent, elle l'anime de ses regards, elle enflam-

(1) Ils étoient tous deux fermiers généraux. Ils ont été remerciés par une lettre de M. le contrôleur général, au nom du Roi.

(2) M. Rousseau a été amoureux fou de Madame de la Live.

me le génie, & lui fait enfanter des chef-d'œuvres.

18 *Janvier.* M. Piron a fait une fatire en vers, intitulée : *Le Salon.* C'eft une critique du temps, qui ne contient rien de neuf ni de piquant : c'eft un très-mauvais ouvrage.

On a donné aujourd'hui la premiere repréfentation de *l'Ecueil du Sage.* M. de Voltaire, pour confoler fes envieux, après avoir échoué dans le tragique, a voulu fans doute échouer auffi dans le comique. Cette piece eft auffi mauvaife dans fon genre que *Zulime* l'étoit dans le fien. C'eft une bigarrure des plus choquantes. Les deux premiers actes font une farce, une parade digne des boulevards ; le troifieme fe monte fur le haut ton ; le quatrieme le foutient, & le cinquieme eft des plus déteftables. Il y a pourtant quelques fcenes qui décelent le grand maître, & c'eft en cela que ce drame eft fupérieur à la derniere tragédie de l'auteur.

19 *Janvier.* On parle beaucoup de la reprife de l'encyclopédie. Les volumes de planches commencent à paroître ; ils réveillent la curiofité publique, & l'on fe demande quand on verra finir cet ouvrage, *dont la fufpenfion fait gémir l'Europe !* Tout le manufcrit eft fait ; on n'attend qu'un regard favorable du gouverment pour en profiter, & fe mettre du moins à l'abri des perfécutions de l'ignorance & du fanatifme, en forte que l'autorité ne pourra plus fe prévaloir contre ce dépôt immortel de l'efprit humain.

20 *Janvier.* Il paroît que tout le monde n'eft pas d'accord pour admirer le retour de Mlle.

Arnoux à M. le comte de Lauraguais. Ce raccommodement fait moins d'honneur à la constance des deux personnages que de tort à leur bonne foi. M. Bertin avoit payé les dettes de la belle fugitive, il a marié sa sœur, il a fait des dépenses considérables, qu'on évalue à plus de 20000 écus. Pour conserver l'héroïne il eût fallu que l'amant en faveur eût remboursé à l'amant disgracié les frais immenses que lui avoit occasionnés sa nouvelle conquête, ou qu'au moins il se fût passé à cet égard des procédés dont on ne parle point. C'est avec douleur que nous sommes obligés de renvoyer Mlle. Arnoux dans la foule des femmes dont nous l'avions tirée. Nous convenons qu'elle avoit surpris mal-à-propos l'admiration des cœurs tendres & sensibles, que séduit toujours ce qui porte l'empreinte des grandes passions.

20 *Janvier*. On vante depuis quelque temps une tragédie d'*Eponine*, de M. de Chabanon. Ce jeune homme, peu connu jusqu'à présent, avoit long-temps fait l'admiration des concerts par son violon, dont il joue supérieurement. Depuis quelques années il s'est jeté dans le grec, il s'est acquis une place à l'académie des belles-lettres; il veut entrer dans la carriere du théâtre. Sa tragédie, qu'on exalte infiniment, suivant l'usage, & dont nous avons entendu la lecture, n'a rien d'extraordinaire. Son héroïne ressemble beaucoup à l'*Idamé* de l'*Orphelin de la Chine*: quant à la versification, elle nous a paru plus ampoulée que mâle & nerveuse. Nous en citerons deux vers, que l'auteur chérit avec la plus grande complaisance. L'un est:

» Votre

» Votre crime eſt écrit des traits de l'évidence.

L'autre, en parlant d'un ſcélérat intrépide :

» Et l'airain de ſon front lui ſervira d'égide.

Ce drame a eu bien de la peine à être reçu des comédiens. L'auteur, avec raiſon, voulut d'abord ſe concilier le ſuffrage de Mlle. Clairon. Cette actrice éloigna bien loin cette demande ; elle s'excuſa ſur ſa ſanté, ſur le travail dont elle étoit accablée ; elle demanda du répit, elle gémit ſur ſon ſort, *d'être toujours entre le fer & le poiſon :* ce ne fut qu'avec de très-grandes protections que M. de Chabanon obtint de ſe faire entendre. Il fut bien récompenſé de ſes peines & de ſa conſtance ; il eut le plaiſir de voir fondre en larmes l'héroïne du théâtre. Depuis lors elle eſt engouée de ſon rôle, & attend avec impatience le moment de ſe venger ſur les ſpectateurs, des larmes que lui a arrachées un jeune homme qui chauſſe le cothurne pour la premiere fois.

22 Janvier. M. de la Bonneterie, agrégé en droit, & auteur d'une traduction du théâtre italien, fait courir dans les maiſons une lettre imprimée, dans laquelle il ſe défend avec beaucoup d'ardeur d'avoir traduit les conſtitutions des jéſuites. Cet ouvrage, preſque nul en littérature, n'eſt ni aſſez bon pour avoir la crainte délicate d'enlever la réputation du véritable traducteur, ni aſſez mauvais pour que l'amour-propre ſe trouve gravement offenſé d'une imputation ſemblable. Il faut qu'il y ait quelqu'animoſité particuliere que nous ne pouvons deviner. C'eſt un différend

à vuider entre le pere véritable & le pere putatif, ou qui semble appréhender de l'être.

24 *Janvier*. M. Colardeau avoit fait, il y a quelques semaines, une piece de vers, intitulée *le Patriotisme*, à l'occasion des vaisseaux que les différents corps du royaume s'empressent d'offrir au Roi. Jusqu'à présent le ministre, toujours sage & modéré, avoit enchaîné le zele de ce poëte, en s'opposant à l'impression de son ouvrage. Les mêmes vues de prudence avoient fait sévir la police, au commencement de cette année, en brisant, en pulvérisant quantité d'ouvrages de sucrerie & d'autres matieres, où l'artiste industrieux avoit cherché à reproduire sous différentes formes les monuments de la faveur patriotique. Il paroît qu'on permettra désormais de prendre l'essor à l'enthousiasme du citoyen ; le ministre a fait écrire à M. Colardeau que la cour approuvoit son ouvrage, & il est enfin imprimé. Nous y trouvons beaucoup de poésie, de zele & peu de pensées.

25 *Janvier*. On parle beaucoup du retour de M. de Voltaire en ce pays-ci : on va jusqu'à dire qu'il aura une pension considérable à la cour : ces bruits ne sont encore que très-vagues. D'après cette supposition, on a toujours fait à compte l'épigramme suivante :

Voltaire, en esprit fort, plein d'orgueil & de ruse,
Après avoir choisi le sein des protestants,
Pour éviter les sacrements,
Vient mourir à Paris, sachant qu'on les refuse.

26 *Janvier*. Il court des couplets sur les

prélats qui ont assisté à leur assemblée, convoquée par le Roi, pour connoître des constitutions des jésuites. Ces chansons sont très-satiriques : la plupart y sont traités avec le dernier mépris ; elles portent sur des anecdotes malheureusement trop vraies & trop connues ; & pour comble de douleur elles sont imprimées.

27 *Janvier. Epitaphe de l'abbé de la Coste, attribuée à M. de Voltaire.*

La Coste est mort ! Il vaque dans Toulon (1),
Par cette mort, un emploi d'importance :
Ce bénéfice exige résidence,
Et tout Paris y nomme Jean Fréron (2).

27 *Janvier. Lettre du pere Neuville, écrite à Madame de***, à Saint-Germain-en-Laye.*

MADAME,

« La nuit du préjugé est trop profonde & la » tempête trop violente : nous n'échapperons » pas à ce naufrage. Je ne sais pas ce que » l'état gagnera à la destruction de la société ; » je souhaite que la religion n'y perde rien. Il » est vrai que le suffrage des évêques a été » hautement en notre faveur (3) ; mais il ne

(1) Cet abbé avoit été envoyé aux galeres, comme tout le monde sait.

(2) Auteur de l'*Année Littéraire.*

(3) Les évêques, au nombre de 40, s'étoient assemblés chez M. le cardinal de Luynes, pour examiner l'institut des jésuites : 34 ont été d'avis de laisser l'institut tel qu'il est, en assujettissant néanmoins les jésuites aux ordinaires : les 6 autres ont estimé de les remettre dans l'état que leur avoit donné le colloque de Poissy.

» fermera pas le tombeau ouvert & creusé
» pour nous ; il ne servira que d'une épitaphe
» honorable. »

(On ne donne point cette lettre pour authentique.)

28 *Janvier*. L'abbé de la Porte ne convient pas que ses feuilles meurent d'inanition : il prétend que son association au sieur de la Place, quant au choix du Mercure, le met dans le cas de discontinuer son travail : il insinue même qu'il a l'expectative de remplacer ce journaliste (1).

M. de la Dixmerie (2), coopérateur de l'abbé de la Porte, passe aussi au Mercure pour la partie des contes, dont il a le privilege exclusif, ou du moins en chef. Le ministre (M. de Saint-Florentin) veut absolument rendre à cet ouvrage la vogue qu'il a toujours eue sans la mériter. Il a décidé, pour engager les gens de lettres à seconder ses vues, qu'il n'y auroit dorénavant de pensions (3) données sur cet ouvrage, qu'à ceux qui l'auroient enrichi de leurs productions.

Il est aussi question de faire servir l'ouvrage de l'abbé de la Porte comme de satellite au Mercure, c'est-à-dire, de le donner en forme de supplément, & aux mêmes souscripteurs.

---

(1) M. de la Place est malade depuis long-temps, & pourroit ne pas vivre beaucoup.

(2) M. de la Dixmerie a fait quelques romans & quelques pieces de vers.

(3) Le Mercure rend environ 60000 livres : il y a 16000 livres de frais, & 28000 de pensions ; ensuite les non-valeurs, sommes arriérées, recouvrements à faire, &c.

Il ne paroîtroit que sous permission tacite, il serviroit de correctif à l'autre, il tempéreroit sa fadeur, & du tout il se formeroit un aigre-doux qu'on croit capable de réveiller le goût du lecteur.

29 *Janvier*. La piece d'*Eponine* fait un bruit du diable, & l'on prétend qu'elle va être jouée par ordre du Roi. M. de Richelieu, gentilhomme de la chambre, ayant su que plusieurs grands arrêtoient cette tragédie pour en favoriser d'autres, s'est piqué au jeu, & est allé trouver le Roi, en lui demandant des ordres précis pour prévenir ce chisme entre les gentilshommes de la chambre. Le monarque s'est prêté avec bonté aux vues de M. le duc de Richelieu.

30 *Janvier*. Il est bon de rendre compte aussi de l'état actuel de la comédie françoise. Nous partirons à l'avenir de ce point, comme d'un thermometre sûr, pour apprécier l'amélioration ou le dépérissement de ce spectacle.

Mlle. Clairon en est toujours l'héroïne. Elle n'est point annoncée, qu'il n'y ait chambrée complete. Dès qu'elle paroît, elle est applaudie à tout rompre. Ses enthousiastes n'ont jamais vu & ne verront jamais rien de pareil : c'est l'ouvrage le plus fini de l'art.... Mais c'est de l'art, disent quelques critiques. Ils se rappellent qu'elle a long-temps été mauvaise, qu'elle a lutté six ans contre le public, que son organe bruyant assourdissoit les oreilles, sans émouvoir le cœur. A force de tâter, elle s'est enfin fait un jeu à elle, les glapissements de sa voix sont devenus les accents de la passion, son enflure s'est élevée

au ſublime. Cette actrice a de tout temps eu la poſition théâtrale, beaucoup de nobleſſe dans ſa démarche, dans ſes geſtes de main, dans ſes coups de tête. Quoique d'une ſtature médiocre, elle a toujours paru ſur la ſcene au-deſſus de la taille ordinaire. Par quelle fatalité des infirmités habituelles nous privent-elles ſi ſouvent de la voir ? Pourquoi ſommes-nous inceſſamment menacés de la perdre (1) ?

Mlle. Dumeſnil eſt ſans contredit plus actrice née que Mlle. Clairon ; ſon jeu eſt plus naturel, plus décidé, plus franc ; mais ſon amour-propre auroit dû lui conſeiller de ſe retirer, il y a quelques années. Elle n'a pas ſenti qu'elle ne pouvoit que perdre à meſure que ſa rivale gagneroit : ce n'eſt pas qu'elle ne lui faſſe encore éprouver quelquefois ſon ancienne ſupériorité, qu'elle ne l'écraſe des élans de ſon génie. Malheureuſement, ce ne ſont que les derniers éclats d'une lumiere qui s'éteint ! D'ailleurs le vice crapuleux (2), par lequel elle ſe laiſſe dominer, la met trop ſouvent dans le cas de ſubſtituer ſur la ſcene les écarts de ſa raiſon aux déſordres des grandes paſſions qu'elle doit peindre.

---

(1) Mlle. Clairon eſt attaquée de la maladie des femmes : elle joue peu ſouvent, en conſéquence de ſes infirmités. Ses camarades lui faiſoient reproche un jour de ſa rareté : « Il eſt vrai que je ne joue pas » fréquemment, répondit-elle ; mais une de mes » repréſentations vous fait vivre pendant un mois. »

(2) Mlle. Dumeſnil boit comme un cocher : ſon laquais, lorſqu'elle joue, eſt toujours dans la couliſſe, la bouteille à la main, pour l'abreuver.

A qui les conſeils d'un amour-propre bien entendu euſſent-ils été plus néceſſaires qu'à Mlle. Gauſſin ? Elle ne ſent pas qu'il eſt un temps où il faut ſe ſouſtraire aux applaudiſſements, ſans quoi les applaudiſſements nous échappent à la fin. Son genre ne peut s'allier avec les rides de l'âge : une vieille poupée ne figurera jamais bien dans l'*Oracle* ni dans les *Graces ;* Zaïre doit porter l'empreinte ſur ſon front de toute la candeur de ſon ame. Quand Mlle. Gauſſin joue dans cette piece, on eſt tenté de demander ſi c'eſt à elle que M. de Voltaire adreſſa, il y a trente ans, cette épître ſi tendre, ſi touchante, où le cœur parle plus que l'eſprit ! Ce qu'elle eſt, fait oublier ce qu'elle a été. Plus heureuſe cependant que Mlle. Dumeſnil en un point, elle n'a point encore de rivale qui la remplace. Ses défenſeurs prétendent que ſon peu d'opulence (1) la met dans le cas de ſacrifier ſa gloire à ſon bien-être : il faut qu'elle ſoit bien mal à l'aiſe, ou qu'elle ſe ſoucie bien peu de ſa réputation.

Il n'y a que vous qui ne vieilliſſez point, inimitable Dangeville ! Toujours fraîche, toujours nouvelle, à chaque fois on croit vous voir pour la premiere. La nature s'eſt plû à vous prodiguer ſes dons, comme ſi l'art eût dû tout vous refuſer, & l'art s'eſt efforcé de vous enrichir de ſes perfections, comme ſi

---

(1) Mlle. Gauſſin a eu les amans les plus illuſtres ; mais elle a toujours ſacrifié l'intérêt au plaiſir. Quand on lui reprochoit ſon extrême facilité, elle diſoit : *Que voulez-vous ! Cela leur fait tant de plaiſir, & il m'en coûte ſi peu !*

la nature ne vous eût rien accordé. Quel feu dans votre dialogue ! Quelle expreſſion dans votre ſcene muette ! Quelle force comique dans le moindre de vos geſtes ! Quel aveugle préjugé vous refuſe dans la ſociété (1) un eſprit qui pétille dans vos yeux, qui brille ſur toute votre phyſionomie ! Si l'on vouloit perſonnifier cette intelligence humaine, on ne pourroit lui donner une figure mieux aſſortie que la vôtre. Coutinuez à faire les délices & l'admiration de la ſcene françoiſe. Que ſur votre modele puiſſent ſe former des actrices dignes de vous remplacer ! eſpoir d'autant moins fondé, que plus elles auront de ſagacité pour ſaiſir la fineſſe de votre jeu, plus elles ſe ſentiront hors d'état de vous atteindre.

Quant aux dix autres actrices (dont quatre penſionnaires, à l'eſſai), qui compoſent la troupe femelle de cette comédie, nous ne les tirerons point de la foule, qu'elles ne ſe ſoient diſtinguées par leurs talents. Quelques-unes donnent des eſpérances, d'autres ont une figure à laquelle nous rendons hommage dès à préſent.

De quinze acteurs que compte la comédie, (dont deux à l'eſſai), s'il n'en eſt peut-être aucun auſſi tranſcendant que les quatre femmes que nous venons de nommer, il en eſt peu qui n'aient du moins un mérite particulier. Le jeune Molé attrape le ton ſémillant d'un marquis éphémere. L'emphaſe de Paulin, dans ſes rôles de tyran, ne meſſied

(1) On prétend que Mlle. Dangeville eſt buſe en converſation.

pas. D'ailleurs, il excelle à faire le payſan. Un récit plein de feu ou de pathétique eſt très-bien rendu par Dubois. Bonneval joue le ſot à merveille ; Dangeville le niais ; Armand a toute l'effronterie, toute la ſcélérateſſe des valets de l'ancienne comédie : ſes allures, ſon ton, ſon viſage ne conviennent point à la fineſſe, à la décence de ceux de la nouvelle. Les acteurs que le public diſtingue, ſont Grandval, Bellecour, le Kain, Préville & Brizard.

Grandval & Bellecour courent la même carriere dans les deux genres. Le premier a plus d'importance, plus de morgue, plus de faſte ; l'autre a plus de naturel, plus d'aiſance, plus de fatuité : les rôles d'ironie, de dédain, de mépris, conviennent mieux au premier ; ceux d'entrailles, d'onction, de pathétique, mieux au ſecond : celui-là nous paroît fait davantage pour le comique, où il eſt permis de changer, d'enchérir ſur le pinceau de l'auteur : celui-ci eſt mieux dans le tragique, où il faut ſouvent rapprocher de la nature un rôle giganteſque que le poëte en a trop écarté. Grandval eſt plus conſommé ; nous eſpérons que Bellecour ſera quelque jour plus fini. Tous deux ſont hommes à bonnes fortunes (1), & puiſent dans le commerce des femmes cet air de triomphe

---

(1) On raconte qu'une femme de très-grande conſidération s'étant engouée de Grandval, l'envoya chercher, l'admit dans un tête-à-tête ménagé exprès, & filant peu-à-peu ſa défaite, lui dit, en regardant des portraits de famille qui ornoient l'appartement : « Ah! Grandval, que diroient ces héros, s'ils me

& d'impudence qui va si bien aux héros de théâtre.

Il falloit que le Kain fût acteur né, puisque M. de Voltaire l'a jugé tel (1), malgré son organe ingrat & sa figure ignoble. Le public est fort partagé sur ce comédien : les uns le regardent comme sublime, d'autres comme détestable. C'est qu'il y a de grandes beautés dans son jeu, & de grands défauts. Les premieres empêchent ses partisans de voir les autres, & ceux-ci font disparoître celles-là aux yeux de ses contempteurs. L'art quelquefois le fait aller au-delà de la nature ; il reste quelquefois en-deçà de la nature pour ne pas donner assez à l'art. Assemblage étonnant de grandeur & de bassesse, de sublime & d'enflure ! on doit, ou l'admirer à l'excès, ou le dégrader souverainement.

Préville est admirable pour la pantomime : il est acteur jusqu'au bout des doigts ; ses moindres gestes sont épigramme ; il charge avec tout l'esprit possible, c'est le callot du théâtre. Aussi inimitable que Mlle. Dangeville, il n'est pas aussi étendu dans son genre : sa figure ne comporte point certains rôles, où il faut jouer la dignité, à laquelle l'actrice atteint quand elle veut. Rien de si agréable

---

» voyoient entre vos bras ! ..... Ils diroient, ré» pondit l'impudent vainqueur, ils diroient que vous » êtes une putain. »

(1) C'est M. de Voltaire qui a produit le Kain à la comédie, après l'avoir fait jouer long-temps chez lui ses différentes pieces ; & en général, il faut convenir que ce sont celles que le Kain joue le mieux.

que de les voir en présence l'un de l'autre ; ils font faits pour dérider les fronts les plus graves, pour évertuer les plus ftupides, pour rendre l'efprit palpable aux plus fots.

Brizard eft le dernier dont nous ayons à parler. Il a la majefté des rois, le fublime des pontifes, la tendreffe ou la févérité des peres. C'eft un très-grand acteur, qui joint la force au pathétique, la chaleur au fentiment : il eft généralement admiré. Nous ne voyons perfonne qui lui refufe fon fuffrage, & fon jeu n'a encore effuyé aucune critique.

D'après ce détail, il eft aifé de juger que le théâtre de la comédie françoife a les acteurs les plus parfaits de l'Europe. Quoiqu'en difent les cenfeurs, qui n'admirent jamais le préfent, nous croyons fort que la génération comique actuelle vaut la génération paffée, que les Barons & les Montménils font remplacés, & que les Rofcius antiques ne dédaigneroient pas d'applaudir aux Rofcius modernes.

31 *Janvier.* Enfin, après plufieurs confeils des dépêches, il eft décidé que l'opera-comique eft fupprimé ; que le fonds des pieces appartiendra à la comédie italienne, & que ce genre de fpectacle fera fubordonné, comme les deux comédies, à l'infpection des gentilshommes de la chambre. Il eft queftion de plufieurs arrangements ultérieurs, dont nous parlerons quand ils feront tirés au clair.

31 *Janvier.* M. de Voltaire a écrit à M. l'abbé d'Olivet, que c'eft mal-à-propos qu'on faifoit courir le bruit de fon retour à Paris ; qu'il étoit content comme un roi fur fon lac.

Il ſe défend auſſi d'être l'auteur de *l'Ecueil du Sage.* Il l'attribue à un académicien [M. Picardin] de Dijon. Il trouve pourtant de l'intérêt dans cette piece, & ce grand homme continue à perſifler le public ſuivant ſa coutume.

1 *Février* 1762. Vers de M. de Voltaire à M. Blin de Saint-Maur, qui lui avoit envoyé un exemplaire de ſon héroïne de *Gabrielle d'Eſtrées à Henri IV.*

Mon amour-propre eſt vivement flatté
De votre écrit ; mon goût l'eſt davantage :
On n'a jamais, par un plus doux langage,
Avec plus d'art, bleſſé la vérité.

Pour Gabrielle, en ſon apoplexie,
D'autres diſent qu'elle parle long-temps :
Mais ſes diſcours ſont ſi vrais, ſi touchants,
Elle aime tant, qu'on la croiroit guérie.

Tout lecteur ſage, avec plaiſir verra,
Qu'en expirant, la belle Gabrielle
Ne penſe point que Dieu la damnera,
Pour trop aimer un amant digne d'elle.

Avoir du goût pour le roi très-chrétien,
C'eſt œuvre pie, on n'y peut rien reprendre :
Le paradis eſt fait pour un cœur tendre,
Et les damnés ſont ceux qui n'aiment rien.

1 *Février.* Les comédiens italiens ont donné aujourd'hui, pour la premiere fois, *les Boſſus rivaux*, parodie nouvelle, imitée d'une piece de M. Goldoni, qui porte le même nom, à laquelle on a ajouté quelques avis. Cette

drogue n'a point eû de ſuccès ; elle eſt de M. Riccoboni.

3 *Février*. Jamais les Italiens ne s'étoient vus aſſiéger par une foule pareille à celle d'aujourd'hui. C'étoit une fureur dont il n'y a pas d'exemple : des flots de curieux ſe ſuccédoient ſans interruption, & débordoient dans toutes les rues voiſines : l'ouverture de l'opéra comique ſur leur théâtre, attiroit ce concours prodigieux. Tout étoit loué depuis pluſieurs jours juſqu'au paradis. On a commencé par *la Nouvelle troupe*, comédie de Favart, à la fin de laquelle on a ménagé une ſcene qui a amené la réunion des deux ſpectacles, & un acteur y a harangué le public à ce ſujet, & lui a demandé ſes bontés. *Blaiſe le ſavetier* a ſuivi, & l'on a fini par *On ne s'aviſe jamais de tout*. Le premier, (paroles de Sédaine, muſique de Monſigny) n'a pas ſemblé ſi déplacé. Le jeu des acteurs occupe mieux le vuide du lieu ; mais cette gentilleſſe n'a pas fait le même plaiſir qu'à l'ordinaire. On ſent facilement qu'il faut d'autres organes & d'autres acteurs pour un local auſſi différent. L'orcheſtre même s'eſt trouvé avoir dégénéré. Enfin, l'on augure mal de cette jonction.

4 *Février*. On a repris aujourd'hui *Zaïs* à l'opéra (paroles de Cahuſac, muſique de Rameau) ; jamais on n'a vu ſpectacle ſi abandonné. Les premieres loges étoient abſolument nues, les ſecondes très-peu garnies, ſur-tout en femmes ; le reſte à l'avenant. La foule s'eſt encore portée vers les Italiens, & à la honte de notre nation, on continue à

remarquer combien les treteaux l'emportent ſur la majeſté de la ſcene.

Gardel a remplacé Veſtris. Ce jeune danſeur acquiert de jour en jour : il court la même carriere que le dernier ; & quoique bien loin encore, on remarque qu'il s'élance de plus en plus & cherche à l'attraper.

4 *Février.* L'abbé Yvon, qui paſſoit pour avoir contribué en grande partie à la theſe de l'abbé de Prades (1), & qui avoit été comme enveloppé dans ſa diſgrace, après dix ans d'exil, reparoît enfin à Paris. Tous les matérialiſtes applaudiſſent au retour de cet illuſtre apôtre.

5 *Février.* Le *Journal Encyclopédique*, peut-être auſſi partial que les autres ouvrages de cette nature, mais au moins plus plein & plus intéreſſant, outre ſon chef ordinaire, (M. Rouſſeau de Toulouſe) vient d'acquérir pour conducteur à Paris, M. l'abbé Méhégan. Cet Irlandois, auteur de quelques opuſcules romaneſques, eſt ſur-tout connu pour avoir rompu une lance contre l'auteur de l'*Année Littéraire* (2). Puiſſe une belle ambition l'engager à rendre ſon journal capable d'écraſer les feuilles de ſon adverſaire !

---

(1) M. l'abbé de Prades avoit ſoutenu en Sorbonne, en 1751, ſans réclamation, une theſe où le matérialiſme ſe découvroit de toutes parts. Enfin toutes les puiſſances ſéculiere & eccléſiaſtique s'éleverent contre ces impiétés, & il fut flétri par arrêt du parlement.

(2) Dans un pamphlet intitulé : *Lettre à M. de*** ſur l'Année Littéraire, & un particulier ſur la feuille du 11 mai 1755.*

7 *Février*. La réunion de l'opéra comique aux Italiens, ne paroît encore que provisoire jusqu'à Pâque, pour s'assurer du suffrage du public. En conséquence, cinq seulement, dont deux femmes du premier, ont été pris à l'essai : on ne s'accoutume point à ce mélange. Les Italiens s'immiscent avec les naturels. Les premiers cherchent en vain à se parer de la gaieté naïve des seconds, & ceux-ci, enflés de leur nouvelle dignité de comédiens du Roi, mettent dans leur jeu une importance qui gâte tout.

8 *Février*. Le *Censeur hebdomadaire* de monsieur Daguin, commencé en 1760, se continue cette année ; mais son abondance est tarie de moitié. Ces feuilles ne feront plus que de 24 pages in-8°. Ce journaliste n'est ni profond ni plaisant. Comme c'est celui qui se reproduit le plus souvent, il est à même de se saisir de ce qui paroît, & d'en orner son ouvrage. C'est un auteur précaire, qui ne se soutient absolument que par le travail des autres.

9 *Février*. M. Falconet, médecin consultant du Roi, des facultés de Paris & de Montpellier, de l'académie royale des inscriptions & belles-lettres, l'un des plus savants hommes de l'Europe, est mort hier après-midi d'une rétention d'urine. Il avoit 91 ans. Il est plus cité comme éditeur, traducteur, & sur-tout compilateur, que comme auteur.

Il avoit toute sa vie ramassé les anecdotes qu'il avoit apprises ; il les mettoit sur des cartes, & sa compilation se montoit à plus de 150000 notes de cette espece. Il a légué

cette curieuse partie de son cabinet à M. de Sainte-Palaye, son confrere de l'académie des belles-lettres.

On évalue la bibliotheque de M. Falconet à près de 40000 volumes. Il avoit légué depuis long-temps au Roi les livres rares & autres qui ne sont point à la bibliotheque de S. M. Le nombre s'en monte à plusieurs milliers. Il s'en étoit conservé l'usufruit; & le Roi, en reconnoissance, lui avoit fait une pension de 1200 liv. reversible sur la tête de sa sœur, qui vit encore.

11 *Février*. Trois pieces, que les comédiens n'ont pas voulu recevoir, paroissent imprimées, & les auteurs font juger le public.

La premiere est de M. le comte de Lauraguais: c'est *Clitemnestre*. Il est certain que plusieurs tragédies ont été jouées, & ont eu un succès passager, quoique fort inférieures à celle-là. Le reproche dont l'auteur ne peut se défendre, c'est d'avoir osé lutter contre M. de Crébillon & contre M. de Voltaire, sans avoir fait mieux. Il a fait tout ce qu'il a pu auprès des comédiens pour les séduire: il s'étoit engagé à fournir les habillements, & à subvenir aux frais. Ils n'ont pas cru pouvoir manquer à ce point aux deux peres existants de leur théâtre.

La seconde est un *Alexandre*, de M. le chevalier de Fénelon. Il paroît que tout le monde passe assez condamnation sur celle-là.

La troisieme est *Dom Carlos*, de M. le marquis de Ximenès. Le même sujet a été traité par Campistron, sous un nom différent (d'Andronic) suivant Freron. La premiere n'aura jamais l'air que d'une copie de la seconde. Il

trouve que l'auteur frappe bien un vers. On a long-temps cru que M. de Voltaire retouchoit les ouvrages de M. de Ximenès.

15 *Février*. On a fait une épigramme sur *Zulime*, qu'on attribue à M. le comte de Turpin ; la voici :

> Du temps qui détruit tout, Voltaire eſt la victime:
> Souvenez-vous de lui, mais oubliez *Zulime*.

13 *Février*. On a joué depuis quelques jours à Bagnolet, *le Berceau*, conte de la Fontaine, ajuſté au théâtre par M. Collé. Il y avoit trois lits ſur le théâtre, ce qui a donné lieu à des plaiſanteries. On a trouvé la piece froide, & quelqu'un diſoit au duc d'Orléans : *Monſeigneur, il faudroit baſſiner ces lits-là.*

14 *Février*. Nous avons penſé perdre ces jours-ci M. de Crébillon (1), qui eſt fort vieux. Il s'en eſt heureuſement tiré : il a reçu ſes ſacrements ; & peu de temps après le viatique, il a mangé des huitres.

15 *Février*. On fait à M. de Marmontel le même honneur qu'à la Fontaine. On regarde ſes contes comme une mine féconde, dont on cherche à s'approprier les richeſſes. On vient de mettre en comédie *Annette & Lubin*. Cette piece en un acte & en vers, mêlée d'ariettes, de vaudevilles, de divertiſſements, a été reçue ſur le théâtre italien avec les plus grands applaudiſſements. C'eſt une bagatelle

---

(1) On rapporte qu'un jour étant allé chez le Roi, S. M. le reçut avec bonté ; & dans le courant de la converſation : *vous êtes vieux*, lui dit le Roi, *vous avez plus de quatre-vingts ans. — Non*, *Sire*, lui répondit-il, *c'eſt mon extrait baptiſtere qui les a.*

très-jolie ; il n'y a que quelques mauvaises plaisanteries à retoucher, & le dénouement à resserrer.

Lubin aime Annette : Annette aime Lubin; ils pratiquent l'amour sans le connoître. Le bailli, qui a de la passion pour la jeune villageoise, est conséquemment jaloux : il cherche à troubler cette belle union, il veut les inquiéter, leur donner des remords : il interpose l'autorité du seigneur, pour remédier au scandale que cause dans le village le désordre de leurs mœurs. Celui-ci s'en laisse imposer d'abord, il veut punir les deux amants ; peu-à-peu il revient de son erreur, il reconnoît leur innocence, il confond l'imposture du calomniateur, & couronne la flamme innocente d'Annette & de Lubin.

Cette piece, saupoudrée par-tout d'un sel attique & délicat de courtisan, ne peut partir en entier de M. Favart, qui en est le prête-nom : il n'a que du gros sel. Tous les connoisseurs y reconnoissent la muse de l'abbé de Voisenon. En général, elle est écrite dans le goût des pastorales de Fontenelle, avec un naturel trop affecté, pleine de choses trop pensées, trop spirituelles. Après tout, honneur à M. de Marmontel, qui est l'architecte de ce drame ingénieux !

16 *Février*. On nous a donné, l'an passé, *la Confession & la Mort de M. de Voltaire ;* on nous produit aujourd'hui son *Testament Littéraire*. Malheur aux plaisants sinistres qui nous obligent à prévoir un événement dont l'aspect afflige toute la littérature ! Quant à cette production, elle est d'un homme qui, à force de chercher de l'esprit, en rencontre

quelquefois par hasard. On l'attribue à l'avocat Marchand.

17 *Février. Chanson sur les Evêques.* (1)
Sur l'air : De Joconde.

Le haut clergé s'est assemblé
Pour juger les jésuites,
Des mœurs de la société,
Des progrès & des suites :
Mais de ces fameux assassins
Préférant la finance,
Ces prélats laissent aux destins
A conserver la France.

Le Cardinal (2), homme d'esprit,
Est de l'académie (3) ;
Mais il n'a pensé ni produit
Depuis qu'il est en vie :
Ennemi du bien & du mal,
Il prit en patience
Le coup qui le fit cardinal,
Contre toute apparence.

Au bout du compte un tel soufflet (4),

---

(1) Il y avoit alors une assemblée de prélats, nommés par le Roi pour examiner la doctrine des jésuites.

(2) le cardinal de Luynes, chez qui se tenoit l'assemblée.

(3) Il étoit de l'académie françoise.

(4) On prétend que M. de Luynes a commencé par servir ; mais ayant reçu un soufflet dont il ne prit pas vengeance, il fut obligé de prendre le parti de l'église.

Au milieu de la joue,
Aux descendants de *Cadenet* (1),
Tombe-t-il dans la boue ?
S'en venger, c'est courir hasard,
Et pardonner, bassesse;
L'église lui sert de rempart,
Pour soutenir noblesse.

Beaumont (2), par Grisel (3) inspiré,
Laquais (4), prêtre hypocrite,
A l'aveuglement condamné,
De rien ne voit la suite:
Cependant il a fort bien su
Que l'affreux régicide,
Par les Ignaciens conçu,
Fit Damien (5) parricide.

Or, de ces faits, nos chers amis,
Quelle est la conséquence ?
Dira-t-on qu'avec ces maudits,
Il est d'intelligence ?

---

(1) Voyez l'histoire de la mere & du fils, par Mezerai, où est toute l'origine de la maison de Luynes.

(2) L'archevêque de Paris.

(3) Grand pénitencier, l'ame damnée de M. l'archevêque & son confesseur.

(4) On prétend que M. Grisel a été laquais : c'est un fou dont on cite mille traits extravagants, entr'autres celui de Mlle. Huno, maîtresse de M. de la Valiere. On l'accuse d'avoir volé 50000 liv. à la succession de M. de Tourni, intendant de Bordeaux, dont il étoit directeur.

(5) L'exécrable assassin du Roi.

Non cherchant l'abſolution,
    Cette troupe perfide
Vint le ſoir même à Charenton,
    Pour laver l'homicide.

Cambrai (1), ce prêtre mépriſé,
    La honte de l'égliſe,
Par ſes confreres appellé,
    Comble encore leur ſottiſe :
Aux pieds de ſa vieille beauté,
    Cherchant ce qu'il doit dire,
Il immole la vérité
    A l'amoureux délire.

Nicolaï (2), ſot, plat & long,
    Vendu, comme ſon frere (3),
Au feu cardinal du Perron,
    Veut renvoyer l'affaire ;
Et de la place qu'il remplit
    Oubliant la décence,
Inſulte, fier de ſon crédit,
    Et Soiſſons (4) & la France.

---

(1) L'archevêque de Cambrai, amant de madame la comteſſe de Liſmore.

(2) L'évêque de Verdun, qui porte toujours des cheveux plats & longs.

(3) Le premier préſident de la chambre des comptes, qu'on dit vendu à la cour.

(4) M. de Soiſſons ayant répondu à M. de Verdun, qui citoit continuellement la cardinal du Perron en faveur des jéſuites, que c'étoit un fripon à ne point citer, celui-ci répliqua à M. de Fitz-James, que c'étoit lui qui en étoit un.

Sans refpect pour fa dignité,
Orléans (1) fe rétracte (2),
Chacun fait que fa parenté
Ne fut jamais intacte ;
Il corrompt jufqu'à fon coufin,
On paffe la coufine (3) ;
Mais la feuille qu'il tient en main (4),
Vaut bien la loi divine.

Le refte, un amas d'ignorants,
De l'églife la lie,
Bas valets, lâches courtifans
De cette fecte impie,
Craignant le fer & le poifon,
Tous ces prêtres coupables,
Laiffent leur prince à l'abandon
De ces gens déteftables.
(5) . . . . ;

S'étonnera-t-on que Ricci (6),
Ce monftre fanguinaire,

---

(1) M. de Jarente.

(2) Etant évêque de Digne, il avoit été contre les jéfuites.

(3) Mademoifelle de Jarente, qui demeure chez fon oncle.

(4) Il a la feuille des bénéfices.

(5) On a retranché ici quelques couplets qui ne fignifient pas grand'chofe.

(6) Le général des jéfuites.

Défende (1) à sa cohorte ici
D'être à ses vœux contraire!
Quand il signeroit mille fois,
C'est un nouveau parjure :
Ce barbare ne suit de loix
Que contre la nature.

Vengez-vous, grand prince, il est temps :
Chassez la race impie :
Vengez Lisbonne, Henri le Grand,
L'Amérique & l'Asie :
Quiconque oseroit des Césars
Insulter la puissance,
Doit être puni sans égards ;
C'est le vœu de la France.

18 *Février*. L'académie royale de musique a retiré *Zaïs* hier, & a remis des fragments, composés de l'acte du bal des *Fêtes Vénitiennes*, de celui de *Pygmalion*, & de celui de *l'Amour & de Psyché*.

L'opéra se retourne en tout sens pour ramener la foule : l'enjouement du public paroît tout décidé en faveur des Italiens ; il faut le laisser se blaser sur ce spectacle.

Dans le premier acte, Mlle. le Miere fait le rôle du maître de musique, avec un enjouement, une vérité, un goût qui ravissent. Le second ne sert qu'à faire regretter Géliotte ; Muguet ne peut en rien représenter Pygma-

(1) Le général n'a voulu entendre à aucune réforme concernant sa *société* ; il a répondu au Roi qui lui proposoit la réforme de son ordre : *sint ut sunt, aut non sint !*

ſion : c'eſt un acteur maigre, qui n'a pas la moindre figure ; il a l'air d'une marionnette. D'ailleurs on a fort mal-à-propos fait jouer Mlle. Allard, qui n'eſt point du tout faite pour chanter, non plus que pour le genre de danſe qu'exige le rôle de la ſtatue animée. On ne peut exprimer les acclamations du public à la vue de Mlle. Arnoux, qui n'avoit point paru depuis long-temps. Elle eſt en poſſeſſion de nous reproduire Pſyché, & d'inſpirer l'amour à tous les cœurs de ceux qui la voient dans cette tragédie.

19 *Février*. M. l'abbé Morellet, docteur de Sorbonne, & l'un des coopérateurs de l'encyclopédie, s'avoue l'auteur du *Manuel de l'Inquiſition*. Il étoit déja connu par la *Viſion du ſieur Paliſſot*, pamphlet très-ſatirique (1), qui lui avoit fait faire quelque ſéjour à la Baſtille.

20 *Février*. Il s'eſt paſſé hier un événement à la comédie françoiſe, qui doit faire à jamais époque dans l'hiſtoire du théâtre.

On jouoit *Tancrede* : Mlle. Clairon faiſoit *Aménaïde*. Quand elle en fut à ces vers :

« On dépouille Tancrede, on l'exile, on l'outrage....
» C'eſt le ſort d'un héros d'être perſécuté.....
» Tout ſon parti ſe tait : qui ſera ſon appui !
» Sa gloire ! . . . .
» Un héros qu'on opprime attendrit tous les cœurs.....

(1) Des femmes de la plus haute conſidération y étoient tournées en ridicule.

l'actrice

l'actrice ſublime donna des inflexions de voix ſi nobles & ſi pénétrantes, que tous les ſpectateurs, pleins de l'événement du jour (1), ſentirent l'à-propos. Le nom de Broglio vola de bouche en bouche, & le ſpectacle fut interrompu à pluſieurs repriſes par des applaudiſſements qui ſe renouvelloient ſans ceſſe.

22 *Février*. Le livre de *la Nature* ne mérite pas la même célébrité éphémere qu'il a eue; c'eſt une nouvelle pierre ajoutée à l'édifice du matérialiſme, façonnée à peu près comme les autres. Les quatre propoſitions cardinales de l'auteur ſont : 1. Il y a un équilibre néceſſaire de biens & de maux dans la nature. 2. La génération uniforme des êtres. 3. L'inſtinct moral. 4. Le phyſique des eſprits. Il convient qu'il n'a point inventé ces différents ſyſtêmes, mais il prétend aller plus loin que les autres, & en déduire des conſéquences neuves. On ſent qu'elles ne peuvent être à l'avantage ni de la morale, ni de l'humanité. Ce livre eſt trop ſcientifiquement écrit pour amuſer les gens ſuperficiels, & il ne l'eſt pas aſſez agréablement pour attacher les ſavants, auxquels il n'aprendra rien. Le mal qu'il fera, ſera donc très-peu de choſe, puiſque peu de gens le liront. On l'attribue à un M. Robinet de Châteaugiron.

24 *Février*. On parle beaucoup du réquiſitoire de M. le procureur général [la Chalotais] du parlement de Bretagne, contre les jéſuites. Nous n'en ferons mention qu'en ce qui concerne notre objet. Ce ſavant magiſtrat

(1) M. le maréchal de Broglio à reçu hier une lettre de cachet, qui l'exile dans ſes terres.

prétend que l'éducation donnée par les jésuites n'est point si précieuse. Il propose, en conséquence, de faire un nouveau plan d'études... Il est certain que ce moment-ci est une crise heureuse dans les lettres, dont il faudroit profiter pour chasser enfin l'ignorance & la superstition de leurs derniers repaires, pour substituer l'esprit philosophique à l'esprit pédantesque qui regne encore dans les colleges, & pour apprendre à la jeunesse des choses qu'elle doive & qu'elle puisse retenir.

26 *Février*. Nous avons sous les yeux une lettre de M. de Voltaire [à M. l'abbé de Launay], dans laquelle il nous apprend que son commentaire sur Corneille doit l'occuper encore deux ans ; qu'alors il en aura 69, & qu'il est trop vieux, trop ami du calme & du silence, pour desirer son retour à Paris. Il signe, *de Voltaire, gentilhomme ordinaire du Roi*.

26 *Février*. La reprise d'*Armide* s'est faite aujourd'hui sans le moindre tumulte. La fureur du public pour ce bel opéra s'est passée comme un enchantement.... On trouve plus de musique dans le plus petit opéra-comique.

28 *Février*. Les comédiens ont reçu des défenses de jouer *Tancrede*, jusqu'à nouvel ordre, en conséquence de ce qui s'est passé le samedi 9.

28 *Février*. Aujourd'hui que la comédie italienne est à son plus haut degré de faveur & d'illustration, il est essentiel d'établir la position actuelle de ce spectacle.

On y compte 15 acteurs [dont 3 provenant de l'opéra-comique & deux à la pension], & 13 actrices [dont 4 à la pension & deux

provenant de l'opéra-comique]. Dans cette multitude, à peine trouvons-nous quelques personnages qui méritent qu'on en parle.

Carlin passe pour être un très-grand arlequin : il est fait pour dérider les fronts nébuleux ; on lui trouve de la fécondité, beaucoup de variété dans ses lazzis, une souplesse étonnante dans son jeu ; il provoque, malgré qu'on en ait, la grosse gaieté ; mais c'est un arlequin. De Hesse est acteur, valet du premier ordre ; il entend d'ailleurs à merveille la choréographie. Nous trouvons dans Rochard un chanteur agréable ; il a de la propreté, du goût ; il joue quelques rôles passablement. La Ruette répare à force d'art la nature la plus ingrate ; c'est un musicien consommé. On desireroit entendre encore Clairval sur le théâtre de l'opéra comique ; son filet de voix se perd sur celui des Italiens : on en voit assez pour regretter qu'il n'en puisse pas faire entendre davantage. Le robuste Audinot rend au naturel la grossiéreté des mœurs du peuple. Tous ces talents divers sont éclipsés par celui de Cailleau ; c'est un comédien qui a toutes les qualités, à la noblesse près : sa voix embrasse tous les genres ; elle se monte à tous les tons ; elle vaut un orchestre entier : il est principalement fait pour la parodie.

Madame Favart a été long-temps l'héroïne des Italiens, apparemment parce qu'elle n'étoit point surpassée par d'autres. En général, elle est médiocre, elle a la voix maigre, manque de noblesse, & substitue la finesse à la naïveté, les grimaces à l'enjouement, enfin l'art à la nature. On a beaucoup applaudi au début de Mlle. Piccinelli. C'est une cantatrice

du premier ordre : elle n'a pourtant pas dans le gosier cette flexibilité qu'exige l'italien pour être chanté dans sa premiere perfection. Du reste, elle n'est propre en rien au théâtre. Mlle. Villette, transfuge de l'opéra, a été mieux accueillie à ce spectacle. Son volume de voix, trop médiocre pour le premier théâtre, a mieux rempli celui des Italiens : elle a un air niais, qui s'adapte à certains rôles; mais elle n'est rien moins qu'actrice, elle n'a ni chaleur ni sentiment. On devroit s'applaudir de l'acquisition de Mlle. Neissel, si sa voix voilée suffisoit au lieu où elle chante. Elle a des graces, du naturel, du goût, du sentiment; mais ses sons trop affoiblis quand ils parviennent à l'oreille, ne produisent plus qu'une demi-sensation.

Tous ces talents, dont aucun n'est parfait, se rapprochent beaucoup plus du médiocre, & la fureur avec laquelle on court à ce spectacle, ne pourra jamais faire honneur au siecle. Les partisans du bon goût esperent tout du temps & de l'inconstance des Parisiens.

1 *Mars* 1762. M. Collé a mis encore en opéra comique le conte de la Fontaine, *à femme avare, galant escroc*. Cette plaisanterie a été jouée chez M. le duc d'Orléans, à Bagnolet. Dans ces ouvrages de société on se permet bien des gravelures, toujours sûres de réussir en pareil cas, mais qui rendent une piece hors d'état d'être présentée au public.

2 *Mars*. *Mes dix-neufs ans, ouvrage de mon cœur*. Tel est le titre d'un recueil assez gros d'opuscules en tous genres, en vers & en prose. M. Durosoy est le nouveau candidat qui se met sur les rangs. Il annonce qu'il a

déja une tragédie toute prête. Nous remarquons dans cet auteur un ton décidé, qui eſt ordinairement l'indice des talents médiocres : il tranche ſans difficulté ſur les plus grands hommes.

3 *Mars. Julie, ou le Triomphe de l'Amitié*, comédie en trois actes & en proſe. Cette piece a été jouée aujourd'hui pour la premiere & derniere fois.

La ſcene eſt dans une eſpece d'hôtellerie, où logent différents perſonnages, entr'autres un jeune étourdi, qui a enlevé une demoiſelle, & l'a épouſée. Ils ſont dans la derniere miſere : l'hôteſſe veut les renvoyer ; un ami du mari a la généroſité de payer leurs dettes, & de pourvoir à leurs beſoins. Pour ménager leur amour-propre, il uſe de détours qui font naître & fomentent la jalouſie de ſon ami ; une explication auroit bientôt éclairci le tout, mais la piece finiroit trop tôt. Des incidents, des perſonnages poſtiches prolongent le dénouement : à la fin tout s'éclaircit, & le mari reconnoît l'innocence & la grandeur d'ame de ſon bienfaiteur.

Cette piece eſt de M. Marin, auteur d'une *hiſtoire de Saladin*, de différentes autres brochures, & ſucceſſeur de Crébillon à la cenſure de la police.

4 *Mars*. M. de Marmontel a mis auſſi *Annette & Lubin* en opéra comique ; M. de la Borde a fait la muſique. On prétend que cet ouvrage ne peut ſe préſenter ſur la ſcene. *Annette* y paroît groſſe à pleine ceinture, & il y a un interrogatoire du bailli des plus gras. On aſſure qu'il ſera joué à Choiſy.

5 *Mars*. Il ſe vend ſous le manteau une bro-

chure intitulée : *le Colporteur.* On l'attribue à M. Chevrier. Elle n'a d'autre mérite que son incognito, & quelques anecdotes scandaleuses sur différents littérateurs.

6 *Mars.* *Armide* ne peut absolument tenir devant l'opéra comique ; il est désert. Cet opéra eut 33 représentations à sa premiere reprise : elles ont rendu 107000 livres.

7 *Mars.* *Le Sermon du Rabin Akib* de M. de Voltaire, qui étoit peu répandu, s'étant divulgué beaucoup au moyen d'une impression faite en ce pays, la police fait les recherches les plus séveres sur ce pamphlet ; ce qui lui donne une vogue qu'il n'avoit pas eue.

8 *Mars.* Le sort de l'opéra comique est enfin fixé. Il est incorporé avec la comédie italienne. L'engouement du public, joint à celui de la cour, a fait décider que ce spectacle auroit lieu toute l'année. On prétend que l'étiquette a beaucoup contribué à la réunion ; il n'eût pas été décent de faire jouer devant la famille royale des histrions qui n'auroient pas été revêtus du titre de *comédiens du roi.*

9 *Mars.* La comédie italienne, en conséquence de sa réunion avec l'opéra comique ; a le privilege exclusif de jouer la semaine de la passion : elle se transportera alors sur le théâtre de la foire. Ce changement de scene redoublera la fureur du public. Tout est déja loué pour tous les jours, jusqu'aux troisiemes loges.

10 *Mars.* M. de Voltaire ne laisse passer aucune occasion de s'égayer en amusant le public. Il paroît une plaisanterie qu'on lui attribue à l'occasion de l'expulsion des jésuites, dont il est tant question aujourd'hui. Cette piece

eft intitulée *la Balance égale*. Il y expofe le pour & le contre. Le tout eft affaifonné des farcafmes qu'il fait fi bien manier.

13 *Mars*. Quoique l'anecdote que nous allons rapporter foit ancienne, comme elle n'eft pas connue & qu'elle intéreffe tous les partifans de M. de Voltaire, nous allons la configner ici.

Un témoin occulaire [l'abbé Beffon] nous rapporte que M. de Voltaire, dans la quinzaine de pâques derniere, fe crut obligé d'édifier les nombreux vaffaux dont il eft feigneur, & fur-tout Mlle. Corneille dont il forme fi parfaitement le cœur & l'efprit. En conféquence, ce grand homme fait venir un capucin, fe confeffe humblement à fes genoux, fait entre fes mains une efpece d'abjuration, communie enfuite, & fait donner fix francs au vilain.

15 *Mars*. Il fe répand une parodie d'une ariette du *Maréchal*, opéra comique, fur M. le maréchal prince de Soubife :

Je fuis un pauvre maréchal,
Et je redeviens général
Depuis que Broglio en fon village
Eft renvoyé par Pompadour:
Mais fi j'abandonne la cour,
J'y reviendrai, felon l'ufage,
Tôt, tôt, tôt, battez chaud,
Tôt, tôt, tôt, bon courage,
Y faire admirer mon ouvrage.

16 *Mars*. Nous apprenons que M. de Marmontel travaille à une *Poétique*. Nous efpérons qu'il nous donnera de meilleurs préceptes en théorie qu'en action.

16 *Mars. Le Trésor du Parnasse, ou le plus joli des Recueils.* MM. de Bernard, de Bernis, Colardeau, Dorat, des Mahis, Feutry, de Laurès, le Mierre, Marmontel, de Moncrif, Pesselier, Robbé, de St. Lambert, Sédaine, Thomas, de Voltaire, figurent tour-à-tour dans ce recueil.-On y voit des choses qu'on trouve par-tout, & l'on y remarque des odes sacrées à côté des poésies d'une galanterie des plus libres.

17 *Mars.* On a joué aujourd'hui à l'opéra, *Dardanus*, [musique de Rameau, paroles de la Bruyere] pour la capitation des acteurs. Ce jour-là n'a point rendu comme à l'ordinaire, on n'a fait qu'environ 1000 écus.

18 *Mars.* M. le chevalier de Laurès, ce poëte lauréat, couronné plusieurs fois par l'académie françoise, donne au public une ode intitulée *la Navigation.* Elle tire tout son mérite du zele patriotique. C'est un médiocre ouvrage, comme tous ceux de ce poëte.

19 *Mars.* On est surpris de ne voir pas paroître l'*Eponine* de M. Chabanon, tant vantée, & qui devoit se jouer par autorité. Nous apprenons que les clameurs des opprimés se sont fait entendre, & ont touché ceux qui vouloient favoriser ce drame à l'exclusion des autres. M. du Belloy, sur-tout, dans la tragédie, sans avoir le même titre, présente les mêmes situations que celle de M. de Chabanon, a intéressé l'humanité des gentilshommes de la chambre. Il a fait voir que sa piece, paroissant après celle de son concurrent, devoit nécessairement tomber, quelle que fût la réussite du premier : qu'au contraire, la sienne n'entraîneroit pas aussi essentiellement la chûte

de son rival, celui-ci lui étant bien supérieur par la pompe, l'harmonie, le coloris de la versification, présages certains du succès. Les gentilshommes de la chambre se sont rendus à cet argument lumineux, trop flatteur pour que M. de Chabanon s'y refusât ; & tout est rentré dans l'ordre accoutumé.

21 *Mars.* M. Colardeau chausse le brodequin aujourd'hui ; il a fait une petite piece en deux actes, intitulée *Camille & Constance.* Ce drame a été représenté à Auteuil, chez les demoiselles Veriere ; il est tiré de *la Courtisanne amoureuse*, conte de la Fontaine. On sent tout le sel que devoit avoir cette piece en pareil lieu. L'auteur veut la resserrer en un acte, & nous en régaler aux François.

22 *Mars.* M. Dorat a fait aussi une tragédie, intitulée *Théagene & Chariclée.*

M. de Sauvigny, garde-du-corps du roi de Pologne, nous promet également *la mort de Socrate*, drame en trois actes.

23 *Mars.* Depuis qu'il est décidé que les comédiens italiens jouiront du privilege de l'opéra comique, & joueront la semaine de la passion, les autres spectacles se donnent des mouvements pour participer à cette grace : ils profitent de la circonstance du feu qui a pris à la foire, & cherchant à réveiller l'humanité en faveur des incendiés, ils offrent de jouer au profit de ceux-ci. Il n'y a pas d'apparence qu'ils obtiennent cette grace.

24 *Mars.* Les Italiens devoient aller jouer sur le théâtre de l'opéra comique pendant la derniere semaine ; mais l'incendie de la foire a dérangé cet arrangement : ils resteront où ils sont, & les danseurs de corde auront ce

théâtre-là. C'est un inconvénient préjudiciable aux premiers : toutes les loges étoient déja louées ; les pieces qu'on joue à présent, déja usées, auroient acquis un air de nouveauté par le changement de lieu, capable d'engouer tout Paris.

25 *Mars*. M. l'abbé de la Caille, de l'académie royale des sciences, l'un des plus célebres astronomes de l'Europe, est mort le 21 de ce mois. Il n'avoit jamais été malade.

26 *Mars*. M. l'abbé Arnaud, aujourd'hui directeur du *Journal Etranger*, commence à monter aux honneurs littéraires ; il a été élu cette après-midi membre de l'académie des belles-lettres.

26 *Mars*. Il va paroître incessamment *Amélie*, roman traduit de l'anglois de Fielding. C'est le pendant de *Tom-Jones*. On y voit l'amour conjugal déployé dans toute sa force & dans toutes les positions possibles. Madame Riccoboni est auteur de cette traduction, qui peut être très-intéressante.

26 *Mars*. Tout le public voit avec plaisir une ingénieuse gravure de M. de Carmontel, amateur & artiste lui-même : c'est le portrait de M. l'abbé Chauvelin, ce redoutable écueil contre lequel sont venus se briser, l'orgueil, l'astuce & la politique des jésuites. Il est représenté avec les attributs de la magistrature, tenant en main le livre des *Constitutions* ; on lit au bas ce simple & magnifique éloge : *non sibi, sed patriæ natus*.

27 *Mars*. On a fait aujourd'hui la clôture de la comédie françoise. On jouoit *Sémiramis* : on en étoit au premier acte, lorsqu'on a crié que le feu étoit à la salle. Jamais effroi

n'a été plus ſoudain & plus terrible : à l'inſtant les flots de ſpectateurs en s'écoulant ont entraîné les portes & les cloiſons ; l'amphithéâtre eſt deſcendu dans le parterre ; l'orcheſtre eſt monté ſur le théâtre ; les femmes ſe précipitoient des loges ; Mlle. Dumeſnil, qui faiſoit *Sémiramis*, s'eſt trouvée mal... Heureuſement l'incendie s'eſt terminé à une chaiſe brûlée, ſur laquelle une actrice avoit laiſſé tomber une bougie dans ſa loge... Une demi-heure après tout le monde s'eſt calmé, & l'on a continué le ſpectacle.

Le jeune Molé a fait le compliment & l'a débité. Il étoit plein de fadeurs & de lieux communs, à l'ordinaire. Ce comique orateur y déclare qu'il ne parle point des acteurs qui ont réuſſi cette année, pour ne point affliger ceux qui ont manqué les ſuffrages du public ; qu'au reſte, tous méritent des encouragements.

28 *Mars*. Quelque plaiſant a trouvé la parodie de l'ariette du *Maréchal*, digne d'être continuée : on y a ajouté les couplets ſuivants :

Si je ſuis un pauvre général ;
Je ſuis un brave maréchal ;
Je fais expoſer ma patrie
Et braver des miens le mépris.
Lorſque je marche aux ennemis,
Par ma manœuvre je leur crie,
Battu chaud, j'ai bon dos ;
Poiſſon ſoutient Soubiſe,
La France paiera nos ſottiſes.

J'allois combattre Ferdinand,
Et je le croyois par devant ;
Mais il s'eſt trouvé par derriere.
Penſe-t-on qu'un Hanovrien,
Puiſſe agir en Italien,
C'eſt au-deſſus de ma viſiere !
Battu chaud, j'ai bon dos ;
Poiſſon ſoutient Soubiſe,
La France a payé nos ſottiſes.

A Rosbac le Pruſſien ſi fier
Pouvoit-il jamais eſpérer
Me vaincre en bataille rangée ?
Moi qui ne m'y rangeai jamais,
Je m'en épargnai tous les frais.
L'éclair diſſipa mon armée.
Battu chaud, j'ai bon dos ;
Poiſſon ſoutient Soubiſe,
La France a payé nos ſottiſes.

Mais revenons à Lutzelberg,
Où je vois triompher Chevert.
Sans vouloir partager ſa gloire :
C'en étoit fait des ennemis :
Si je marchois, ils étoient pris ;
Je fis échapper la victoire.
Battu chaud, j'ai bon dos ;
Poiſſon ſoutient Soubiſe,
La France a payé nos ſottiſes.

Prince fait pour être chéri,
Soyez heureux & favori,
Mais ne commandez pas l'armée ;
Au bien qui vous arrivera.

Vous verrez qu'on applaudira :
Abandonnez vos destinées.
Tôt, tôt, tôt, battez chaud.
Tôt, tôt, tôt, bon courage ;
Que Broglio finisse l'ouvrage !

28 *Mars*. On ne cesse de s'informer de toutes parts quel est l'auteur du livre *de la Nature*. On écrit de Hollande à M. de Mairan, qu'il est de la composition d'un ex-jésuite, nommé M. *Robinet*. Ce philosophe est passé dans cette république, & s'y est marié avantageusement.

28 *Mars*. Il se répand une nouvelle épigrame sur Fréron, qu'on attribue à un homme de la cour : elle est intitulée *la Souris*.

Souris de trop bon goût, Souris trop téméraire,
Un trébuchet subtil de vous m'a fait raison ;
Vous déchiriez, cruelle ! un tome de Voltaire,
Tandis que vous aviez les feuilles de Fréron.

30 *Mars*. Il paroît une *réponse aux épîtres du Diable*, attribuée à M. de Voltaire. On met en note que, quoique cette piece soit tombée tard entre les mains de l'éditeur, il n'a pas voulu en priver le public. Il l'auroit pu faire sans qu'on lui en sût mauvais gré : la piece, comme tout ce qui paroît depuis quelque temps, est indigne de son auteur. Outre les victimes ordinaires que s'immole le poëte des délices, il a fait choix d'une nouvelle, le sieur Palissot, & tout le monde applaudit à ce qu'il dit de cet anti-philosophe.

31 *Mars*. On a joué hier chez M. le maréchal de Richelieu l'*Annette & Lubin*, du sieur

Marmontel. Mlle Neissel faisoit *Annette*, & Clairval *Lubin*. Cette piece a eu le plus grand succès. Ce jour-là même on jouoit aux Italiens la piece de madame Favart. Ceux qui ont vu les deux, trouve la premiere infiniment supérieure. Nous avons lu le manuscrit : il nous paroît que le drame du sieur Marmontel est plus ordurier. Il y a un interrogatoire du bailli, qui malheureusement vient après celui du *Droit du seigneur*. Du reste, on donne la palme aux deux auteurs du théâtre particulier.

1 *Avril* 1762. Voilà une des plus fameuses époques de la république des lettres, les arrêts du parlement se sont exécutés aujourd'hui, & les jésuites ferment leurs colleges dans le ressort. Les pensionnaires de Louis le Grand sont tous sortis, & ceux qui sont connus sous le nom d'*Enfants de Langue*, ou d'*Arméniens* pensionnés par le Roi, ont été mis, jusqu'à nouvel ordre, dans des maisons voisines du college. On a fait, à l'occasion de l'événement du jour, courir la pasquinade suivante.

« La troupe de St. Ignace donnera mer-
» credi prochain 31 mars 1762, pour derniere
» représentation, *Arlequin Jésuite*, comédie en
» cinq actes, du pere Dupleffis : suivie des
» *Faux bruits de Loyola*, par le pere Lainez,
» petite comédie en un acte. Pour divertisse-
» ment, le *Ballet Portugais* : en attendant le
» *Triomphe de Thémis*. »

2 *Avril*. L'université, suivant la réquisition du parlement, répand un mémoire, où elle démontre différentes choses par rapport à l'instruction de la jeunesse. Elle établit, 1. que l'éducation publique est infiniment préférable à la particuliere ; 2. que les réguliers doivent

être exclus de cette éducation, à laquelle doivent être préférablement attachés les grands corps, qui sont en quelque sorte membres de l'état : elle insinue ensuite que ceux qui se trouvent chargés de ces pénibles fonctions, devroient être récompensés d'une façon plus utile & plus honorifique.

2 *Avril*. On parle beaucoup d'une chanson faite sur l'abbé de Voisenon & Mad. Favart, à l'occasion de la piece d'*Annette & Lubin*, qui est mise sous le nom de cette derniere. Voici cette plaisanterie.

Chanson nouvelle à l'endroit d'une femme auteur, dont la piece est celle d'un abbé.

Il étoit une femme
Qui, pour se faire honneur,
Se joignit à son confesseur;
Faisons, dit-elle, ensemble
Quelqu'ouvrage d'esprit,
Et l'abbé le lui fit.

Il cherche en son génie
De quoi la contenter;
Il l'avoit court pour inventer:
Prenant un joli conte
Que Marmontel ourdit,
Dessus il s'étendit.

On prétend qu'un troisieme
Au travail concourut:
C'est Favart qui les secourut.

En chose de sa femme
C'est bien le droit du jeu
Que l'époux entre un peu.

Fraîcheur, naturel, grace,
Tendre simplicité,
Tout cela fut un conte ôté;
On mit des gaudrioles,
De l'esprit à foison,
Tant qu'il fut assez long.

A juger dans les regles,
La piece ne vaut rien;
Et cependant elle prend bien.
Lubin est sûr de plaire;
On dit qu'*Annette* aussi
En tire un bon parti.

Mais si la vaine gloire
Des auteurs s'emparoit,
Le public sot les nommeroit,
Monsieur Favart, sa femme;
Et brochant sur le tout,
Avec eux l'abbé Fou.....

3 *Avril*. Les Italiens ont fait aujourd'hui la clôture de leur théâtre. Le sieur le Jeune a débité le compliment rempli de choses flatteuses pour le public. Il y traite assez bien la réunion des deux théâtres, & prétend que cet assemblage ne fera qu'exciter leur émulation, au lieu de faire naître leur jalousie.

4 *Avril*. Il court dans les rues un *Dies iræ* sur les jésuites : il a 59 couplets ; il tire tout son mérite des honorables victimes dont il

déplore le destin. Rien n'est plus plat ni plus misérable.

5 *Avril*. *Ode sur les vaisseaux*, par M. Courtrat. Voici un nouveau candidat que l'amour de la patrie fait mettre sur les rangs. S'il s'en étoit tenu à l'envie de montrer son zele, il seroit louable ; mais ce jeune Apedente s'érige en docteur ; & dans une préface nous détaille les propriétés & les privileges de l'ode. C'est afficher des prétentions comme auteur, & en cette qualité nous le condamnons au silence, sur-tout en matiere lyrique.

6 *Avril*. M. Barthe, jeune Provençal de l'académie de Marseille, nous donne un livre de ses *Opuscules*. Ce sont des épîtres légeres & gracieuses. Il s'y trouve beaucoup d'images, de poésie, de facilité : mais le tout est monté sur un ton de monotonie fastidieuse. Ce genre, très-borné, est presqu'épuisé par les Gresset, les Bernis, les Desmahis, les Lambert.

7 *Avril*. M. l'abbé Raynal vient de donner au public un livre qu'il appelle, *Ecole militaire, ouvrage composé par ordre du gouvernement*. C'est une compilation d'aventures, de belles actions, ou de bons mots qui ont trait à la guerre. Ce livre, qui auroit pu avoir au moins le mérite du choix & de la concision, est prolixe, diffus, & plein de choses étrangeres au titre. L'auteur a 3000 livres de pension pour ce beau travail. Il vouloit qu'on obligeât chaque régiment à prendre 100 exemplaires de son livre ; il le vend 6 francs. Qu'on évalue l'argent immense qu'auroit recueilli cet homme de lettres calculateur. Le ministre ne s'est pas malheureusement prêté à ses projets de fortune.

8 *Avril*. L'*Annette* & *Lubin* de M. de Marmontel court les théâtres particuliers. Cette piece a été jouée avant-hier sur celui de la *Folie-Titon*, avec un concours de monde prodigieux.

Ce poëte passe pour auteur de la chanson de l'abbé de Voisenon. Celui-ci paroît en rire ; mais il en garde un ressentiment profond, a ce qu'assurent ceux qui le connoissent. Il espere bien faire rire à son tour le public aux dépens du poëte Gascon.

9 *Avril*. On vient de donner un cinquieme volume aux *Œuvres du Philosophe de Sans-Souci*. On sait que ce livre est du roi de Prusse, & sera un monument à jamais durable, élevé à l'honneur des lettres. Il n'y a guere que des *Epîtres* dans ce nouvel ouvrage, roulant toutes sur la guerre passée & la présente. Elles sont bien propres à détruire les imputations odieuses dont on a chargé cette majesté. Il paroît que c'est après avoir épuisé toutes les voies de négociation qu'elle s'est portée à agir hostilement. Quelques-unes sont écrites avec la simplicité dont César racontoit ses victoires.

On parle dans la préface d'une rapsodie intitulée l'*Amant sans-Souci*, qu'on avoit fait paroître sous le nom respectacle de M. Fermey. Ce libelle, peu connu à Paris, paroissoit avoir pour but de tenir les philosophes d'aujourd'hui, sous le nom injurieux de *Nouveaux*.

10 *Avril*. M. le maréchal d'Estrées a sa part aussi dans les couplets sur nos généraux. C'est toujours sur le même air : *Je suis un pauvre maréchal*.

Sur le Maréchal d'Eſtrées.

Je marche comme un maréchal,
Point du tout comme un général :
Si nous avons quelque avantage,
Soubiſe en aura tout l'honneur ;
Je le lui cede de bon cœur,
Je n'ai point de cœur à l'ouvrage.
Tôt, tôt, tôt, battez chaud,
Tôt, tôt, tôt, bon courage,
Je n'ai point de part à l'ouvrage.

Contades en fut mécontent,
Je devins ſon aide-de-camp,
Sans vouloir être davantage.
Ce procédé ne prit pas bien ;
Je m'en ris, je ſuis citoyen,
C'eſt un aſſez beau perſonnage.
Tôt, tôt, tôt, battez chaud,
Tôt, tôt, tôt, bon courage,
Je n'ai point de part à l'ouvrage.

11 *Avril.* Les parts des acteurs de la comédie italienne ſe ſont montées cette année à 11500 livres chacune.

11 *Avril.* Mlle. Neiſſel & Audinot quittent le ſpectacle de la comédie italienne, & paſſent au ſervice du prince de Conti. Il y a eu une grande jalouſie contre la premiere, de la part de meſdames Favart & Villette. Elle n'a pu tenir contre leurs cabales.

13 *Avril.* Il paroît une *réponſe au diſcours de M. de la Chalotais*, qu'on attribue au pere

Griffet ; elle eſt foible de preuves, & forte d'inſolences. Il voudroit inſinuer que tout ce qui ſe paſſe aujourd'hui contre les jéſuites, n'eſt qu'une ſuite du ſyſtême qu'ont formé les nouveaux philoſophes de ſapper les fondements de la religion. Par où mieux commencer qu'en détruiſant les jéſuites, ce corps infatigable, qui a toujours oppoſé le bouclier de la foi aux attaques réitérées des encyclopédiſtes ? Le bruit a couru que le *diſcours* de M. de la Chatolais avoit été fait par M. d'Alembert, & ce jéſuite donne par-là aſſez à entendre que le magiſtrat n'a pas parlé d'après lui ſeul.

14 *Avril. Le Jéſuite Miſopogon Séraphique, ou l'ennemi de la barbe des Capucins*, amphigouri qui n'a rien de remarquable que la licence qui y regne, eſt une anecdote très-ſcandaleuſe ſur l'abbé de la Porte, ci-devant jéſuite.

15 *Avril*. On ſait que depuis long-temps M. de Voltaire travailloit à châtier ſa *Pucelle*, à la rendre pudibonde. Il en paroît enfin une nouvelle édition in-8. en 20 chants, avec des eſtampes. On y a retranché tout ce qui avoit trait à madame la marquiſe de Pompadour. Du reſte, l'auteur y regagne en impiété tout ce qu'il y perd en obſcénité.

16 *Avril*. Nous revenons au *colporteur* de M. Chevrier, qu'il appelle *Hiſtoire morale & critique*. Ce livre eſt de la plus grande rareté. Le gouvernement n'a point voulu en permettre ni en tolérer l'introduction en France, ce qui déſole les libraires, l'ouvrage étant aſſuré du plus grand débit, par les atroces médiſances ou calomnies dont il eſt farci. L'impudent écrivain y nomme ſans égard les gens par leur nom. A travers toutes les infamies dont ſa ſatire

est pleine, il se trouve quelques anecdotes assez amusantes ; on en lit une sur un vers de la *Mariamne* de M. de Voltaire, qui fait rire. Madame la maréchale de *** ayant oui dire que cette tragédie étoit meilleure sous sa premiere forme, en demanda une lecture à son auteur, qui étoit de cet avis. Quand il en fut aux fureurs d'*Hérode*, après avoir empoisonné *Mariamne*, il appuya beaucoup sur ce vers que dit le prince, en l'exhortant à vivre ;

« Vis pour toi ! vis pour moi ! vis pour nos chers enfants ! . . . . »

Le poëte exhala si pathétiquement cette exclamation, que la maréchale attendrie se mit à pleurer : *Ne vous affligez pas, Madame*, lui dit le prêtre Macarty, *il y en aura pour tout le monde.*

17 *Avril.* Les jésuites se sont défait d'une très-grande quantité de livres, que M. le duc de la Valiere à achetés, ainsi que M. le comte de Lauraguais.

Le second volume de Trévoux vient de paroître encore ; mais le pere Bertier a déclaré que c'étoit le dernier qu'il donneroit. Ce jésuite convient qu'il ouvre enfin les yeux ; qu'il n'avoit jamais lu les *Constitutions* que depuis qu'elles ont été épluchées si sévérement, & qu'il s'apperçoit qu'il étoit, sans s'en douter, l'espion du général, à l'égard de tous les savants dont il parloit dans ses ouvrages : qu'il recevoit fréquemment des lettres de ce supérieur, qui l'interrogeoit successivement sur leur compte ; qu'il lui répon-

doit dans la fincérité de fon cœur ; en forte que ce chef pouvoit connoître leurs écrits dans fon journal, & leurs mœurs & leur caractere par fes réponfes.

18 *Avril. La Mort d'Adam*, tragédie en trois actes, traduite de l'allemand de M. Klopftock, par un anonyme.

Cette traduction en profe ne répond point à la fublime idée qu'on donne de l'original dans le difcours préliminaire, où l'on exalte ce drame comme un chef-d'œuvre digne d'Homere ou de Sophocle. Il y a du pathétique d'expreffion, plus que de fituation.

18 *Avril. A la Nation*, poëme. Tel eft le titre d'un nouvel ouvrage de M. d'Arnaud. On fe doute bien qu'il roule fur le zele patriotique. La fiction en eft commune, la poéfie dure & bourfouflée ; une adulation baffe pour le miniftere : voilà tout ce qui en réfulte. Le *Mercure* en fait un extrait fi pompeux & fi emphatique, qu'il n'y a aucun doute qu'il ne foit de la façon même de l'auteur, très-extafié de fon chef-d'œuvre. Il fonde deffus les plus grandes efpérances de fortune.

19 *Avril*. Aujourd'hui s'eft fait la rentrée des deux comédies, qui n'ont donné rien de nouveau. L'Italienne n'a point eu fon affluence ordinaire, ce qui eft d'un mauvais augure. Ce début pourroit bien être l'époque de la décadence que tous les amateurs du vrai bien lui préfagent & lui fouhaitent.

20 *Avril*. L'opéra a fait fa rentrée aujourd'hui par *Dardanus*. Jamais on n'a vu un fpectacle fi délabré. On remarque une réforme affez confidérable dans les fubalternes,

qui influent pour peu ſur le total du ſpectacle. Il y en auroit une plus conſidérable à faire dans les chanteurs, mais la pénurie empêche de rien changer.

20 *Avril.* L'académie royale des inſcriptions & belles-lettres a tenu aujourd'hui ſon aſſemblée publique d'après pâque.

M. le Beau, ſecrétaire de la compagnie, y a lu les éloges de M. le cardinal Paſſionéi & de M. l'évêque de Ruvaliere.

Cette lecture a été ſuivie de celle d'un mémoire de M. de la Nauſe, ſur le ſujet de la quatrieme églogue de Virgile, par rapport à l'enfant que le poëte a voulu y déſigner.

M. l'abbé Barthelemi a donné après une explication curieuſe du fameux bas-relief Egyptien de Carpentras.

Enfin, M. de Chabanon a régalé le public de la traduction d'une ode de Pindare, avec des notes.

21 *Avril.* L'académie royale des ſciences a fait aujourd'hui ſa rentrée publique d'après pâque.

M. de Fouchy, ſecrétaire perpétuel, y a lu les éloges de M. Belidor & de M. Rouillé. Tout le monde a applaudi au premier : quant au ſecond, on l'a reçu comme un monument élevé par le menſonge & l'adulation, à la mémoire d'un homme qui ne mérite d'être connu de la poſtérité, ni comme miniſtre, ni comme ſavant.

Cette lecture devoit être ſuivie de celle de pluſieurs mémoires : M. de Montigny, chymiſte, a abſorbé tout le temps de la

féance, par une ennuyeufe relation de fon voyage, de fes expériences & de fes réfultats, relatifs aux falines de la Franche-Comté.

M. de la Lande a terminé la féance en rendant compte du paffage de *Vénus* fur le difque du foleil. Il a cru déterminer d'après fes obfervations la diftance des planetes au foleil. La terre, qui jufqu'à préfent ne paffoit pour être qu'à 29000000 lieues de cet aftre, s'en trouve reculée de 32000000. *Saturne*, la planete la plus éloignée de toutes, en eft à 36000000 & plus : 12000000 eft la diftance de *Mercure*, qui eft le plus voifin. Ce mémoire a paru trèsbien fait, & mis à la portée des plus ignares, par la clarté dont il eft.

22 *Avril*. La rentrée de la comédie françoife n'a pas été plus brillante que l'autre. Le fieur Molé à débité un compliment, qui, outre les fadeurs ordinaires pour le public, contenoit un aveu très-modefte de lui, Molé, fur fon infuffifance à remplacer le Kain, abfent, dans la piece qu'on alloit jouer; un éloge & des regrets très-confidérables à l'occafion de la perte de Granval, qui fe retire.

Grandval eft en effet retiré. On prétend qu'il a fait l'infolent vis-à-vis M. le duc d'Aumont : ce qui eft affez croyable. Cette perte eft grande pour le public & pour les comédiens. L'on perd un acteur unique dans certains rôles, les autres un modele propre à former d'excellents fujets.

23 *Avril*. Le fieur le Kain eft allé chez M. de Voltaire, en députation de la part des comédiens, pour réparer leur impertinence à l'occafion,

cafion de fa derniere tragédie (*Olympie*), qu'il a été obligé de retirer à caufe de leur déiſunion. Ils fentent combien il leur eft effentiel de ménager ce grand poëte, leur maître & leur bienfaiteur.

24 *Avril*. On a accommodé le college Dupleffis d'une partie du penfionnat des jéfuites, & la porte de communication ouverte pour paffer d'un college à l'autre, a été baptifée la *Porte Chauvelin*, monument éternel du zele patriotique de ce grand homme.

25 *Avril*. Le pere Griffet défavoue le livre en réponfe à M. de la Chatolais, dont on a parlé ci-deffus : il a été brûlé hier par arrêt du parlement.

26 *Avril*. Il court un vaudeville en quarante couplets, où l'on paffe en revue à peu près toute la cour. Il eft fur un air d'*Annette & Lubin*, dont le refrein eft *y a-t-il du mal à çà ?* On fent qu'il eft heureux & prête beaucoup.

27 *Avril*. Crébillon, malgré fes quatre-vingt-neuf ans, n'a point fuccombé à la longue maladie qu'il vient d'éprouver. Il eft beaucoup mieux, & fon grand appétit eft revenu. Le Roi a donné à cette occafion les plus grandes marques de bonté. Il avoit chargé fpécialement M. le comte de Clermont de lui apprendre tous les jours des nouvelles de la fanté de cet académicien, confrere de S. A. S. : en conféquence ce prince envoyoit & envoie encore favoir comment il fe porte.

28 *Avril*. Tout ce qui vient de M. de Voltaire eft précieux. Voici encore une plaifanterie qu'on lui attribue, & où l'on trouve pour le

moins autant de patriotisme que dans tous les mauvais vers dont nous sommes inondés : c'est à l'occasion des vaisseaux.

Extrait de la gazette de Londres, du 20 février 1762.

Nous apprenons que nos voisins, les François, sont animés autant que nous au moins de l'esprit patriotique. Plusieurs corps de ce royaume signalent leur zele pour le Roi & pour la patrie. Ils donnent leur nécessaire pour fournir des vaisseaux, & l'on nous apprend que les moines, qui doivent aussi aimer le Roi, donneront de leur superflu.

On assure que les bénédictins, qui possedent environ neuf millions de livres tournois de rentes dans le royaume de France, fourniront au moins neuf vaisseaux de haut-bord. Que l'abbé de Cîteaux, homme très-important dans l'état, puisqu'il possede sans contredit les meilleures vignes de Bourgogne & la plus grosse tonne, augmentera la marine d'une partie de ses futailles. Il fait bâtir actuellement un palais, dont le devis est d'un million sept cents mille livres tournois ; & il a déja dépensé quatre cents mille francs à cette maison pour la gloire de Dieu : il va faire construire des vaisseaux pour la gloire du Roi.

On assure que Clairvaux suivra cet exemple, quoique les vignes de Clairvaux soient très-peu de chose : mais possédant quarante mille arpents de bois, il est très en état de faire construire de bons navires.

Il sera imité par les chartreux, qui le vouloient même prévenir, attendu qu'ils mangent

la meilleure marée, & qu'il eſt de leur intérêt que la mer ſoit libre. Ils ont trois millions de rentes en France pour faire venir des turbots & des ſoles ; l'on dit qu'ils donneront trois beaux vaiſſeaux de ligne.

Les prémontrés & les carmes, qui ſont auſſi néceſſaires dans un état que les chartreux, & qui ſont auſſi riches qu'eux, ſe propoſent de fournir le même contingent. Les autres moines donneront à proportion. On eſt ſi aſſuré de cette oblation volontaire de tous les moines, qu'il eſt évident qu'il faudroit les regarder comme ennemis de la patrie, s'ils ne s'acquittoient pas de ce devoir.

Les juifs de Bordeaux ſe ſont cotiſés ; les moines, qui valent bien les juifs, feront jaloux ſans doute de maintenir la ſupériorité de la nouvelle loi ſur l'ancienne.

Pour les freres jéſuites, on n'eſtime pas qu'ils doivent ſe ſaigner en cette occaſion, attendu que la France va être inceſſamment purgée deſdits freres.

P. S. Comme la France manque un peu de gens de mer, le prieur des céleſtins a propoſé aux abbés réguliers, prieurs, ſous-prieurs, recteurs, ſupérieurs, qui fourniront des vaiſſeaux, d'envoyer leurs novices ſervir de mouſſes, & leurs profès ſervir de matelots. Ledit céleſtin a démontré dans un beau diſcours, combien il eſt contraire à l'eſprit de charité de ne ſonger qu'à faire ſon ſalut, quand on doit s'occuper de celui de l'état. Ce diſcours a fait un grand effet, & tous les chapitres délibéroient encore au départ de la poſte.

29 Avril. Aux jésuites, sur la clôture du college de Louis-le-Grand.

Vous ne savez pas le latin :
Ne criez pas au sacrilege
Si l'on ferme votre college ;
Car vous mettez au masculin
Ce qu'on ne met qu'au féminin.

30 *Avril.* M. l'abbé Prévôt reparoît sur les rangs ; il nous donne aujourd'hui les *Mémoires pour servir à l'histoire de la Vertu*, tirés du manuscrit d'une jeune dame. C'est une traduction de l'anglois. Ce roman est inférieur aux autres de sa composition ; il a pourtant une grande vogue pour les aventures extraordinaires & compliquées dont il est rempli ; c'est le livre du jour.

2 *Mai* 1762. On ne cesse de parler de l'*Annette & Lubin* de M. de Marmontel ; on en exalte sur-tout la musique. Comme ce drame a été joué sur plusieurs théâtres particuliers, bien des gens ont été à portée de le voir. On prétend qu'avec de l'adresse on pourroit le rendre ostensible pour le public, en masquant la grossesse d'Annette. Malgré ces éloges excessifs, on ne comprendra jamais trop comment une fille, qui porte un enfant dans le ventre, peut avoir une naïveté toujours étonnante & soit vertueuse, ayant aussi essentiellement dérogé à la pudeur.

3 *Mai.* Il étoit survenu une contestation entre les directeurs de l'opéra & les administrateurs de l'hôpital-général. Depuis longtemps on louoit de petites loges à l'année,

qui ne se trouvant point comprises dans la recette journaliere, étoient exemptes du quart des pauvres. On est revenu sur ces différents articles, & l'on a prétendu qu'ils étoient susceptibles de la taxe, comme tout le reste. Il s'est trouvé que le produit de ces petites loges se montoit à 40000 écus. Pour éviter cette contestation, qui pouvoit s'étendre aux autres spectacles, les administrateurs ont traité avec l'opéra & les deux comédies : ces trois spectacles leur donneront à l'avenir cent mille écus par an.

4 *Mai.* On a très-applaudi aujourd'hui un nouvel acteur (Du Fresnoy), dans *Gustave* : on a sur-tout été fort content du costume qu'il a introduit. Jusqu'ici ce héros avoit paru sur la scene en habit galonné, &c. ; il s'est montré aujourd'hui en Charles XII, dans le vêtement simple & grossier d'un héros belliqueux, & qui a intérêt à ne point se faire remarquer. On doit se rappeller sans cesse que c'est à Mlle. Clairon qu'on doit ces heureuses innovations sur notre scene.

5 *Mai.* M. de Marmontel qui chansonna les autres, est chansonné à son tour : sans doute qu'il s'y attendoit. C'est une parodie de de ses paroles : *Non, non, l'amour n'est point indomptable ;* c'est sur le même air :

Non, non, l'ennui n'est point indomptable :
Tout fier qu'il est, Voltaire l'a surmonté.
J'ai vu mourir ce Dieu redoutable :
C'est Marmontel qui l'a ressuscité ;
Et c'est la veine
Du plat Chimene
Qui lui rendra son immortalité.

Le pauvre diable de Chimene ne s'attendoit pas à faire clorre cette méchanceté.

6 *Mai*. M. Dubelloy triomphe enfin. Aujourd'hui sa piece, intitulée *Zelmire*, a eu le plus grand succès. C'est un sujet de pure invention, plein d'absurdité & d'événements incroyables ; mais les situations en sont si séduisantes, que la raison se laisse facilement subjuguer. Il y regne un grand intérêt ; plus de curiosité cependant que de sentiment. Les trois premiers actes sont de la plus grande chaleur : les deux derniers n'enflamment pas tant le spectateur, défaut général de presque tous nos jeunes poëtes tragiques. On a demandé l'auteur avec les plus bruyantes instances. Sa modestie le faisoit chanceler.

7 *Mai*. M. l'évêque de Condom (Brienne) a prononcé hier un très-beau discours à l'ouverture de l'assemblée du clergé, qui s'est faite aux grands augustins, suivant l'usage : il rouloit sur l'amour de la patrie, fortifié & soutenu par la religion.

8 *Mai*. Toute la littérature est consternée de la fâcheuse nouvelle qui se répand sur la maladie dangereuse de M. de Voltaire. On le dit attaqué d'une fluxion de poitrine. Tronchin écrit en même temps qu'il espere le tirer d'affaire ; ce qui ramene un peu. On seroit d'autant plus fâché de cette perte très-grande en tout temps, que cet auteur n'a point encore fini la belle édition de Corneille, annoncée depuis deux ans. Le grand homme qu'il s'agit de commenter, l'excellence du commentateur, les pompeux éloges que l'on fait du commencement, tout contribue à piquer la curiosité. M. de Voltaire, à mesure qu'il

avance l'ouvrage, en envoie les cahiers à l'académie françoise : il se soumet au jugement de cette compagnie, qui trouve jusqu'à présent plus à admirer qu'à critiquer.

9 *Mai.* L'opéra étoit déja désert aujourd'hui. Mlle. Guimard, nouveau sujet dont ce théâtre vient de faire l'acquisition, a doublé Mlle. Allard dans les caracteres de la danse avec le plus grand succès : elle est d'une légéreté digne de Terpsicore ; il ne lui manque que des graces un peu plus arrondies dans certaines parties de son rôle.

9 *Mai.* M. l'archevêque de Narbonne (la Roche-Aymond) a harangué aujourd'hui le Roi au nom du clergé ; il a déployé beaucoup d'éloquence dans son discours nerveux, libre & concis. Il a sur-tout appuyé sur les besoins où étoit le peuple de l'amour le plus paternel de la part de son Roi.

10 *Mai.* Le succès de *Zelmire* se confirme, mais il se répand une anecdote qui feroit douter que M. Dubelloy en fût le véritable auteur.

Ce M. Dubelloy a long-temps été élevé par un oncle avocat, nommé Buirette : sans détailler ici toute l'histoire romanesque de la naissance & de la vie de ce poëte, il est très-certain que son oncle le disgracia pour n'avoir pas voulu suivre le barreau, auquel il le destinoit. Ce jeune homme passa en Russie, il y a joué la comédie, & en est revenu depuis quelques années. Il avoit une tragédie dans son porte-feuille, intitulée *Titus.* Ayant eu accès auprès de madame la marquise de Villeroy, cette protectrice s'intéressa vive-

ment à lui, & ſa piece fut reçue des comédiens. Avant d'être jouée, M. Dubelloy fut trouver l'abbé de Voiſenon pour le conſulter, & lui laiſſa ſon manuſcrit. Quelques jours après, l'abbé de la Coſte, alors l'homme à la mode, arrive chez l'abbé de Voiſenon : il le trouve en liſant ce manuſcrit ; il demande ce que c'eſt ? L'autre lui dit que c'étoit une tragédie ſur laquelle on demandoit ſon avis. *Je penſe que c'eſt Titus*, repart le bruſque abbé ; *c'eſt ce coquin de Dubelloy qui vous l'aura apporté : c'eſt un miſérable, un drôle, &c. Sans vous en dire davantage, je vais chez moi, je vous en préſente un ſemblable : confrontez-les ; vous verrez ſi ce n'eſt pas la même choſe mot à mot.* Ce qui fut fait. L'abbé de Voiſenon reconnut l'identité, & attendoit, avec impatience, le moment d'éclaircir cette anecdote littéraire avec l'abbé de la Coſte, lorſque ce ſcélérat a été arrêté, & a ſubi le ſort ignominieux que tout le monde ſait. Le manuſcrit eſt reſté entre les mains de l'abbé de Voiſenon. Dubelloy étant revenu, il voulut le tâter. Ce poëte éluda de répondre, & n'a point revu depuis l'abbé de Voiſenon. La piece a été jouée en 1759, & a été jugée beaucoup plus ſévérement qu'elle ne méritoit. Celle-ci réunit ſur elle toute l'indulgence du public.

12 *Mai*. On parle avec regret de la diſſolution prochaine de la ſociété qui avoit entrepris le concert ſpirituel ; c'eſt encore au premier juillet qu'elle finira. C'étoit le ſieur de Mondonville qui en étoit le chef, &, ſur-tout cette année, on avoit remarqué le plus grand zele dans ce directeur ; il cherchoit à capter de toute façon la bienveillance du public. La

multiplicité des débuts de toute eſpece en eſt une preuve. Puiſſe cette noble émulation enflammer ceux qui le remplacent !

12 *Mai*. On produit ſous une forme plus convenable la petite épigramme qu'on a rapportée contre les jéſuites, ſur la clôture de leurs colleges : on en a fait une chanſon ſur l'air : *Comment faire*.

Vous ne ſavez pas le latin,
Ne criez pas trop au deſtin,
Si l'on vous envoie faire faire ;
Car vous mettez au maſculin
Ce qu'on ne met qu'au féminin :
Comment faire.

La cour s'eſt enfin décidée ſur le college où l'on mettroit les enfants de langue dits *Arméniens* : on les a placés au college des Quatre-Nations.

13 *Mai*. On apprend que M. de Voltaire eſt hors d'affaire : on exalte beaucoup la philoſophie avec laquelle il a reçu ce dernier aſſaut. On lui reprochoit d'avoir montré de la foibleſſe dans quelques occaſions où il a été attaqué de maladies graves. Dans cette derniere il s'eſt comporté en héros ; il a vu la mort avec l'intrépidité digne d'un grand homme.

16 *Mai. Portrait de M. le duc de Choiseul*, sur l'Air : *du menuet d'*Exaudet.

Quand Choiseul
D'un coup d'œil
Confidere
Le plan entier de l'état,
Et seul, comme un sénat,
Agit & délibere ;
Quand je vois
Qu'à la fois
Il arrange
Le dedans & le dehors,
Je soupçonne en son corps
Un ange.
Seroit-ce un Dieu tutélaire ?
Dans la paix & dans la guerre,
Ses traités
Sont dictés
Par Minerve :
J'admire en lui les talents
Que d'elle il obtint sans
Réserve.
A l'amour
Tour-à-tour,
A la table,
Quand il trouve des loisirs :
Qu'il se livre aux plaisirs
Il est inconcevable.
Du travail
Au sérail,
Vif, aimable,
A tout il est toujours prêt :
Pour moi je crois que c'est
Un diable.

M. l'abbé de Lattaignant se déclare partout auteur de la chanson ci-dessus, & l'on infere de-là, avec raison, que son dessein a été de louer de bonne foi.

Trévoux, malgré les protestations du sieur Bertier, a encore paru ce mois-ci : sa tendresse paternelle n'a pu se porter à égorger ainsi un enfant chéri : il continue pourtant à se refuser aux offres obligeantes du chancelier. Ce magistrat suprême veut lui en conserver le privilege pour lui, ses hoirs mâles ou femelles, ses héritiers ou ayant cause, &c. On a tâté l'abbé de la Porte : les libraires lui ont proposé de remplacer ce journaliste. Le modeste abbé a refusé, sentant combien il est inférieur pour ce rôle. On prétend que le général veut mettre en Italie le pere Bertier à la tête d'un journal.

17 *Mai*. On prétend qu'il y a long-temps qu'on a fait courir la centurie suivante :

Au livre du destin, chapitre des grands rois,
On lit ces paroles écrites :
« De France Agnès chassera les Anglois,
» Et Pompadour chassera les jésuites. »

18 *Mai*. On voit une estampe ingénieuse sur les affaires des jésuites ; aux deux côtés du tableau sont M. le duc de Choiseul & madame la marquise, qui arquebusent à bout touchant une foule de jésuites. Ceux-ci tombent par terre, dru comme mouches. Le roi est là qui les arrose d'eau bénite, & l'on voit le parlement en robe, çà & là, béchant des fosses pour enterrer les morts.

19 *Mai*. On parle beaucoup d'un nouveau

livre où il y a des traits forts contre le gouvernement ; il s'appelle *le Despotisme Oriental*.

Les amis de M. Falconnet s'empressent à l'envi de jeter des fleurs sur son tombeau ; c'est à qui fera des vers pour honorer sa mémoire : voici ce qu'on a trouvé de mieux jusqu'à présent ; cela peut se mettre au bas de son portrait :

Affable, officieux, fincere,
Des héros du savoir, possesseur bienfaisant,
Il sut par un mérite au-dessus du vulgaire
Associer également,
Les vertus dont le lustre orne le caractere
Du citoyen & du savant.

20 *Mai*. On a donné aux Italiens la premiere représentation du *Procès* ou de la *Plaideuse*, piece en trois actes, mêlée d'ariettes. Ce drame, sous le nom de madame Favart, & qu'on veut être de l'abbé de Voisenon, malgré l'agréable & pittoresque musique du sieur Duny, n'a pas eu le moindre succès.

21 *Mai*. On reproche à M. Dubelloy d'avoir pillé sa tragédie dans *Métastase*, & de devoir à cet auteur Italien tout ce qu'il y a de beau dans sa piece en situation & en coups de théâtre.

22 *Mai*. *Emile, ou de l'Education, par Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Geneve*. Tel est le titre des quatre volumes *in*-8°. qui paroissent depuis quelques jours. Cet ouvrage, annoncé & attendu, pique d'autant plus la curiosité du public, que l'auteur unit à beaucoup d'esprit le talent rare d'écrire avec autant de graces

que d'énergie. On lui reproche de soutenir des paradoxes ; c'est en partie à l'art séduisant qu'il y emploie, qu'il doit peut-être sa grande célébrité ; il ne s'est fait connoître avec distinction que depuis qu'il a pris cette voie. Le typographique de ces quatre volumes est exécuté avec beaucoup de soin, & ils sont décorés des plus jolies estampes.

22 *Mai*. *La Plaideuse*, au moyen de grands changements, a été reprise aujourd'hui avec succès, quoiqu'il y eût très-peu de monde. Il y a espérer qu'elle sera plus fêtée. On y a fort ingénieusement ajouté un couplet flatteur pour le public, qui annonce la modestie & la bonne volonté de l'auteur ; le voici, il vient à la suite de beaucoup d'autres :

A votre tribunal auguste,
L'auteur ne paroissoit qu'en un effroi mortel ;
Il sait trop bien, Messieurs, qu'un arrêt toujours juste
De vous émane & sans appel.
Par une faveur non petite
Vous daignez revenir à de nouvelles voix,
Et votre bonté ressuscite
La piece & l'auteur à la fois.

23 *Mai*. Mlle. Rey a doublé aujourd'hui Mlle. Vestris à l'opéra, dans le troisieme acte des *Fêtes Grecques & Romaines*. Cette danseuse, plus correcte, n'a pas la volupté, le lascif de l'autre : il paroît qu'elle fera bien de ne pas se consacrer à ce genre, auquel les vieux routiers de ce spectacle, très-bons juges en pareille matiere, ne la trouvent pas propre.

24 *Mai. Le Balai*, poëme héroï-comique en dix-huit chants. Cet ouvrage, dont on ignore l'auteur, est calqué sur la *Pucelle ;* il y a de la facilité dans la versification, & même quelques images voluptueuses. Mais on sent combien d'inutilités, de longueurs, de pillages, il doit y avoir dans un poëme de dix-huit chants sur un manche à balai. L'auteur a consacré un chant entier à passer en revue, sur les boulevards, beaucoup d'auteurs, qu'il traite de la façon la plus infame & la plus indécente. Aussi l'ouvrage est-il arrêté.

25 *Mai*. On annonce déja une nouvelle édition de la *Pucelle*, qu'on dit devoir être exécutée avec le plus grand soin & la plus grande correction. On s'est beaucoup récrié contre les estampes de la premiere : on assure que les nouvelles seront gravées par Cochin.

25 *Mai*. M. du Monchaux, médecin de Flandre, ayant fait un livre intitulé *Anecdotes de Médecine*, s'est avisé pour lui donner de la célébrité, de le commencer par des lettres initiales qui désignent M. *Barbeu Dubourg*, *docteur régent de la faculté de médecine de Paris*. Celui-ci a réclamé contre l'imposture. Le véritable auteur a écrit une lettre fort polie à M. Dubourg, où il lui déclare la cause de la supercherie. . . . Ce livre a des choses amusantes, mais tout-à-fait étrangeres à son objet, & ne passe pas pour très-véridique.

26 *Mai*. On assure que Rousseau a fait un roman nouveau intitulé *Edouard*. Ce sont les aventures d'un Anglois qui joue un rôle dans le roman de *Julie :* on prétend qu'il en a déposé le manuscrit entre les mains d'un homme de la cour.

Le livre de Rousseau, lu à présent de beaucoup de monde, fait très-grand bruit. Il est singulier, comme tout ce qui sort de la plume de ce philosophe, écrit fortement & pensé de même; du reste impossible dans l'exécution, plein d'excellents préceptes, quelquefois minutieux, même bas; il pourroit être de beaucoup plus court. On remarque aussi que le tout n'est pas parfaitement lié : il y a des pieces de rapport, & qui ne sont pas bien fondues dans l'ouvrage, des choses très-hardies contre la religion & le gouvernement. Ce livre, à coup sûr, fera de la peine à son auteur. Nous y reviendrons, quand nous l'aurons mieux digéré.

29 *Mai.* On devoit donner aujourd'hui *Zelmire* pour la derniere fois, sauf à la reprendre : mais le concours de monde prodigieux l'a fait prolonger encore toute la semaine prochaine. On offre à l'auteur 2000 liv. de l'impression : il en exige cent louis.

30 *Mai.* On répete actuellement la comédie de M. Palissot, en cinq actes & en vers, intitulée *les Méprises*. On en dit du bien. Le public jugera incessamment.

31 *Mai.* Le livre de Rousseau occasionne du scandale de plus en plus. Le glaive & l'encensoir se réunissent contre l'auteur, & ses amis lui ont témoigné qu'il y avoit à craindre pour lui. Il se défend là-dessus, en prétendant que ce livre a été imprimé sans son consentement, & même sans qu'il y eût mis la derniere main. Il y a long-temps qu'il y travaille : sa santé ne lui a jamais permis de le continuer avec l'exactitude qu'il méritoit. Il en avoit laissé les lambeaux épars dans son

cabinet : bien des gens l'ont pressé vivement de donner son ouvrage au public, & se sont obligés de le rédiger : Rousseau a témoigné qu'il y avoit bien des choses qu'il vouloit supprimer, & on lui a répondu qu'on feroit tout cela. On n'en a rien fait, & il paroît *in naturalibus*.

1 *Juin* 1762. M. Rochon, jeune auteur, qui avoit une tragédie reçue aux François, vient d'essuyer une disgrace qui indique combien il est désagréable d'avoir affaire à ce tripot de comédiens.

Comme aucune piece de ces devanciers n'étoit en état d'être jouée, on a fait avertir M. Rochon, qui s'est présenté avec empressement. Mlle. Clairon, qui n'étoit pas contente de cet auteur, peu galant & peu complimenteur, d'ailleurs jalouse de voir occuper par Mlle. Dumesnil le premier rôle dans la piece, a paru desirer, sans affectation, qu'on fît une seconde lecture de cette tragédie qu'elle ne connoissoit point. L'auteur ingénu s'est prêté à son invitation, quoiqu'il pût s'en dispenser. Dès le commencement de la lecture il s'est apperçu, mais trop tard, que Mlle. Clairon n'étoit pas favorablement disposée : elle y a prêté très-peu d'attention, & s'est efforcée de détourner celle des autres ; de sorte que le pauvre auteur décontenancé n'a pu soutenir sa tragédie de toute la force d'une déclamation tonnante : il a eu peine à finir ; & lorsqu'on est allé au scrutin, il s'est trouvé dix voix contre neuf qui le favorisent. Le voilà dans le cas des courbettes, des révérences, des génuflexions, devant l'héroïne de la scene françoise.

2 *Juin*. Quelque mauvais que soit le *Balai*, il y a des gens sensés qui l'attribuent à M. de Voltaire. En ce cas il seroit étrangement pillé.

3 *Juin*. *L'Emile* de Rousseau est arrêté par la police. Cette affaire n'en reste pas-là.

4 *Juin*. *Le Codicille & l'Esprit, ou Commentaire des maximes de politique de M. le maréchal de Belle-Isle, avec des notes* attribuées au président Hainault, publiées par M. de C... Ce M. de C.... est, à ce qu'on assure, le nommé *Maubert*, qui a déja fait le testament, où il y avoit de bonnes choses. On sent, en général, que ce livre ne part pas de la tête d'un homme d'état.

5 *Juin*. On a donné aujourd'hui la quatorzieme & derniere représentation de *Zelmire*, avec un concours plus prodigieux qu'à la premiere. Quand l'acteur est venu annoncer, il a été interrompu. On a redemandé *Zelmire* pour lundi avec le plus grand brouhaha... Le modeste acteur n'a osé résister en face aux empressements si marqués du public, mais il n'a rien promis. La santé de Mlle. Clairon ne lui permet pas de jouer plus long-temps cette piece : elle a besoin de plusieurs mois de repos.

6 *Juin*. M. Vanloo est nommé premier peintre du Roi. Cette place n'avoit point encore été donnée depuis la mort de M. Coypel.

On parle beaucoup des *Méprises*, comédie du sieur Palissot, qu'il doit donner demain. On continue à la prôner, mais on convient qu'il a pris le cannevas dans M. de Caylus, un de ces jolis diseurs de rien, un de ces *Messieurs*, comme on appelloit ceux qui composoient la société du comte de Maurepas, &c.

7 *Juin*. *Les Méprises*, *ou le Rival par ressemblance*, comédie en vers & en cinq actes, n'a point été favorablement accueillie du public. Tout étoit disposé pour arrêter les cabales qui devoient nécessairement se former contre le sieur Palissot; on avoit doublé la garde, & des fusiliers répandus en grand nombre dans le parterre, sembloient forcer à applaudir, ou du moins gênoient beaucoup ceux qui auroient voulu témoigner du mécontentement. Malgré toutes ces précautions, ce drame est mort de sa belle mort: rien de plus ennuyeux. La piece est si mauvaise, que bien des gens en inferent que Palissot n'est pas même l'auteur des *Philosophes*, piece qui n'a de merveilleux que son succès. Celle d'aujourd'hui est dans le goût des *Ménechmes*, mais traitée très-différemment. Dans le premier acte l'on a fait entrer une galerie de portraits, qui ne reviennent à rien, qui feroient très-bons isolés. Ils désignent plusieurs personnes connues à ne pouvoir s'y méprendre, & ne servent qu'à faire remarquer le penchant que le sieur Palissot a pour la méchanceté. Il a voulu contrebalancer cela par un éloge de la nation, aussi gauchement placé dans le même acte, & par l'encens le plus fade dont il a embaumé M. le duc de Choiseul, présent à cette piece. Il a fait revenir les vaisseaux & le zele patriotique, &c.

Au quatrieme acte, il y a un changement de décoration.... Le coup de sifflet étant parti pour l'ordonner, les applaudissements prodigués à l'instant, ont formé un à-propos des plus humiliants pour l'auteur.

On est venu annoncer *Alzire* pour mardi;

les battements de mains & de pieds ont redoublé pendant plusieurs minutes : l'acteur ayant saisi le moment du rallentissement pour remettre les *Méprises* au mercredi, les huées ont succédé, & le public a témoigné le plus grand mépris pour le sieur Palissot.

On a vu avec étonnement l'abbé de la Porte rompre les lances contre tout venant, en faveur de cette comédie. On l'auroit pu croire de mauvaise foi, s'il n'étoit plus vraisemblable de le croire de mauvais goût ; on se seroit imaginé que ce journaliste, l'écho des encyclopédistes, n'auroit pas profané sa bouche à exalter une très-pitoyable piece d'un auteur, ennemi déclaré de ce qu'il appelle les *Philosophes*.

Il est bon d'observer encore que le chevalier de la Morliere a eu pendant toute la représentation à côté de lui un exempt, qui lui a déclaré qu'il étoit là pour le moriginer, & qu'il eût bien à s'observer. Cette attention de la police ne fait pas plus d'honneur au sieur Palissot qu'au chevalier de la Morliere.

8 *Juin*. Rousseau a retiré 7000 livres de son livre. C'est madame & M. le maréchal de Luxembourg qui se sont mis à la tête de la vente, & qui en procurent un très-grand débit.

9 *Juin*. Aujourd'hui, suivant le réquisitoire de M. le procureur-général, *Emile*, ou *le Traité de l'Education*, a été brûlé avec les cérémonies accoutumées. L'auteur est décrété de prise de corps. Heureusement qu'il est en fuite.

10 *Juin*. *Zelmire* imprimée est encore plus absurde à la lecture : d'ailleurs, quand on a

ſatisfait la premiere curioſité, la verſification, tantôt foible, tantôt bourſoufflée, tantôt proſaïque, n'invite point à recommencer. C'eſt un drame qui ſera inceſſamment relégué dans la pouſſiere des arriere-boutiques.

21 *Juin. Chanſon, ſur l'air :* Tôt, tôt, tôt, battez chaud.

Cupidon s'eſt fait maréchal,
Et ce dieu ne s'y prend pas mal,
Il veut Manon pour domicile;
Il met ſa forge dans ſes yeux,
Dont il fait rejaillir des feux,
Qui brûleroient toute une ville.
Tôt, tôt, &c.

Savez-vous quels ſont ſes ſoufflets?
Deux petits tettons rondelets,
Qui vont même ſans qu'on y touche;
Il ne faut pour les mettre en train,
Qu'y porter tendrement la main,
Ou qu'un doux baiſer de la bouche.
Tôt, tôt, &c.

Mais que fait-il de ſes deux bras,
Si blancs, ſi ronds, ſi délicats!
L'amour en a fait des tenailles:
Ses bras charmants quand ils ſont nus,
Même mieux que ceux de Vénus
Retiendroient le dieu des batailles.
Tôt, tôt, &c.

Amis, je ne vous dirai pas
Quel eſt ce lieu rempli d'appas
Où l'amour a mis ſon enclume ;
Mais ſi-tôt qu'il y forge un dard,
Le trait s'enflamme, brille & part :
Plus il frappe, plus il s'allume.
Tôt, tôt, &c.

L'Amour ſait trop bien ſon métier,
Pour n'avoir pas fait tout entier
Son ouvrage auprès de la belle :
Le marteau qui frappe les coups,
Ce ſeroit moi, ce ſeroit vous,
Si Manon n'étoit pas cruelle !
Tôt, tôt, &c.

12 *Juin.* On a arrêté pluſieurs perſonnes qu'on ſoupçonnoit auteurs du *Balai*, entre autres un jeune homme nommé Groubental. On lui attribue déja les *Jéſuitiques ; Irus ou le Savetier du coin.*

12 *Juin.* M. Linguet, jeune hiſtorien, donne au public un ouvrage qui paroîtroit devoir mûrir plus long-temps dans le ſilence du cabinet : c'eſt *l'Hiſtoire du Siecle d'Alexandre.* On ſe doute bien que celui *du Siecle de Louis XIV* a ſervi de modele, & c'eſt un malheur. Combien le premier doit-il reſter au-deſſous ! Il falloit pour compoſer un pareil ouvrage, joindre au tact le plus fin, au goût le plus délicat, l'érudition la plus vaſte & la plus conſommée. Au reſte, comme une hiſtoire, quoique médiocre, n'eſt point à dédaigner, on lit celle-ci avec quelque plaiſir : elle eſt aſſez bien écrite.

13 *Juin*. Avant-hier le parlement a condamné à la brûlure un poëme qui a pour titre : *La religion à l'Assemblée du Clergé de France*. Cet ouvrage, dont les vers sont grands & bien tournés, est une satire des plus licencieuses contre les mœurs de nos évêquès.

14 *Juin*. On ne cesse de parler de Rousseau, & de raconter les circonstances de son évasion. On prétend qu'il ne vouloit point absolument partir, qu'il s'obstinoit à comparoir ; que M. le prince de Conti lui ayant fait là-dessus des instances les plus pressantes & les plus tendres,cet auteur avoit demandé à S. A. ce qu'il lui en pouvoit arriver ? en ajoutant qu'il aimoit autant vivre à la Bastille ou à Vincennes, que par-tout ailleurs ; qu'il vouloit soutenir la vérité, &c. Que le prince lui ayant fait entendre qu'il y alloit non-seulement de la prison, mais encore du bûcher, la stoïcité de Rousseau s'étoit émue. Sur quoi le prince avoit repris : « Vous n'êtes point encore assez » philosophe, mon ami, pour soutenir une » pareille épreuve ; » que là-dessus on l'avoit emballé & fait partir.

16 *Juin*. M. l'abbé Chauvelin a reçu une lettre anonyme de Geneve sur les jésuites. C'est une plaisanterie légere, qu'on présume sortir de la plume de M. de Voltaire.

17 *Juin*. Il court une lettre de l'évêque du Puy au Roi, du 16 avril 1762. C'est une déclamation en faveur des jésuites, écrite d'un style amer, & peu forte de raisonnements.

18 *Juin*. M. de Crébillon, l'un des quarante de l'académie françoise, dont on avoit

prématuré la mort depuis long-temps, eſt enfin décédé aujourd'hui, dans un âge fort avancé. Sa place de cenſeur de la poliee étoit donnée depuis quelque temps à M. Marin, comme adjoint.

19 *Juin.* M. l'abbé de Lignac, ci-devant de l'oratoire, connu par pluſieurs ouvrages de métaphyſique, eſt mort hier auſſi : il étoit très-vieux.

20 *Juin.* On écrit de Geneve du 12 de ce mois, que ce jour-là même le livre de Jean-Jacques Rouſſeau avoit été arrêté & porté au tribunal de la république, pour y être ſtatué ce qu'il appartiendroit.

On ne ſait point au juſte où eſt cet illuſtre fugitif. On le dit chez le prince de Conti, on le dit à Bouillon, on le dit en Hollande, on le dit en Angleterre.

21 *Juin.* Les comédiens françois ſe diſpoſoient à donner dans la ſemaine *la Mort de Socrate*, tragédie en trois actes, de M. de Sauvigny, ancien garde-du-corps du roi de Pologne, Staniſlas. On craint qu'elle ne ſoit arrêtée par la police, à cauſe de la circonſtance de l'affaire de Jean-Jacques, qui préſente la même ſcene que cet illuſtre Grec offroit à l'aréopage d'Athenes. Dans le drame nouveau, l'auteur qui n'avoit pu prévoir ce qui arrive aujourd'hui, a, dit-on, traité cette ſituation de façon à faire croire qu'elle eſt adaptée à l'aventure du moment.

23 *Juin.* Dans la gazette de Médecine, N°. 49 & 50, on lit des *Réflexions de M. Barbeu Dubourg, auteur de cette gazette, ſur ce qu'il a plu à Jean-Jacques Rouſſeau de dire des méde-*

cins. Ces réflexions, assez ameres, sont ingénieuses à certains égards, mais elles ne pulvérisent pas, à beaucoup près, les enthymêmes de Rousseau. Elles tendent uniquement à nous prouver ce dont il convient, que la médecine est une très-belle chose en elle-même, dont on abuse presque toujours : *de-là, gardons la médecine, & chassons les médecins*.

24 *Juin*. Il paroît que *la Mort de Socrate* est encore reculée. On devoit donner en même temps *le Caprice*, comédie en trois actes & en prose, du sieur Renoux. On aura incessamment cette derniere comédie.

25 *Juin*. On parle beaucoup du livre de Rousseau, qui doit servir de cinquieme volume à son *Traité de l'Education :* c'est le *Contrat Social*. On prétend qu'il y en a des exemplaires dans Paris, mais en très-petit nombre. On le dit extrêmement abstrait.

26 *Juin*. *Appel à la Raison*. Tel est le titre d'une nouvelle brochure en faveur des jésuites. Elle ne fait que ressasser tout ce qu'on a dit : elle n'est remarquable que parce qu'on y veut démontrer que le discours de M. de la Chatolais n'est point de lui : on y renouvelle le bruit qui a couru, que M. d'Alembert en étoit l'auteur.

27 *Juin*. On sait à présent où s'est retiré Rousseau. Il est chez un de ses amis dans le pays de Vaud en Suisse, canton de Berne, près Neuchâtel, à Yverdun.

Son *Emile* a été condamné à être brûlé par la main du bourreau à Geneve, & sa personne décrétée de prise de corps.

28 *Juin*.

28 *Juin*. On a donné aujourd'hui la premiere repréſentation du *Caprice*. Cette piece eſt d'un mérite fort mince.

30 *Juin*. On lit dans le Journal de Trévoux du mois de juin de cette année, une lettre du pere Berthier à l'imprimeur de cet ouvrage périodique, dans lequel il le ſupplie de l'inſérer. Il eſt à conclure de-là que ce jéſuite s'eſt démis du ſceptre littéraire, & l'a laiſſé paſſer en d'autres mains.

30 *Juin*. Actuellement que le livre de Rouſſeau eſt fort répandu, puiſque tout Paris l'a lu, on peut former un réſultat des jugements ſur ce livre, qui ne ſont point auſſi divers qu'on pourroit le préſumer à l'égard d'un ouvrage auſſi ſingulier.

Tout le monde convient que ce traité d'éducation eſt d'une exécution impoſſible, & l'auteur n'en diſconvient pas lui-même. Pourquoi donc faire un livre, ſous prétexte d'être utile, lorſqu'on ſait qu'il ne ſervira de rien? Enſuite, les ſeules choſes judicieuſes qui y ſoient, ſont en grande partie des remarques faites généralement, tirées des différents livres écrits ſur cette matiere, & ſur-tout de celui de Locke, que Rouſſeau affecte de mépriſer. En troiſieme lieu, l'auteur ne fait dans tout ſon livre que détruire l'objet pour lequel il écrit. C'eſt un traité d'éducation, c'eſt-à-dire, des preceptes pour élever un enfant dans l'état ſocial, lui apprendre ſes devoirs vis-à-vis de Dieu & de ſes ſemblables; & dans ce traité on anéantit toute religion, on détruit toute ſociété. Cet éleve, orné de toutes les vertus, enrichi de tous les talents, finit par être un miſanthrope dégoûté de tous les états,

qui n'en remplit aucun, & va planter des choux à la campagne & faire des enfants à sa femme.

Dans le premier volume l'auteur prend son éleve *ab ovo*. Il veut qu'on ne *l'emmaillotte point*, & qu'une mere nourrisse son enfant. Il déclame beaucoup contre la médecine, & fait le médecin à chaque instant; il ne veut point se charger d'un éleve qui seroit délicat; ainsi son traité est à l'usage des enfants bien faits & vigoureux. La plupart des préceptes qu'il débite, sont très-bons, mais tirés de toutes les theses soutenues dans la faculté depuis plusieurs années. Il ne veut pas que l'homme mange de viande, parce qu'il veut traduire un morceau très-éloquent prétendu de Plutarque, où il peint la gent carnassiere sous l'aspect le plus cruel. Il a oublié d'avoir démontré antérieurement dans son *Discours de l'inégalité des conditions*, que l'homme étoit un carnivore par sa construction physique. Enfin, il laisse son éleve sans rien faire jusqu'à l'âge de puberté. Il veut qu'il joue, & fasse ses volontés, afin que s'il vient à mourir, il n'ait point à se plaindre de n'avoir vécu que dans les larmes. On sent que ce premier volume pourroit se réduire à peu de chose, si l'on s'en tenoit aux simples maximes usuelles qu'il y débite. C'est donc par son talent rare qu'il a le secret d'enchaîner son lecteur, & de l'empêcher de voir le vuide de ce livre. Son éloquence mâle, rapide & brûlante, porte de l'intérêt dans les plus grandes minuties. D'ailleurs, l'amertume sublime qui découle continuellement de sa plume, ne peut que lui concilier le plus grand nombre des lecteurs.

Le second volume prend l'éleve dans l'état de puberté commencée. Alors Rousseau lui met entre les mains Robinson Crusoé. Il lui apprend un métier, & commence à faire germer chez lui toutes les sciences.

Dans le troisieme, il lui permet de choisir une religion, s'il en trouve une qui lui convienne, sinon il n'en aura point. Il admet l'ignorance invincible de la Divinité, & son éleve peut être un athée, sans que cela le surprenne. Enfin les passions se développent; il le fait sortir de Paris, ville de boue & de fumée, & ils galopent par monts & par vaux pour chercher une compagne.

Le quatrieme volume présente une Sophie, qui donne lieu à une dissertation sur la maniere d'éduquer les filles. Il faut avouer que cellé-ci est un chef-d'œuvre d'autant plus séduisant, qu'il ne paroît point hors de la nature. On est attendri jusqu'aux larmes, dans ce morceau de détails les plus intéressants. Aussi Emile en devient-il amoureux. L'impitoyable gouverneur ne le laisse point à sa passion : il l'arrache ; il veut qu'il cherche avant le domicile où il voudra s'établir. De-là, l'histoire du droit public, & des assertions très-dangereuses contre les puissances. Cet éleve, après voir bien voyagé, bien couru, reconnoît qu'il n'y a point dans le monde un seul coin de la terre où il puisse dire qu'il y a quelque chose à lui : il vient à sa Sophie ; il l'épouse, & le gouverneur les quitte, après leur avoir donné d'excellents préceptes pour rendre cette union durable.

Il suit de cet exposé, que ce livre, plein de belles & sublimes spéculations, ne sera

d'aucun usage dans la pratique. On le lit, & on le lira sans doute avec avidité, parce que l'homme aime mieux le singulier que l'utile. Il faut avouer aussi que l'auteur possede au suprême degré la partie du sentiment. Eh! que ne pardonne-t-on pas à qui sait émouvoir?

1 *Juillet* 1762. Il paroît que la place vacante à l'académie, par la mort de M. de Crébillon, sera pour l'abbé de Voisenon. Toutes les puissances le veulent. Il fait l'homme indifférent; il prétend qu'il n'en a pas voulu il y a quinze ans; & s'il se rend aux sollicitations de ceux qui desirent qu'il soit de ce corps, c'est qu'on lui fait entendre qu'il y figurera comme homme de condition. Il n'est pas d'une naissance assez relevée pour cela, & cette façon de figurer n'est pas la plus honorable pour un homme d'esprit; mais l'adulation gâte les plus beaux naturels; il est flatté de ce persiflage.

2 *Juillet*. M. de Crébillon le fils a obtenu les 2000 livres de pension qu'avoit son pere.

On remet à mardi prochain *les Caracteres de la folie*. Les paroles sont de M. Duclos, la musique de Burry. Ces deux noms ne promettent rien de bien fameux en lyrique. On a donné cet opéra en 1743, sans succès; on l'a beaucoup corrigé, & l'on prétend qu'on en a fait quelque chose de très-bon. Il faut se défier de ces éloges anticipés.

M. Robé, ce poëte érotique, également licencieux & impie, mais dont le cerveau foible s'altéroit dès qu'il lui survenoit quelque petite maladie, est enfin rendu à son état naturel: il donne à corps perdu dans le jansénisme. C'est un convulsionnaire intrépide, & c'est un acteur zélé qui a besoin

des *secours* les plus abondants. Il a passé par tous les états ; il a été assommé, percé, crucifié : sa vocation est des plus décidées.

5 *Juillet*. On répand dans le public un *prospectus* de la nouvelle édition de Corneille, entreprise par M. de Voltaire. Cet ouvrage sera de 10 à 12 volumes. Il sera orné de 33 estampes, dessinées par M. Gravelot ; mais le plus précieux consiste en remarques historiques & critiques sur la langue & sur le goût. L'exemplaire ne coûtera que deux louis : on n'en tirera que 2500. Tout le monde doit savoir que le profit qui en résultera doit être mis en masse pour doter Mlle. Corneille. Quelle plus noble dot que celle-là !

6 *Juillet*. Les comédiens françois font célébrer aujourd'hui avec beaucoup de pompe un service solemnel, à St. Jean-de-Latran, pour le repos de l'ame de M. de Crébillon. On dira des messes dans la même vue, depuis huit heures du matin jusqu'à midi. Ils ont envoyé par tout Paris des billets d'invitation pour y assister. Tout cela se fait en dépit de M. l'archevêque, dont la jurisdiction ne s'étend point sur le curé de St. Jean-de-Latran.

6 *Juillet*. L'opéra a donné aujourd'hui la premiere représentation des *Caracteres de la folie*. Jamais spectacle n'a été plus triste & plus ennuyeux. On a supprimé le prologue, qui auroit pu être agréable. Les deux actes sont *l'Astrologie*, & *les Caprices de l'Amour*, qui ne reviennent en rien au titre. On a substitué à celui des *passions*, *Hylas & Zélis*, pastorale, composée par M. de Sennecterre. Il n'y a que

ce dernier qui soit supportable. Le musicien, dont le goût s'est amélioré, l'a fait sur un tout autre ton que les autres. Il s'ensuit une disparate très-remarquable. La musique des premiers actes est foible, maigre & point pittoresque. Les paroles sont très-misérables; les ballets ne signifient rien.

Le troisieme acte consiste dans une bergere, qui invoque l'Amour, pour qu'il rende la vue à son amant. Ce dieu lui promet ce miracle, en lui faisant envisager les risques qu'elle court: Hylas peut devenir infidele: elle consent à ce danger: elle est presque dans le cas du repentir. Cependant il résiste à tous les charmes que lui présentent les différentes beautés qu'il envisage en recouvrant la vue. En vain des bergeres séduisantes par leurs danses cherchent à l'émouvoir, le son de voix de Zelis peut seul pénétrer son ame. Il la retrouve, & ils sont heureux.

L'aveugle auteur de cette entrée a donné lieu au bon mot: *Que ce spectacle étoit un opéra d'aveugle, fait pour être entendu par des sourds.*

7 *Juillet*. La seconde partie du *Compte rendu par M. de la Chalotais, au parlement de Bretagne, à l'occasion des jésuites*, n'est point inférieure à la premiere. Elle ne sort en rien du ton de modération de l'auteur, & elle atterre, elle foudroie, elle pulvérise de plus en plus le colosse de la société. Il conclut toujours à supplier le Roi d'ordonner qu'on travaille à un nouveau plan d'éducation. Le parlement n'a point adopté cette partie de ses conclusions: il est fâcheux qu'on ne saisisse pas le moment de détruire le fanatisme dans son

berceau, en subftituant aux préjugés, aux erreurs de toute efpece, dont on *imboit* la jeuneffe, un code de vérités lumineufes, qui puiffent la guider dans tous les temps de la vie.

7 *Juillet.* On a honoré aujourd'hui la mémoire de M. de Crébillon d'une façon plus digne de lui que cette farce qu'on a jouée à St. Jean-de-Latran. On a donné *Rhadamifte & Zénobie.* Cette piece n'a pas fait une grande fenfation. On parle de remettre *Atrée & Thyefte*, le chef-d'œuvre du même auteur.

Les comédiens italiens doivent donner demain *Sancho Pança*, opéra bouffon de M. Poinfinet le jeune, dit Totinet. La mufique eft de Philidor. On affure que la troupe compte beaucoup fur cette nouveauté, pour ramener le public qui déferte depuis pâque.

7 *Juillet.* La Sorbonne a mis fur le bureau le livre de Jean-Jacques, & va travailler à fa cenfure.

8 *Juillet.* On écrit de Neuchâtel que milord Maréchal, gouverneur de cette principauté, a reçu une lettre du roi de Pruffe, qui lui marque d'avoir tous les égards poffibles pour Rouffeau, de l'affurer de fa protection, de lui offrir tous les fecours dont il pourroit avoir befoin.

Il y a à Geneve une fermentation confidérable, occafionnée par la condamnation du livre de Rouffeau. Les miniftres de l'églife réformée prétendent que les féculiers ne l'ont condamné que par efprit de parti, à caufe qu'il foutient dans le *Contrat Social* les vrais fentiments de la *démocratie*, oppofés à ceux

de l'*Aristocratie*, qu'on voudroit introduire. A l'egard de la doctrine théologique renfermée dans *Emile*, ils disent qu'on pourroit la soutenir en bien des points, que d'ailleurs on ne lui a pas laissé le temps de l'avouer ou de la rétracter. Ils ajoutent que l'on souffre dans l'état un homme (M. de Voltaire) dont les écrits sont bien plus repréhensibles, & que les distinctions qu'on lui accorde sont une preuve de la dépravation des mœurs & des progrès de l'irréligion, qu'il a introduite dans la république depuis son séjour dans son territoire.

8 *Juillet*. *Sancho Pança dans son Isle*, joué aujoud'hui pour la premiere fois, n'a pas eu le succès qu'on s'en promettoit. On l'a jugé trop sévérement, en exigeant dans une farce de ce genre l'esprit & la finesse d'un drame plus délicat. On trouve mauvais que Sancho débite tant de proverbes, qu'il soit gourmand, &c. Il est aisé de juger de-là quelle espece de connoisseur décide ainsi. Quant à la musique elle est toujours dans un goût pittoresque, mais elle rentre dans les autres ouvrages de Philidor, & démontre à merveille les bornes du genre. La nature inanimée ne peut se varier, se nuancer à l'infini, comme les passions que carectérise la grande musique.

9 *Juillet*. On ne peut se refuser à consigner un bon mot du roi, qui caractérise également l'excellence de son esprit & de son cœur.

S. M. étant allé voir les nouveaux bureaux de la guerre, il y a quelques jours, entra partout; & dans celui de M. Dubois ayant trouvé une paire de lunettes, mit la main dessus :

voyons, dit le Roi, *si elles valent celles dont je me sers*. Un papier, apprêté exprès, suivant les apparences, se trouva sous sa main. C'étoit une lettre dans laquelle entroit un éloge pompeux du monarque & de son ministre (le duc de Choiseul). S. M. rejetant avec précipitation les lunettes, dit : *elles ne sont pas meilleures que les miennes, elles grossissent trop les objets.*

10 *Juillet*. On ne cesse de parler par-tout Paris de la farce de St. Jean-de-Latran ; on en rit beaucoup. Les comédiens n'ont rien épargné pour faire célébrer avec toute la pompe funéraire le service de M. de Crébillon. L'église étoit toute tendue de noir, fort illuminée, un catafalque, un dais. La compagnie étoit des plus nombreuses. L'académie françoise y avoit été invitée ; elle s'y rendit par députation. L'opéra, la comédie italienne, tous les corps comiques y ont assisté de même. On est allé à l'offrande dans la plus grande régularité. Les actrices étoient sans rouge. Mlle. Clairon, en long manteau, menoit le deuil. Cette sublime Melpomene a représenté avec toute la dignité convenable. Arlequin y a figuré aussi. Enfin, tout a concouru à rendre cette cérémonie aussi mémorable que risible.

11 *Juillet*. On a représenté, il y a quelques jours, à Bagnolet, chez M. le duc d'Orléans, une piece en deux actes, de Collé, si connu par ses *Amphygouris*. Elle a pour titre : *Le Roi & le Meûnier* (c'est *Henri IV*). Ce petit drame a eu le plus grand succès, & le mérite par la naïveté qui y regne. M. le duc

d'Orléans jouoit un des principaux rôles (le Meûnier). Grandval faisoit *Henri IV*.

12 *Juillet*. *Le Contrat Social* se répand peu-à-peu. On en fait venir par la poste de Hollande. On écrit seulement les noms de ceux à qui sont adressés les exemplaires.

14 *Juillet*. Le sieur Palissot a fait imprimer sa comédie du *Rival par ressemblance*. Il a abandonné le titre des *Méprises*, parce que, dit-il, un plaisant s'est écrié ingénieusement que c'étoit une méprise de l'auteur.

Il cite modestement pour épigraphe un vers de ses *philosophes : Et nous ferons un bruit à rendre les gens sourds*. Il se plaint encore plus modestement dans sa préface de ce qu'on n'a pas voulu voir en lui un second Moliere ; il en appelle au public équitable ; il trouve qu'il y a beaucoup d'art & de finesse dans son drame. Il remarque qu'on n'avoit pas encore fait entrer dans aucune comédie un éloge de la nation, & il s'applaudit infiniment de ce trait de son génie.

La piece est encore plus mauvaise à la lecture qu'à la représentation : elle est enrichie de notes, & c'est encore une nouveauté sublime dont l'auteur auroit dû se glorifier. C'est un grand effort de son imagination.

15 *Juillet*. On vante beaucoup la péroraison de l'*Appel à la Raison*, dont nous avons déja parlé. C'est en effet un morceau d'éloquence très-pathétique ; mais de l'éloquence n'est pas du raisonnement.

La gazette de France exalte beaucoup aujourd'hui le zele & la piété des comédiens du Roi, à l'occasion du service qu'ils ont fait célé-

brer pour M. de Crébillon. Elle ajoute que ce jour-là le ſpectacle fut fermé en ſigne de deuil, & que le lendemain on le rouvrit par *Rhadamiſte & Zénobie*, chef-d'œuvre de cet auteur. M. l'archevêque eſt furieux de voir conſigner dans un papier public un événement édifiant, qu'il regarde comme le ſcandale de l'égliſe.

17 *Juillet*. M. de la Poupeliniere, cet homme rare, tout à la fois Plutus, Mécene & Apollon, continuoit cette année à repréſenter dans ſon ſuperbe château de Paſſy, des comédies, des opéra de ſa façon & de celles des autres. Sa digne moitié les jouoit dans la ſuprême perfection. Cette maiſon étoit un Parnaſſe plus réel que celui de la fable. La mort de la belle-mere de ce reſpectable vieillard vient d'arrêter ces agréables divertiſſements, au grand regret de ces amateurs & du public.

19 *Juillet*. On donnera demain à l'opéra des fragments, compoſés du *Prologue des Indes Galantes*, de l'*Acte des Sauvages* du même opéra, & de l'*Acte de la Guirlande*, de M. de Marmontel. On ne peut s'empêcher d'être ſurpris de l'imbécillité des directeurs, qui vont remettre ce dernier acte, baffoué dans ſon principe, quoiqu'il fût joué par Geliotte. Quel ſuccès en pouvoir attendre aujourd'hui? La muſique eſt de Rameaux, comme celle des autres *Fragments*.

20 *Juillet*. M. l'archevêque de Paris ayant fait des reproches à l'ordre de Malte, ſur l'indécente cérémonie pratiquée dans une égliſe de l'ordre, il s'eſt tenu un conſiſtoire chez l'embaſſadeur de l'ordre, jeudi dernier, 15 de ce mois: on a décidé que, pour éviter

de perdre un droit dont M. de Beaumont faisoit des plaintes ameres, le curé de St.-Jean-de-Latran, quoique soustrait à l'ordinaire, par les privileges de l'ordre, recevroit une punition, pour avoir occasionné ce qu'on appelle canoniquement un scandale dans l'église de Paris, en communiquant avec des histrions, foudroyés tous les huit jours au prône, sous le bras ecclésiastique. En conséquence, ledit curé a été condamné à trois mois de séminaire, & à deux cents francs d'amende envers les pauvres.

20 *Juillet.* Les *Fragments* n'ont pas été fort célebres aujourd'hui. Il n'y avoit personne. Ils ont été très-mal remis, & joués d'une façon infame : des acteurs à faire mal au cœur : sans Mlle. Le Mierre, on n'auroit pu y tenir. Rien de nouveau dans les danses.

L'*Acte de la Guirlande* est ingénieux, mais il finit mal. Il ne mérite pourtant pas le traitement rigoureux qu'il a toujours essuyé. On ne sait pourquoi le public l'a si fort mal accueilli cette fois. On ne peut s'empêcher de citer à ce propos une anecdote singuliere. On a déja dit que les paroles étoient du sieur de Marmontel. En 1751, qu'on le jouoit, ce poëte eut occasion de prendre un fiacre : c'étoit un jour d'opéra ; son chemin étoit de passer devant le cul-de-sac. Il dit : *cocher* (craignant l'embarras) *évite le Palais Royal* --- *Ne craignez, Monsieur*, reprit le rustre ingénu, *il n'y a pas trop de tumulte, on donne aujourd'hui* la Guirlande.

21 *Juillet. Réfutation du nouvel ouvrage de Jean-Jacques Rousseau, intitulé Emile.* C'est un in-octavo qui ne contient encore qu'une

lettre, où l'on prétend répondre à l'article du troisieme volume, dans lequel l'auteur attaque la révélation, & en général sappe la religon par ses fondements. Pour sentir la platitude & l'ineptie du critique, il suffit de dire qu'il appuie ses arguments sur l'écriture sainte. On voit que c'est un ergoteur qui a voulu faire un livre. Louons son zele, & souhaitons-lui du talent ! Il promet deux autres lettres, dont on le dispense, s'il n'a rien de mieux à dire. Recourons aux grands & solides ouvrages faits en faveur de la religion chrétienne ; c'est dans ce sublime arsenal qu'on trouve des armes toujours prêtes & toujours victorieuses.

21 *Juillet*. On s'apperçoit facilement que ce ne sont plus les mêmes coopérateurs qui travaillent au journal de Trévoux : il n'est plus si aussi bien écrit, ni aussi savamment discuté. On conçoit en général qu'il est impossible à des particuliers d'exécuter cet ouvrage périodique dans la même perfection que le faisoient les jésuites, & le pere Berthier en dernier lieu. Une bibliotheque immense, où vérifier à chaque instant les citations ; des éleves sans nombre & pleins de talents qui travailloient en sous-œuvre : comment rencontrer les mêmes secours ? A l'ultramontanisme près, qui perçoit toujours par quelque part, on regrettera long-temps ce journal, qui dégénere & dégénérera de plus en plus.

22 *Juillet*. *Variétés Philosophiques & Littéraires*, *par M. l'abbé de Londes* .... C'est un nouvel auteur qui entre dans la lice littéraire d'une maniere assez commune.

22 *juillet*. M. l'abbé de Marigny, auteur

de l'*histoire des révolutions de l'empire des Arabes*, *sous le gouvernement des Califes*, est mort, il y a quelque temps, dans un âge fort avancé. Il avoit poussé l'avarice à son dernier période.

22 *Juillet*. Le bruit court que le sieur Chevrier est mort de misere, sans feu ni lieu : telle devoit être la fin d'un enragé. D'autres assurent qu'il est mort de peur, comme on l'arrêtoit.

25 *juillet*. M. de la Combe, d'Avignon, nous annonce l'*Abeille du Parnasse Anglois*. Ce sera une traduction des plus belles odes, & des morceaux les plus sublimes des auteurs de cette nation. A en juger par son essai, cela ne sera pas mieux choisi que le recueil de l'abbé Yart, & n'aura rien de piquant.

27 *Juillet*. Il court une *Epître à M. Gresset*, de trois cents vers & au-delà. Elle annonce du talent, de la facilité. L'auteur est plus abondant, plus énergique, agréable & correct. Il n'est pas encore connu. C'est M. de Sélis.

27 *Juillet*. M. Dauvergne & consorts, chargés de l'entreprise du concert spirituel, préviennent le public dans le deuxieme volume du *Mercure* de ce mois, que M. de Mondonville refuse les conditions raisonnables qu'ils lui offrent pour jouir de sa musique & nous en amuser. Il est fâcheux que la jalousie de ces messieurs nous prive de ce riche fonds de motets ; il est à craindre que le spectacle ne s'en ressente. On nous annonce qu'on va faire les plus grands efforts pour y suppléer : puissent-ils être heureux !

30 *Juillet*. Il y a une fermentation considérable dans la troupe des comédiens françois, à l'occasion du châtiment que vient d'éprouver le curé de St. Jean-de-Latran. Ils ne peuvent supporter d'être ainsi frappés des foudres de l'église. Mlle. Clairon, l'héroïne de ce théâtre, parle sur cette matiere avec une éloquence majestueuse; si ses camarades suivoient son avis, ils demanderoient tous leur retraite. On se flatte qu'ils n'en viendront pas à cette voie extrême, la cour & la ville y perdroient trop.

31 *Juillet*. M. Bouchardon, un des plus fameux sculpteurs de l'Europe, vient de mourir. Il étoit chargé de la statue équestre du Roi, que la ville fait faire. Heureusement son ouvrage est fort avancé: il ne manque plus qu'une des quatre figures qui doivent orner le piédestal.

1 *Août* 1762. C'est M. Pigal qui est chargé de continuer la suite des travaux du Roule. Bouchardon a écrit une lettre à la ville, dans laquelle il désigne cet artiste pour lui succéder. Cette générosité est d'autant plus louable, que ces deux grands hommes n'étoient point amis, & que la jalousie, trop souvent le partage des petits talents, avoit élevé quelques nuages entr'eux.

2 *Août*. Suivant la gazette de Bruxelles, la reine de Hongrie défend très-sévérement l'introduction du livre de Rousseau dans ses états. Peu d'auteurs se sont attirés une proscription aussi illustre.

3 *Août*. Le bruit court depuis quelque temps que les jésuites comparoîtront au jour indiqué & feront plaider leur cause. Un avocat

nommé *Domine*, doit être leur défenfeur. Si cela eft, on affure que la réplique, très-courte, eft toute prête : *Domine*, *falvum fac Regem!* lui dira-t-on.

4 *Août*. Les comédiens françois ont remis *Cinna* depuis quelques jours. Il leur procure du monde. Les avis font partagés fur la maniere dont cette piece eft jouée. Tout le monde s'accorde affez fur Mlle. Clairon, qui joue *Emilie* dans la perfection. Ce rôle n'eft dans fon genre point fufceptible de paffions fortes, & eft propre à recevoir toutes les nuances d'un art réfléchi. On ne penfe pas de même de Brizard, qui fait *Augufte*.

5 *Août*. On a remis auffi *le Curieux impertinent* de Deftouches. Cette piece bien faite & froide n'a jamais eu un fuccès marqué. Elle ne réuffit pas mieux cette fois-ci.

6 *Août*. Il court dans le monde une lettre au fujet d'un nommé *Calas*, roué à Touloufe, pour avoir affaffiné, dit-on, fon fils par fanatifme de religion, &c. On prétend que ce pere infortuné eft innocent. Il eft queftion de travailler à réhabiliter fa mémoire. On attribue à M. de Voltaire cette lettre, qui n'a pas la touche forte & pathétique dont ce fujet étoit fufceptible en de pareilles mains.

7 *Août*. Il paroît un *fecond Appel à la Raifon*. C'eft un libelle des plus atroces & des plus furieux. C'eft un enragé, qui, dans fon défefpoir, ne connoît plus ni frein ni bornes. Cet auteur eft fort pour les péroraifons. Celle de ce livre-ci eft encore très-pathétique. Les jéfuites défavouent celui-ci ; ils vendent le pre-

mier chez eux, & l'adoptent comme une production émanée de leur ſein.

8 *Août.* Quoique l'auteur du livre de l'*Appel à la Raiſon* inſinue qu'il eſt jéſuite & Breton, on l'attribue pourtant à l'abbé de Caveirac, ſi connu par ſon *apologie de la St. Barthelemi*. Le ſecond volume eſt ſur-tout digne de lui, par l'imagination effrénée & la licence ſéditieuſe dont il eſt plein.

8 *Août.* On doit donner demain aux François une comédie nouvelle, intitulée *les deux Amis*, en trois actes & en proſe. Elle eſt tirée du conte de la Fontaine qui porte le même titre. Un nommé Dancour, acteur de province, en eſt auteur. C'eſt celui qu'on appelle l'*arlequin de Berlin*, qui s'eſt aviſé de rompre une lance contre Rouſſeau.

8 *Août.* Enfin le dernier coup eſt porté aujourd'hui à la compagnie de *Jeſus*. La ſociété eſt diſſoute : ſes membres ſont exclus pour jamais de l'éducation de la jeuneſſe, à moins qu'ils ne prêtent un ſerment dont on leur donnera le formulaire. Cette époque, on le répete, eſt d'une grande importance dans la littérature.

9 *Août.* Jamais on n'a joué ſur les boulevards une parade plus obſcene, plus groſſiere, plus impertinente, que la comédie d'aujourd'hui ; c'eſt le comble du ridicule. Il eſt inconcevable que des comédiens, qui s'érigent en juges des pieces, aient aſſez peu de goût pour héſiter même à renvoyer une auſſi déteſtable drogue. Que dira-t-on, quand on ſaura que ce tripot appelle du jugement du public, & perſiſte à regarder cette farce comme pleine de ſel & d'un excellent comique ? Quelle

honte pour les auteurs dramatiques d'être jugés par un auſſi ridicule aréopage !

10 *Août*. Les plaiſants s'exercent ſur le compte des ci-devant ſoi-diſant jéſuites. Entre les mauvaiſes choſes qui courent ſur eux, on diſtingue le diſtique ſuivant :

Que fragile eſt ton ſort, ſociété perverſe !
Un boiteux (1) t'a fondée, un boſſu (2) te renverſe !

11 *Août*. Les états-généraux ont auſſi défendu chez eux l'introduction d'*Emile*. Si Rouſſeau a voulu faire parler de lui & ſe ſingulariſer, il a pris une excellente route. Du reſte, ſon livre eſt qualifié de toutes les épithetes mal ſonnantes qu'il pouvoit deſirer.

12 *Août* On ne peut s'empêcher de conſigner ici un bon, ou plutôt un grand mot de monſieur le Dauphin. On lui faiſoit la lecture, pendant qu'il étoit dans le bain, de la gazette de Hollande, où étoit la proſcription du livre de l'éducation. « C'eſt fort bien » fait, dit M. le Dauphin : ce livre attaque la » religion, il trouble la ſociété, l'ordre des » citoyens ; il ne peut ſervir qu'à rendre » l'homme malheureux : c'eſt fort bien » fait. --- Il y a auſſi le *Contrat ſocial*, qui a » paru très-dangereux, ajouta le lecteur. » --- Quant à celui-là, c'eſt différent, reprit » monſeigneur, il n'attaque que l'autorité » des ſouverains ; c'eſt une choſe à diſcuter.

(1) St. Ignace.

(2) L'abbé de Chauvelin.

» Il y auroit beaucoup à dire : c'eſt plus ſuſ-
» ceptible de controverſe. »

12 *Août*. Chevrier eſt décidément mort : les gazettes nous apprennent, ou du moins nous inſinuent qu'il a été empoiſonné. C'eſt aſſez le ſort des chiens enragés.

12 *Août* M***. dans l'édition qu'il avoit fait des *mémoires de Sully*, ayant trouvé bien des choſes défavorables aux jéſuites, dont il étoit ami, avoit ſupprimé, altéré, défiguré tous ces endroits-là. Aujourd'hui qu'il n'y a plus de ménagement à garder, on vient de donner en un volume une *addition ou ſupplément à ces mémoires*. On y a reſtitué tout ce qui concernoit la ſociété, & l'éditeur prétend avoir rendu les faits dans toute leur vérité.

13 *Août*. Le chevalier de la Morliere, plus connu par ſes eſcroqueries, ſon impudence & ſa ſcélérateſſe, que par ſes ouvrages, vient enfin d'être mis à St. Lazare : ſa famille a obtenu cette grace, de crainte qu'un jour il ne la déshonorât par un ſupplice ignominieux.

14 *Août*. Le parlement a rendu hier un arrêt de brûlure contre un libelle intitulé : *Mes doutes ſur la mort des Jéſuites*. Il eſt très-injurieux au parlement ; cela veut dire qu'il n'eſt pas fort de preuves. Quand on a des raiſons à donner, on n'accable point ſes juges d'injures. On diſculpe à préſent l'abbé de Caveirac de l'*Appel à la Raiſon*, & on lui met cette brochure-ci ſur le corps.

15 *Août*. M. de Voltaire, animé d'un eſprit de charité des plus fervents, ne ceſſe d'écrire en faveur du roué de Toulouſe. Il envoie des mémoires à toutes les perſonnes de con-

fidération, & ces nouvelles tentatives de sa part donnent lieu de croire que la premiere lettre est de lui. On ajoute qu'il offre d'aider de sa bourse la malheureuse famille de cet innocent.

16 *Août*. On a donné hier le premier concert spirituel des nouveaux Entrepreneurs. L'assemblée étoit brillante & nombreuse. On n'a point été content de la musique, dans laquelle il n'y a rien eu constamment de Mondonville. La symphonie est supérieurement exécutée, & de beaucoup mieux ordonnée que l'ancienne. Ce sont Gavinier & Capron qui sont les coryphées des deux chœurs.

17 *Août*. On continue à dire que le ci-devant pere Berthier va à Rome, où son général l'appelle pour présider à un journal. Les fameux, ses confreres, sont tous hébergés chez des grands : le pere Neuville est chez M. le prince Louis, le pere Griffet chez madame la présidente de Nicolaï, &c.

18 *Août*. Il paroît une brochure intitulée : *Eloge de Crébillon*. Ce livre écrit par un grand maître, ne remplit nullement son titre. On y dissèque piece à piece le théâtre de cet auteur, & l'on ne fait grace qu'à *Rhadamiste & Zénobie*. On regarde tout le reste comme ne pouvant passer à la postérité. On y tombe sur le corps de Rousseau le lyrique, & on le maltraite très-fort. On exalte la bonne intelligence qui a toujours régné entre M. de Crébillon & M. de Voltaire, quoique ce dernier ait refait trois de ses pieces. A tous ces différents traits on croit reconnoître la main qui a travaillé cette brochure : M. de

Voltaire ne peut être loué dignement que par lui-même.

19 *Août*. On parle d'un livre infame, horrible, exécrable. Il est intitulé, *les trois Narcisses*, & se répartit en trois chapitres : *Nécessité de détruire les jésuites en France* : *Nécessité d'y anéantir la religion chrétienne : Nécessité d'empêcher M. le D.* .... On prétend que ce libelle affreux est fait en faveur des jésuites ; que de la premiere *Nécessité* on en veut inférer la nécessité des deux autres. Quoi qu'il en soit, personne ne dit avoir lu ces horreurs, quoique tout le monde en parle. On présume avec assez de raison que ce livre n'existe que par son titre. C'est un canevas épouvantable, qu'un monstre fanatique aura répandu dans le public, pour le donner à remplir à qui l'osera.

20 *Août*. Il paroît que le procès de Rousseau reste là. On prétend qu'Abraham Chaumeyx est auteur du réquisitoire de M. l'avocat-général ; il est aussi plat, aussi dénué de bon sens que son auteur.

21 *Août*. Il court des *Pourquoi* sur l'affaire des jésuites, qu'on attribue à M. de Voltaire. Il sont imprimés depuis peu.

22 *Août*. M. l'abbé Berthier ne va plus à Rome ; on l'attache à la cour, où il est nommé instituteur des enfants de France. Ce savant, de mœurs douces & simples, sera très-déplacé dans ce pays-là. Il a d'ailleurs le défaut de bégayer, peu propre au langage rapide des courtisans.

23 *Août*. On a remis aujourd'hui *l'Irrésolu*, comédie en cinq actes de Destouches. Cette piece, jouée en 1713, n'eut que six repré-

fentations. Nous ne fommes pas moins difficiles aujourd'hui.

24 *Août*. On a fait à l'hôtel d'Aligre l'expofition des tableaux de l'académie de St Luc. Ils font en grand nombre : il y a peu de tableaux de grande maniere.

On doit demain expofer les pieces des éleves de peinture & de fculpture, qui auront concouru pour le prix. Le premier fujet étoit *la mort de Socrate ;* le fecond *la mort de Germanicus.*

25 *Août*. Cette après-midi l'académie françoife a tenu fa féance publique, peu brillante aujourd'hui, & l'on a vu, au grand étonnement de tous les fpectateurs, deux filles [Mlle. Mazarelli & fa compagne] dans la loge du directeur [Moncrif]. Depuis quand le temple des mufes devient-il celui des courtifanes ?

M. Thomas a remporté le prix de poéfie. C'eft pour la quatrieme fois qu'il eft couronné. Son ode eft intitulée : *le Temps*. C'eft du galimatias. Il y a deux ftrophes de fentiment, qui méritent d'être diftinguées, mais encore gâtées par l'enflûre du ftyle.

Il avoit fait une feconde ode, qui fe trouve avoir balancé le prix. Il y a plus de philofophie, & elle eft moins bouffie. M. d'Alembert a relevé tout cela par fa déclamation magiftrale & pédantefque. Il a également régalé le public de différentes bribes des autres odes qui ont paru les moins mauvaifes. Il a fait enfuite ce qu'on peut appeller *la parade*. Il a lu une fuite de fes *réflexions fur la poéfie & fur l'ode* : de mauvaifes plaifanteries, mêlées de beaucoup d'amertume, faifoient tout le fond de fa

dissertation. Elle a fait rire à gorge déployée.

On a annoncé pour sujet du prix de l'année prochaine, l'*éloge de M. le duc de Sully*, surintendant des finances. On a battu des mains à cette annonce, & quelqu'un a dit avec esprit : *voilà l'éloge fait*.

M. Saurin a fini la séance par la lecture du premier acte d'une tragédie, à laquelle il travaille : c'est un sujet tiré de l'Anglois : intitulé dans l'origine : *Tancrede & Sigismonde*. Il a changé ces noms en ceux de *Blanche* & de *Guiscard*. Les huées soutenues ont empêché d'entendre cette lecture, qui ne promettoit rien de satisfaisant, l'auteur n'étant pas un grand tragique. Le ton déclamatoire & l'enthousiasme avec lequel il a débité cette drogue, à beacoup fait rire : il ne s'est point décontenancé de cet accueil peu favorable, & a fini son acte jusqu'au dernier vers, sans doute sans s'appercevoir du mauvais succès qu'il avoit.

26 *Août*. M. de Combalurier, docteur régent de la faculté de médecine, connu par ses écrits en faveur de son corps, est mort avant-hier.

26 *Août*. Hier, dans la séance de l'académie, on lut une ode *sur la patience*, où il y avoit des idées, du sentiment & de la philosophie. Elle étoit peu lyrique. On la donna comme méritant des éloges, sans dire le nom de l'auteur. On le connoît aujourd'hui, c'est M. le Mierre.

27 *Août*. L'abbé de Radonvilliers, sous-précepteur des enfants de France & ex-jésuite, se met sur les rangs pour être de l'académie. Il ne peut faire valoir en sa faveur que son poste à la cour. Aucun mérite de littérature ne milite

pour lui, & de ce côté il est fort inférieur à son concurrent, l'abbé de Voisenon.

28 *Août*. Il se publie dans les rues un long mandement de M. l'archevêque contre le livre de l'*Education* de Rousseau, fort bien fait. Les raisonnements ne sont pas d'une force péremptoire, & de ce côté-là le livre ne reste pas pulvérisé : mais on lance les foudres de l'église sur quiconque oseroit lire un pareil ouvrage. Cette censure vient un peu tard, *Emile* étant entre les mains de tout le monde, & ayant produit tout le mal dont le lecteur est susceptible. Au reste, c'est une affaire de forme.

28 *Août Les Pourquoi*, *ou Questions sur une grande affaire*, *pour ceux qui n'ont que trois minutes à y donner*. Cette plaisanterie, qui a couru long-temps manuscrite, imprimée aujourd'hui, est attribuée à M. de Voltaire. Elle roule sur la dissolution de la société : elle porte un caractere d'aisance & de gaieté digne de son auteur.

29 *Août*. On parle différemment du sort du frere Berthier, si plaisanté par Voltaire. On a prétendu depuis quelques jours qu'il étoit *instituteur des enfants de France*. Ce bruit est faux. M. le duc de la Vauguyon avoit la meilleure volonté du monde de le pousser à ce poste, mais il y a apparence qu'il sera tout au plus à la bibliotheque de M. le Dauphin, ou à celle du Roi : jusqu'à présent il est chez ce seignour.

29 *Août*. Personne, dans le monde littéraire, ne doute que l'*Eloge de Crébillon* dont on a parlé, ne soit de M. de Voltaire. Il est fâcheux que ce grand homme ne puisse se guérir de la

basse

basse jalousie qu'on lui reproche si justement : il la marque dans cet ouvrage au point de tronquer, de mutiler les vers du Sophocle François, pour les rendre ridicules. C'est une chose aisée à vérifier par quiconque fera la comparaison. M. de Voltaire ne peut surtout digérer que son rival ait été imprimé au Louvre, tandis qu'il n'a pas encore joui de cet honneur.

30 *Août*. Il court dans le monde une plaisanterie de l'abbé de Voisenon. Il faut expliquer le fait.

M. l'abbé de Boismon, le Mirebalais de l'académie, ne paie point ses dettes. Un certain doyen de Valenciennes, auquel il doit une pension sur une abbaye qu'il a, ne pouvant arracher rien de ce gros bénéficier, est venu en personne exiger son dû. Ayant demandé où demeuroit cet abbé, il s'est fait une méprise ; & au lieu de lui donner l'adresse de l'abbé Boismont, on l'a envoyé chez l'abbé de Voisenon, à Belle-ville. N'ayant pas trouvé ce dernier, M. le doyen a laissé un billet, qui expliquoit la cause de sa venue, sur quoi l'abbé de Voisenon a répondu par la lettre suivante, qui court aujourd'hui tout Paris.

« Je suis fâché que vous ne m'ayez pas
» trouvé, Monsieur; vous auriez vu la dif-
» férence qu'il y a entre monsieur l'abbé de
» Boismont & moi. Il est jeune, & je suis
» vieux ; il est fort & robuste, & je suis foible
» & valétudinaire ; il prêche, & jai besoin
» d'être prêché ; il a une grosse & riche
» abbaye, & j'en ai une très-mince : il s'est
» trouvé de l'académie sans savoir pourquoi,
» & l'on me demande pourquoi je n'en suis

» pas : il vous doit une penſion enfin, &
» je n'ai que le deſir d'être votre débiteur.
» Je ſuis, &c. »

3 *Septembre* 1762. Le *Contrat Social* ſe répand inſenſiblement. Il eſt très-important qu'un pareil ouvrage ne fermente pas dans les têtes faciles à s'exalter : il en réſulteroit de très-grands déſordres. Heureuſement que l'auteur s'eſt enveloppé dans une obſcurité ſcientifique, qui le rend impénétrable au commun des lecteurs. Au reſte, il ne fait que développer les maximes que tout le monde a gravées dans ſon cœur : il dit des choſes ordinaires d'une façon ſi abſtraite, qu'on les croit merveilleuſes.

Rouſſeau cite pluſieurs fois un manuſcrit, qu'il loue beaucoup, ainſi que ſon auteur. Il eſt intitulé : *Des intérêts de la France, relativement à ſes voiſins*, par M. le M..... d'A..... Il inſinue que c'eſt un homme qui a été dans le miniſtere, & qui s'y eſt diſtingué.

Il réſulte du *Contrat Social*, que toute autorité quelconque n'eſt que la repréſentation collective de toutes les volontés particulieres, réunies en une ſeule. De-là, toute puiſſance s'écroule, dès que l'unanimité ceſſe, du moins relativement aux membres de la république, qui réclament leur liberté : de-là, tout citoyen peut, quant il veut, quitter un état, emporter tous ſes biens & paſſer dans un autre, à l'exception près du moment où l'on ſeroit à la veille de combattre ; Rouſſeau regarderoit cela comme une déſertion, on ne ſait pas pourquoi.

4 *Septembre*. M. Colardeau s'eſt ſenti bleſſé des critiques différentes qu'on a faites de

sa piece sur les vaisseaux: sa bile s'est émue, & il vient de la répandre à grands flots dans une *Epître à sa Chatte*. Il regne dans cette niaiserie une amertume qui fait peu d'honneur à la philosophie du poëte. Il paroît, au reste, ne pas s'en piquer. Il a fait aussi une ode sur la poésie & la philosophie, où il dégrade absolument cette derniere, pour élever l'autre sur ses débris. Il le fait comme il le dit; car il y a de très-beaux vers dans cette piece, & pas le sens commun.

4 *Septembre*. Les Italiens, jaloux de témoigner leur zele dans l'occasion présente, ont fait faire un couplet en l'honneur du prince de Condé. Il a été chanté avec tous les applaudissements dus à ce jeune héros; le voici :

AIR : *d'un incennu.*

De nos guerriers, héros nés pour la gloire,
Tout doit chanter le triomphe éclatant :
Ils doivent vaincre, tout nous l'apprend;
Des cœurs françois l'honneur est le garant.
Qui sert Louis, doit fixer la victoire.

5 *Septembre*. On a fait une suite au *Colporteur*, en forme d'almanach. Il y a tant de gens disposés à la méchanceté, que de pareils ouvrages trouvent un continuateur.

5 *Septembre*. Pour le coup, on s'apperçoit que le frere Berthier, aujourd'hui abbé, n'est plus à la tête du journal de Trévoux : il est d'une platitude inimitable; on y fait usage de toutes pieces. On y lit entr'autres une ode sur l'électricité : c'est le comble du ridicule.

5 *Septembre*. On a fait une détestable épitaphe sur les jésuites. On ne la cite que

comme un échantillon de l'aveuglement du fanatiſme ;

Ci gît un corps, le plus ſavant,
Le plus ſoumis, le plus fidelle,
Détruît par le plus ignorant,
Le plus fougueux, le plus rebelle.

6 *Septembre. Les recherches ſur le Deſpotiſme oriental* ſont entre les mains de pluſieurs perſonnes. L'auteur eſt M. le Boulanger, ingénieur des ponts & chauſſées. Il eſt mort depuis la publication de ſon livre. De-là les conjectures ordinaires ſur cet événement.

6 *Septembre*. On donnera demain à l'opéra, *Acis & Galathée*, paſtorale héroïque en trois actes, paroles de Campiſtron, muſique de Lully. Depuis 1686, elle a été repriſe ſept fois. On n'augure pas qu'elle ait un ſuccès bien complet. On trouve mauvais qu'à la veille d'avoir une foule d'étrangers, nous donnions un auſſi mauvais échantillon de notre goût muſical.

7 *Septembre*. Des marchands de la foire St. Ovide, ont imaginé de faire de petites figures de cire, habillées en jéſuites, qui ont pour baſe une coquille d'eſcargot ; cela à pris comme les pantins : à l'aide d'une ficelle, on fait ſortir & rentrer le jéſuite dans ſa coquille. C'eſt une fureur. Il n'y a point de maiſon qui n'ait ſon jéſuite.

8 *Septembre*. Les nouveaux directeurs du concert ſpirituel ont amuſé aujourd'hui le public pour la ſeconde fois. On a goûté beaucoup un motet du Signor Peo, maître de muſique de la chapelle du roi des Deux-Siciles :

c'eſt une eſpece d'oratorio à quatre coryphées. Rien de nouveau d'ailleurs. On regrette toujours la muſique de Mondonville, quoiqu'on en eût par-deſſus les oreilles. Cet auteur ſentoit même qu'il la falloit laiſſer repoſer; il avoit exigé qu'on ne la jouât de deux ans, en cas que ſon marché eût lieu.

9 *Septembre*. M. le Miere, ſans renoncer à ſon *Terée*, s'eſt mis en tête de remanier un ſujet traité aſſez mal, il eſt vrai, par Crébillon; c'eſt *Idoménée*.

M. Colardeau a auſſi une piece ſur le Chantier.

10 *Septembre*. Le grand rôle que Mlle. le Maure a joué ſur la ſcene lyrique, ne nous permet pas d'omettre une circonſtance eſſentielle de ſa vie. Cette ſublime actrice, ſi connue par ſa belle voix, ſa laideur & ſes caprices, vient de ſe marier à un jeune homme, chevalier de St. Louis, nommé M. de Monroſe. Elle à plus de cinquante ans.

11 *Septembre*. Le *Sancho* vient de finir, avec vingt-cinq repréſentations; les *Sœurs rivales* vont encore: les Italiens promettent des nouveautés en abondance.

12 *Septembre*. On commence à voir des eſtampes deſtinées pour la nouvelle édition de Corneille. Elles ſont du Sr. Gravelot: celle de *Cinna* nous eſt tombée entre les mains. Elle eſt d'une grande beauté. *Soyons amis, Cinna!* c'eſt le ſujet & la légende.

13 *Septembre*. On ſait que le Sr. Keyſer a vendu ſon ſecret au Roi. A la tête de ſon inſtruction il a mis une préface, où il développe dans le jour le plus terrible les ſymptômes de la maladie qu'il combat. Tous les

connoiſſeurs regardent ce morceau comme un chef-d'œuvre d'éloquence. Il mérite d'être cité à la poſtérité la plus reculée. On ne préſume pas qu'il ſoit de cet empirique.

13 *Septembre*. On publie un arrêt du parlement, du 3 ſeptembre, par lequel il paroît que pénétré, ainſi que l'a indiqué M. de la Chalotais dans ſon beau réquiſitoire, de la néceſſité de réformer les études pédanteſques qu'on fait faire aujourd'hui, il enjoint aux univerſités de Paris, Rheims, Bourges, Poitiers, Angers & Orléans, de donner dans trois mois, tels mémoires qu'ils aviſeront bon être ſur cet objet. Il veut d'ailleurs établir une eſpece d'affiliation entre tous les différents colleges, pour qu'il en réſulte un plan uniforme d'inſtruction. Il faut eſpérer qu'à force d'attaquer le pédantiſme, de le combattre, de le pourſuivre juſques dans ſes repaires les plus formidables, on le détruira tout-à-fait.

14 *Septembre*. On publie encore un arrêt du parlement du 7 ſeptembre, qui transfere le college de Liſieux dans le college de Clermont [dit Louis-le-Grand], dont il occupera une partie convenable. Il y doit ouvrir ſes claſſes au premier octobre. Le parlement ordonne en outre, toujours ſous le bon plaiſir du Roi, que proviſoirement les bourſiers des différents colleges, qui ne ſont pas de plein exercice, feront tenus de fréquenter ledit college de Liſieux, excluſivement à tout autre. On ne peut qu'applaudir encore à la ſageſſe de ce réglement, qui tend de plus en plus à former d'excellents ſujets dans tous les genres.

14 *Septembre*. On a repris *Tancrede* hier. Cette piece a toujours un succès marqué, & Mlle. Clairon y arrache les larmes des yeux.

16 *Septembre*. Depuis le renouvellement de la gazette de France, on la trouve déteftablement écrite. On fe plaint qu'elle fourmille de contre-fens, d'amphibologies, qu'elle refpire fouvent l'ignorance la plus craffe & la plus abfurde. On ne pourroit trop affigner à qui la faute. Cependant, M. Raymond de Ste. Albine, le rédacteur, eft celui qu'on immole aux clameurs du public : on le prive de fon emploi ; on lui donne 3000 livres de penfion. L'abbé Arnaud lui fuccede. On ne fait fi l'enflure du ftyle de cet auteur conviendra beaucoup à cet ouvrage, dont la fimplicité, la clarté, doivent faire le plus grand mérite. On ignore fi le journal étranger confervera ce brillant coryphée.

17 *Septembre*. L'arrêt du parlement commence à s'effectuer, & dès le 15, le college de Lifieux a pris poffeffion des bâtiments qui lui font deftinés dans celui de Clermont.

18 *Septembre*. M. Formey vient de donner au public *l'Efprit de la Nouvelle Héloïfe*, en un volume. Il prétend que cet ouvrage peut être utile à la jeuneffe ; il n'en adopte pourtant pas tous les principes & toutes les maximes. Comme la chaleur & le fentiment font le premier mérite d'un roman, on conçoit que l'analyfe de M. Formey doit être des plus feches, & ne pas mériter tout le cas qu'il en pourroit faire.

19 *Septembre*. M. Racine est allé voir la salle de la comédie, il y a quelque jours. Sa grande dévotion l'empêche depuis long-temps de fréquenter le spectacle. Ce fils d'un illustre pere a été accueilli avec tous les égards que les comédiens lui devoient : il a tout loué, tout admiré. Sa visite faite : « Messieurs, a-t-il ajouté, je viens répéter » une petite dette. Vous savez que mon pere » avoit défendu par son testament qu'on » jouât *Athalie*. M. le régent a depuis or- » donné que, sans égard aux volontés du » testateur, ce drame seroit donné au public. » Cet ordre de M. le duc d'Orléans ne me » fait déroger en rien à mes droits ; je reven- » dique en conséquence la part qui me » doit revenir des représentations multipliées » de ce chef-d'œuvre de mon pere. » Cette demande a fort étourdi l'aréopage comique : il est question de trouver un *mezzo termine* à cette contestation naissante.

20 *Septembre*. On a fait aujourd'hui capture de différentes éditions de livres prohibés. On en a arrêté une du *Contrat Social* venant de Versailles ; une autre de la *Suite du Colporteur* : on prétend même qu'on en a arrêté une *des Trois Nécessités*. On regarde cependant ce dernier livre comme chimérique.

La *Suite du Colporteur* est intitulée : *Almanach des gens d'esprit, par un homme qui n'est pas sot*. On peut juger du livre par le titre : c'est toujours Chevrier qui s'en dit auteur.

23 *Septembre*. On ne cesse de faire des perquisitions du *Contrat Social*. Un nommé de Ville, libraire de Lyon, vient d'être

arrêté & conduit à Pierre-Scize. On a trouvé chez lui une édition qu'il faisoit de ce livre.

25 *Septembre*. On ne peut guere applaudir à l'expofition des tableaux de l'académie de St. Luc : elle ne mérite pas les regards du public. Toute la partie hiftorique eft déteftable. Le portrait y eft fort en vogue ; ce genre peu digne d'éloge, n'eft admiffible que lorfqu'on offre les perfonnages qui méritent les éloges de la nation. On y voit un tas de filles & d'hommes fans titre, qui ne peuvent exciter aucune fenfation. La fculpture eft meilleure en général. Cet art fe conferve infiniment mieux chez nous.

26 *Septembre*. On a repris hier *Zelmire*, & il paroît que cette tragédie continue d'être accueillie.

M. Goldoni, avocat de Venife & auteur d'un théatre, s'eft tranfporté ici pour concourir au bien-être de la comédie italienne. Il travaille à préfent pour elle. Ses *Caquets*, traduits par M. Riccoboni, ont eu un fuccès étonnant, & fes compatriotes efperent tirer un grand parti de fon féjour auprès d'eux. Il doit refter deux ans. Il étoit affez habile avocat, & travailloit beaucoup. La Métromanie l'a emporté.

27 *Septembre*. On confirme l'aventure de M. Racine, qui n'ira pas plus loin, à ce qu'on affure ; il coloroit fa demande du prétexte de la charité : il vouloit faire des aumônes de cet argent. On prétend que les comédiens fe font moqués de lui, & que cette reftitution iroit de 30 à 40000 livres.

28 *Septembre*. *Lettre à M. D*** fur le Livre intitulé Emile*. Cette critique fage &

assez bien écrite, n'a rien de saillant. L'auteur dit à peu près ce que tout le monde a pensé du livre de Rousseau. Il paroît cependant trop affecter de relever les introductions qu'on pourroit tirer des assertions de cet auteur sur l'autorité & les puissances. On sent que si l'autre a fondé avec trop d'amertume & d'indépendance, celui-ci peut être taxé de servitude & d'adulation.

29 *Septembre*. On dit aujourd'hui que Chevrier n'est pas mort.

Le Sr. Pigale prend, à ce qu'on pense, possession du Roule, & va travailler à finir les travaux du fameux Bouchardon. Il prétend que cet artiste ne faisoit rien qui vaille sur la fin de sa vie, parce que la main lui trembloit. En conséquence il refait une troisieme figure du piédestal, & tirera de sa Minerve la quatrieme, qui n'étoit pas encore commencée.

Mlle. Arnoux est absolument retirée. C'est une perte irréparable pour le théatre lyrique.

1 *Octobre* 1762. On s'imaginoit que le livre des *Trois Nécessités*, dont tout le monde parle sans l'avoir vu, étoit un être idéal; on voit aujourd'hui un arrêt du conseil souverain d'Alsace, où, sans lui donner une existence réelle, on insinue qu'il existe. On le dénonce sous le titre des *Quatre Nécessités* : on en ordonne la brûlure par-tout où il se trouvera; & l'on fait l'injonction la plus comminatoire d'en apporter tous les exemplaires au greffe de la cour. Ce simple dispositif donne lieu à beaucoup de réflexions. En général, on croit qu'il a été fait à l'instigation des jésuites, très en faveur dans ce tribunal. On sent

pourquoi ils voudroient donner quelque consistance à un ouvrage qui heureusement ne se trouve nulle part.

2 *Octobre*. Les comédiens françois ont donné aujourd'hui *Zulime*, de M. de Voltaire. C'est un très-mauvais tour qu'ils ont joué à cet auteur. *Zelmire*, tant fêtée, venoit d'être jouée tout récemment. On a comparé ces deux drames, & le premier n'a pu soutenir le choc du second.

2 *Octobre*. La gazette de France nous annonçoit hier les changements faits dans les rédacteurs de cet ouvrage. On savoit que M. l'abbé Arnaud y présidoit : on apprend que M. Suard lui est associé. Il étoit déja son collegue à l'égard du journal étranger, il en faisoit la partie Angloise. On prétend qu'ils ont 1000 écus chacun : d'autres veulent qu'ils n'aient que 2000 livres.

3 *Octobre*. Depuis que MM. du college de Lisieux doivent occuper celui de Clermont, plus de 200 ouvriers y travaillent sans relâche. On y a déja fait pour plus de 60000 livres de réparations. Comme l'étendue en est fort considérable, on sépare une grande partie des bâtiments, destinés à l'université : elle y aura à l'avenir sa salle d'audience, le recteur un appartement, & les différentes facultés plusieurs pieces pour y tenir leurs assemblées. C'est demain que se fait la prise de possession.

4 *Octobre*. Aujourd'hui, M. Fourneau, recteur de l'université, a pris possession, au nom de son corps, du college, ci-devant dit de *Louis-le-Grand*. Cette cérémonie s'est faite par l'attouchement, suivant l'usage :

elle a été suivie d'un *Te Deum*, en action de graces, & d'une grand'messe. Ensuite s'est fait l'ouverture des classes, où le principal de Lisieux & les professeurs ont été installés. MM. les Commissaires du parlement présidoient à ces différentes cérémonies. Le tout s'est terminé par une harangue du régent de rhétorique de Lisieux : elle rouloit sur la rhétorique. Il a tiré l'augure le plus heureux de la nouvelle transplantation ; il a fait entendre à MM. du parlement qu'elle se faisoit sous leurs auspices ; & que sans doute ils protégeroient ce nouvel établissement.

5 *Octobre*. Il court une caricature, où l'on représente MM. de Voltaire & Rousseau, l'épée au côté, en présence l'un de l'autre, faisant le coup de poing. Au bas est un dialogue en vers entre ces deux auteurs. Le poëte demande au philosophe pourquoi il l'a critiqué si durement ? Il lui fait des reproches sur sa bile trop amere. L'autre répond qu'il est en possession de dire la vérité envers & contre tous. Enfin la querelle s'échauffe. Rousseau gesticulant des poings, Voltaire lui reproche de ne pas se servir de son épée en bon & brave gentilhomme. Celui-là prétend que ce sont les armes de la nature. Telle est la substance de cette conversation, où tous deux sont tournés dans le plus parfait ridicule, quoiqu'en très-méchante poésie.

6 *Octobre*. *L'Almanach des gens d'esprit* faisant un certain bruit, il faut en rendre compte en détail. Il tire tout son mérite, comme le *Colporteur*, de sa méchanceté, & comme il

n'y en a pas tant, il intéresse moins en proportion. A l'occasion des *Eclipses*, il fait des allusions à différentes aventures, qui peuvent être piquantes pour ceux qui en ont la clef. L'article des *Théatres* contient une notice des divers acteurs & actrices, avec l'anecdote scandaleuse. Suivent les portraits de différentes nations de l'Europe : ils sont vagues, diffus & pris par-tout. On rapporte après aux différents mois de l'année les événements remarquables qui s'y sont passés, toujours assaisonnés d'une mauvaise plaisanterie. Ce qu'il y a de mieux dans tout le livre, ce sont des anecdotes sur quelques gens de lettres vivants : quelques-unes ne sont rien moins que neuves, mais elles intéressent par leurs auteurs. On peut conclure de tout ceci, que c'est un homme qui écrit pour vivre, & qui, vraisemblablement, veut faire quelque journal, quelqu'ouvrage périodique, pour avoir son pain quotidien.

8 *Octobre*. On fermente beaucoup sur le livre des *Quatre Nécessités*, proscrit par le conseil souverain d'Alsace, qui ne l'a ni lu ni vu. On le nomme ainsi, parce qu'il se sous-divise en quatre propositions :

Nécessité de détruire la société des jésuites.

Nécessité pour la France de se séparer du pape.

Nécessité d'anéantir l'épiscopat, ou au moins d'humilier les évêques.

Nécessité..... La plume tombe des mains ici..... on ne peut sans frémir, tracer cet horrible canevas. Dans chaque chef, l'auteur donne les moyens de parvenir au but dont il s'efforce de prouver l'excellence & la nécessité. On continue à regarder cet ouvrage

des ténebres comme n'exiſtant que dans le cerveau de quelqu'eſprit infernal.

9 *Octobre*. Les héritiers de la Fontaine ont un procès contre les libraires, au ſujet de l'impreſſion des œuvres de ce grand homme. Tout ce qui le concerne intéreſſe trop la littérature pour n'en point parler. Nous rendrons compte du jugement intervenu dans cette cauſe importante.

10 *Octobre*. On vend une *Vie du pere Norbert*, capucin, déja ſi mal habillé dans le *Colporteur*. Il y a grande apparence que ce libelle eſt encore un ſcandale, éclos du cerveau du ſieur Chevrier.

12 *Octobre*. Aujourd'hui on a donné à l'opéra de nouveaux fragments, compoſés de *Hilas & Zélis*, *Alphée & Aréthuſe*, *l'Acte de ſociété*.

Le premier, déja joué avec les *Caracteres de la Folie*, bien loin de ſoutenir ce mauvais drame, avoit échoué conjointement. Aujourd'hui qu'il eſt en meilleure compagnie, on l'a goûté beaucoup. Larrivée & Mlle. le Maure en ſont tous les honneurs.

On a vu reparoître dans *Alphée & Aréthuſe* Mlle. Arnoux, éclipſée depuis pluſieurs mois, & qui même avoit quitté. Heureuſement qu'elle n'a pas tenu long-temps rigueur aux directeurs & au public. Quoi qu'il en ſoit, elle a joué la ſcene avec ſon ſuccès ordinaire, & avec des applaudiſſements nouveaux. On ne s'attendoit pas à la voir, & la ſurpriſe a été très-agréable. On a cru pourtant remarquer quelque diminution dans ſa voix, mais non dans ſon jeu. On ſait que les paroles de cet acte ſont de Danchet, & la

musique de Campra, refondue par Dauvergne. Cet acte est susceptible d'une grande impression, & porte au sentiment.

L'acte de société passe aussi à la faveur des deux autres & de ses ballets, agréablement dessinés, quoique la pantomime n'y soit pas parfaitement caractérisée.

En général, cette représentation a plu, & elle soutiendra ce spectacle jusqu'à l'opéra d'hiver.

14 *Octobre*. On reçoit dans les maisons, par la petite poste, une feuille anonyme, qui ne se vend point ; elle est intitulée : *Lettre sur la reprise de la Martinique par les Anglois*, 1762. Elle contient l'historique de ce qui s'est passé à la Guadeloupe & à la Martinique, lors de leur conquête. Ce livre justifie M. Naudeau, gouverneur de la premiere isle, & elle inculpe gravement le défenseur de la seconde. Elle détaille des inepties, des couardises, des fourberies même de la part de ce dernier. Toutes deux sont écrites en termes propres à la narration, simplement, & parée de la seule candeur de la vérité. Un avertissement les précede, où l'on fait sentir combien il est essentiel de consigner tout de suite dans l'histoire les faits au moment où ils viennent de se passer, afin de les transmettre à la postérite dans leur état exact & naturel.

15 *Octobre*. La chambre des vacations a rendu hier un arrêt qui supprime un écrit ayant pour titre : *Lettre d'un ami de Province à un ami de Paris, au sujet d'une nouvelle fourberie des soi-disant jésuites :* parce qu'il parle d'un libelle qu'on ne nomme point, & qui, s'il existoit, seroit criminel, contraire à

l'unité de l'église, aux principes gravés dans tous les cœurs François, & à leur fidélité inviolable envers l'auguste maison qui les gouverne. On ne concevroit rien à ce galimatías, si l'on n'étoit au fait des bruits qui ont couru sur le livre chimérique *des Quatre Nécessités*.

16 *Octobre*. On a donné aujourd'hui aux François le *Tambour Nocturne*, piece en cinq actes, en prose, imitée de l'Anglois. Ce drame imprimé dans les œuvres de Nericault Destouches, n'avoit jamais été joué : en général c'est une farce.

16 *Octobre*. On nous annonce d'avance une perte irréparable qu'est sur le point de faire la comédie françoise, & le public encore plus : c'est Mlle. Dangeville, qui se retire à Pâque.

17 *Octobre*. Le fameux Geminiani, cet agréable & savant compositeur en musique, vient de mourir à Dublin dans un âge très-avancé.

18 *Octobre*. L'opéra va ce voyage-ci à Fontainebleau ; & pour que les plaisirs du public ne souffrent point de l'absence des meilleurs acteurs, qui sont en très-petit nombre, la cour les fait aller & revenir en poste.

20 *Octobre*. On renouvelle les plaintes faites depuis long-temps contre Freron : on trouve ses feuilles vuides absolument ; elles ne sont pas même soutenues par le sarcasme si à la main de ce journaliste & si agréable aux lecteurs. Ses amis lui en ont fait reproche ; il se défend, & prétend qu'il ne peut plaisanter le moindre grimaud du parnasse, qu'on

ne le mulcte à la police, qu'on ne le fabre, qu'on ne le mette en pieces ; il gémit fort de cette inquisition.

22 *Octobre*. Il y a eu hier spectacle sur le théatre de la cour à Fontainebleau ; on y a joué *Psyché*, ballet charmant en un acte. Le Roi en a été si satisfait, qu'il a demandé à le revoir. Les paroles sont de M. l'abbé de Voisenon, sous le nom de Mondonville, qui en a fait la musique. Il faut le distinguer d'une autre *Psyché*, tragédie de la Fontaine, & musique de Lully.

23 *Octobre*. Le bruit court que l'impératrice de toutes les Russies a écrit à M. Diderot, pour l'inviter à se rendre à sa cour : on prétend que M. d'Alembert a reçu les mêmes offres.

Il paroît que Chevrier est décidément mort.

24 *Octobre*. En vertu d'un arrêt du parlement, qui défend aux ci-devant soit-disant jésuites de se retirer autrement que comme écoliers dans les lieux où la jeunesse est élevée, l'université avoit renouvellé son décret, qui excluoit depuis long-temps les membres de cette société de toutes les places scholastiques. Ce décret avoit été notifié aux principaux de tous les colleges, en vertu d'une délibération prise par la faculté des arts.

Le 18 de ce mois, le recteur [M. Fourneau] a reçu une lettre de cachet pour se rendre à Fontainebleau, avec ordre d'y apporter le regiftre de d'université. Admis à l'audience du Roi, M. le chancelier lui a déclaré que sa majesté désapprouvoit le décret qu'il avoit rendu, & a fait mettre en marge du registre de l'université, l'arrêt du conseil qui casse ledit décret, sans rien toucher à l'arrêt

du parlement, au bas duquel il est inscrit. Le recteur a représenté vivement au Roi que le décret qui avoit le malheur de lui déplaire, n'étoit point son ouvrage, mais celui de l'université à laquelle il avoit l'honneur de présider, comme M. le premier président du parlement.

Quelques moments avant de paroître devant le Roi, M. le chancelier, prévenu contre le recteur, lui a fait des reproches très-vifs en présence de quelques ministres, sur un discours qu'il a prononcé depuis peu aux Mathurins, où, en rendant compte de sa gestion & de ce qui s'est passé sous son rectorat, il a parlé de la destruction de la société des jésuites, comme ancienne & continuelle ennemie de l'université. Ce suprême magistrat a trouvé mauvais qu'il ait pris de-là occasion de s'étendre sur leur doctrine, sur leur attachement aux opinions ultramontaines, sur les vexations qu'ils avoient exercées depuis 200 ans, dont la providence a enfin terminé le cours.

Des gens mal intentionnés, ou fort ignorants, avoient rendu très-défavorablement ce discours du recteur à M. le chancelier, & avoient rapporté un passage cité, tiré de l'apocalypse, chap. XVIII, v. 22. Le voici : *Et vox Citharædorum & Musicorum & Tibiæ ac Tubæ Canentium non audientur in te amplius.* Ce passage avoit été énoncé au sujet de la prise de possession du college de Clermont, & l'on sent l'application amere, mais vraie, qu'on en devoit faire. Au lieu du mot de *Citharædorum*, des plaisants, ou des méchants, ou des imbécilles, avoient substitué celui de *Cynædorum*, [voyez *Petrone*, *Martial*.] On voit par cette

méprise quelle indécence le terme présentoit à l'esprit, & combien cela rentroit dans les préjugés odieux reçus contre la société. M. le chancelier, dans les reproches qu'il faisoit au recteur, appuyoit beaucoup sur ce passage, dont il ne disoit que le sens françois, & qui par-là devenoit inintelligible à son auteur. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on se concilia, & qu'on reconnut qu'on avoit substitué le mot *Cynædorum* à celui de *Citharædorum*; alors l'énigme devint claire.

25 *Octobre*. M. Pinto, juif Portugais, vient d'écrire une petite brochure en faveur de sa nation. [On appelle nation Portugaise les juifs Portugais & Espagnols, établis en France depuis 1550, & jouissant des mêmes privileges que les autres sujets du Roi.] Il attaque sur-tout le premier chapitre du septieme tome des *Œuvres de M. de Voltaire*: il combat fortement & avec toutes sortes d'égards les préjugés injustes de cet auteur. Il faut qu'il ait raison. M. de Voltaire lui a répondu très-poliment, est convenu qu'il s'étoit expliqué trop violemment, & a promis de faire un carton dans la nouvelle édition. On ne sauroit trop consigner à la postérité un exemple aussi mémorable de l'équité & de la modération de ce grand homme.

26 *Octobre*. L'académie de Marseille donne pour sujet du prix de poésie de l'année prochaine, *le Pacte de Famille*.

27 *Octobre*. *Les Soirées du Palais-Royal, ou les Veillées d'une jolie Femme, en plusieurs Lettres, avec la conversation des Chaises*. On rapporte ce titre pour son originalité. Cette brochure de société ne devoit point transpirer dans le

public, étant très-médiocre pour le fond & pour la forme. La converſation des chaiſes ne vaut rien, après le *Sofa*. D'ailleurs elle ne traite point de ſujets aſſez généraux.

28 *Octobre*. La Sorbonne a enfin mis la derniere main à la cenſure du pere Berruyer, & elle eſt ſous preſſe, malgré tous les obſtacles qu'il a fallu ſurmonter pour effectuer ce grand projet.

29 *Octobre*. On ne ceſſe de rire encore de la plaiſante ſcene qui s'eſt paſſée à Fontainebleau. On ajoute, pour comble de ridicule, que le recteur avoit eu ordre d'apporter ſon diſcours, & que lorſqu'il fut queſtion de le lire & de l'examiner, perſonne n'avoit pu l'entendre : qu'on avoit eu recours au ſieur Meſnard, qui avoit dreſſé l'arrêt du conſeil relatif à la caſſation du décret, & qu'il avoit avoué ſon ineptie pour l'intelligence dudit arrêt, & du diſcours du recteur: que celui-ci s'étant pleinement juſtifié de l'odieuſe imputation dont on l'avoit chargé, & perſiſtant à demander l'examen de ſon diſcours, on s'en étoit rapporté à lui, & l'on avoit ſupprimé de l'arrêt du conſeil ce qui avoit quelque rapport aux qualifications graves & injuſtes dont on l'avoit chargé.

30 *Octobre*. Les amateurs ont dans leurs porte-feuilles deux lettres de Rouſſeau: l'une adreſſée au bailli de Moitié-Travers, petit endroit près de Neuchâtel, où il réſide; l'autre au paſteur dudit lieu. Dans l'une, il remercie le premier des ſecours généreux qu'il lui a donnés; dans l'autre, il fait ſa profeſſion de foi, & demande à être admis à la cene comme bon proteſtant.

Ce grand philosophe s'occupe actuellement à faire des lacets. Il proteste qu'il renonce à écrire, puisqu'il ne peut pas prendre la plume sans alarmer toutes les puissances.

1 *Novembre* 1762. On ne sauroit trop consigner à la postérité les noms de deux femmes illustres qui honorent les lettres de leur protection : mesdames les duchesses de Choiseul & de Grammont méritent une place distinguée dans le rang de ces virtuoses.

M. l'abbé Barthelemi, de l'académie des inscriptions & belles-lettres, garde du cabinet des médailles du Roi, ayant été depuis peu favorisé d'un logement particulier, ces deux dames l'ont gratifié d'une galanterie peu commune. Elle ont, pendant qu'il étoit absent, trouvé le secret d'avoir la clef d'un *Musæum* qu'il avoit arrangé philosophiquement ; elles l'ont décoré à son insu de la façon la plus galante & la plus voluptueuse : elles l'ont enrichi de plusieurs ouvrages de leurs mains, & au retour de l'abbé, la clef s'étant retrouvée, il a été transporté dans un boudoir de Fée. Tout Paris parle de cet enchantement.

2 *Novembre*. Nous apprenons comme un fait constant que les héros du conte de Marmontel, dont on a fait deux pieces différentes, intitulées, *Annette & Lubin*, existent réellement à Bezons, dont M. de St. Florentin est seigneur : que c'est lui qui est désigné dans le rôle de bonté & de bienfaisance qu'on lui fait jouer ; que le bailli est le curé du lieu, homme dur & sans entrailles. Ce ministre se propose de faire voir un jour à la comédie italienne ces deux modeles de

l'innocence paſtorale. Au reſte, ils ont bien dégénéré de leur figure de vierge.

5 *Novembre.* M. d'Alembert a dans ſon porte-feuille une lettre du roi de Pruſſe, où ce monarque répond avec bonté aux queſtions que le géomettre lui avoit faites ſur le ſort de l'abbé de Prades. Il eſt très-vrai que cette majeſté à eu lieu de ſe plaindre de la conduite dudit abbé; il a manqué eſſentiellement à la reconoiſſance & à la fidélité qu'il lui devoit, en trempant dans un complot formé conjointement avec l'évêque de Breſlau. Ce crime méritoit la mort. Le roi de Pruſſe a eu la générofité de l'épargner : il le tient enfermé dans une citadelle juſqu'à la paix, & alors il le rendra à ſa patrie & à ſes amis, *s'il en peut avoir.* Ce ſont les propres termes de la lettre.

6 *Novembre.* M. l'abbé Yvon, depuis ſon retour, eſt fort bien avec M. l'archevêque : il lui communique le plan d'une nouvelle hiſtoire eccléſiaſtique qu'il a entrepriſe, qu'il compte traiter philoſophiquement. Ce mot n'a point effrayé ſa grandeur, & le *Proſpectus* de cet ouvrage doit paroître inceſſamment.

7 *Novembre.* M. Thomas, ſecrétaire intime de M. le duc de Praſlin, miniſtre des affaires étrangeres, ci-devant comte de Choiſeul, vient de lui payer ſon tribut d'hommages, par les vers ſuivants, ſur ſa nouvelle dignité :

La juſtice aujourd'hui récompenſe le zele,
Le royaume applaudit à ce titre flatteur,
Et votre dignité nouvelle
Eſt l'aurore de ſon bonheur.
Dans ſon ſein aujourd'hui la France

Compte deux ducs, miniftres vigilants,
Moins unis par le nom, le rang & la puiffance,
Que par la gloire & les talents.
Toujours aux rives de la Seine
Le nom que vous portez, annonça le fuccès.
Dans des temps très-fâcheux, de difcorde & de haine,
Pleffis-Praflin battit Turenne;
Vous faites plus, vous nous donnez la paix.

11 *Novembre*. M. Seguier, ce grand avocat-général, fe délaffe quelquefois entre les bras des Graces & des Mufes, des travaux importants auxquels fa charge l'affujettit. Voici une chanfon très-agréable, qui a paffé dans toutes les bouches des jolies femmes de Paris :

Tous mes fouhaits & ma plus forte envie,
Auroient été d'être un nouveau Créfus;
Des riches dons d'Amérique & d'Afie,
J'aurois tâché d'amaffer tant & plus;
Non pas pour moi, c'eût été pour ma mie;
Sans elle, hélas! en aurois-je voulu? (*Bis*)

D'être un héros j'aurois eu la manie;
Mars m'auroit vu fuivre fes étendards,
L'antique amour, l'amour de la patrie,
Ne m'eût point fait affronter les hafards;
L'efpoir d'offrir mes lauriers à ma mie,
Seul m'eût frayé la route des Céfars. (*Bis*)

D'être un Apelle il m'auroit pris envie,
Mais fans daigner travailler pour les rois,

Si de Rubens imitant la magie,
La toile eût pu s'animer sous mes doigts,
Quel beau portrait j'aurois fait de ma mie!
Je l'aurois peinte, ainsi que je la vois. (*Bis*)

Eterniser une flamme chérie,
Auroit été de mes vœux le premier;
Le tendre amour, seul guide de ma vie,
Aux doctes sœurs m'eût fait sacrifier:
J'aurois été le chantre de ma mie,
J'eus mis ma gloire à la défier. (*Bis*)

En me livrant tout à l'astronomie,
J'aurois suivi ma tendre passion;
Un nouvel astre, au gré de mon envie,
Eût de nos jours paru sur l'horison:
Au firmament j'aurois placé ma mie,
Elle eût été ma constellation. (*Bis*)

J'aurois banni la sombre jalousie:
L'amour sincere en écarte l'horreur;
Trop délicat pour cette frénésie,
D'un feu plus pur j'aurois fait mon bonheur;
Car en l'aimant j'eusse estimé ma mie:
Sans mon estime auroit-elle eu mon cœur! (*Bis.*)

12 *Novembre*. L'académie des inscriptions & belles-lettres a tenu aujourd'hui sa séance publique de rentrée après la St. Martin.

M. Schmidt a remporté, pour la septieme fois, le prix, roulant sur *l'Antiquité de l'Egypte*.

M. le Beau, secrétaire de l'académie, a lu l'*Eloge*

l'*Eloge de M. Falconnet*. On a trouvé que l'auteur l'avoit trop envisagé comme savant & homme sociable ; qu'il avoit plus cherché à faire briller son esprit, qu'à détailler les rares & grandes qualités du défunt.

M. Bejaud a lu un mémoire sur un *corps de milices connues chez les Grecs, sous le nom d'Epirotes*. On sait que ce sujet est très-peu à la portée du commun des auditeurs.... Celui de M. l'abbé Arnaud *sur les anciens Grecs*, est encore plus ridicule. Il traite de leur origine, de leur usage, du rapport qu'ils ont avec la musique. Il prétend que la poésie fait danser les mots.

Enfin M. Chabanon a lu en vers une *Ode de Pindare*, dont il expose d'abord le plan d'une façon fort nette. Cette licence a été tolérée ; il avoit été arrêté qu'on ne liroit point de vers à cette académie, par l'abus qui s'y étoit introduit, & qui peu-à-peu lui auroit fait perdre son institution.

13 *Novembre*. L'académie des sciences a tenu aujourd'hui sa séance publique pour la rentrée.

On a commencé par l'*Eloge de M. l'abbé de la Caille*, cet astronome célebre par le nombre & l'exactitude de ses observations. Il avoit suivi neuf à dix mille étoiles nouvelles, pendant un séjour de deux ans au cap de Bonne-Espérance.

M. l'abbé Pingré, chanoine régulier de Sainte-Genevieve, a rendu compte de ses observations à l'isle Rodrigue, du passage de Vénus sur le disque du soleil.

M. de Parcieux, après avoir démontré par plusieurs calculs exacts, combien il seroit à desirer de faire venir une plus grande quantité

d'eau à la ville de Paris, a lu un mémoire dans lequel il a démontré la possibilité, au moyen d'un aqueduc de Paris à la riviere d'Yvette, d'augmenter à peu de frais cette quantité jusqu'au nombre de mille ou douze cents pouces. On n'en a aujourd'hui pour cette grande capitale qu'environ 230 pouces.

L'assemblée a fini par un mémoire de M. l'abbé Chappe, qui étoit allé en Sibérie, pour observer le passage de Vénus, en correspondance avec M. l'abbé Pingré. Il y a joint plusieurs remarques curieuses, tant sur l'histoire naturelle du pays que sur les habitants.

14 *Novembre.* La faculté de théologie de Paris vient de rendre publique la *censure contre le livre d'Emile, ou de l'Education, par J. J. Rousseau.* Elle est en latin & en françois, très-détaillée, particuliérement sur le troisieme volume. Elle trouve 19 héréfies dans cet auteur. Quelques critiques prétendent que l'article le plus mal-traité dans cet ouvrage scientifique est celui de la religion.

14 *Novembre.* On travaille au catalogue de la bibliotheque de M. Falconnet, qui sera bientôt en vente. Elle se monte à 45000 volumes; 11000 ont été donnés à la bibliotheque du Roi, suivant la convention.

16 *Novembre. Iphigénie* a été jouée aujourd'hui à l'opéra. Les paroles sont de messieurs Danchet & Dupré, la musique de Campra & Desmarets. Ce drame si vanté n'a pas eu un succès marqué. On a beaucoup applaudi aux morceaux de symphonie ajoutés : ils sont d'un nommé Berton, & donnent de grandes es-

pérances de ce jeune homme. Les ballets n'ont rien de beau particuliérement.

Les amateurs, en général, trouvent cet opéra trifte, peu fourni de fpectacle, d'une chorégraphie commune, & d'une mufique difparate, par l'obligation où l'on a été de renforcer la vieille harmonie par la nouvelle.

18 *Novembre*. Toute la comédie italienne eft en mouvement pour une piece annoncée depuis long-temps, & fur laquelle elle fonde les plus grandes efpérances. C'eft *le Roi & le Fermier*, opéra comique de grande maniere. Les paroles font de M. Sedaine, & la mufique de Monfigny. Elle eft en trois actes, & différente de celle de M. Collé, dont on a parlé, qui n'eft point imprimée.

19 *Novembre*. M. l'abbé Arnaud eft à la veille de renoncer à continuer le *Journal Etranger* qu'il prétend lui coûter déja quinze mille francs du fien. Il fe plaint qu'on ne lui donne aucun fecours, que les autres journaliftes le jaloufent, qu'ils le pillent, le traveftiffent, & ne lui font pas même l'honneur de le nommer. Il fe propofe, fi on ne lui donne pas plus d'encouragement, de faire un adieu terrible. Cela fera décidé fous peu.

20 *Novembre*. *Eponine*, tant prônée, doit enfin fe jouer la femaine prochaine. Les partifans de cette piece, ou plutôt de l'auteur, font en grand nombre : tout eft déja loué depuis quelques jours.

M. Chabanon eft un jeune homme de trente-cinq ans, qui, après avoir fait des études affez bonnes, s'eft jeté dans le monde, & y a réuffi par une figure agréable, par un efprit

aisé, brillant & facile, & sur-tout par un talent supérieur pour le violon. Il a long-temps fait les délices des sociétés. Il y a quelques années que, réfléchissant sur le vuide de son art, & sur la nécessité d'appuyer son existence sur quelque chose de plus solide & de plus durable, il a pris la généreuse résolution de travailler à mériter quelque titre littéraire. Il n'y a point de moyen plus aisé de commencer à percer que d'entrer à l'académie des belles-lettres; il s'est jeté dans le grec à corps perdu, a travaillé trois ans avec la plus grande opiniâtreté, & sans voir aucun humain que quelques partisans de cette langue. Il est sorti muni de tout le savoir nécessaire; il a été admis à l'académie des belles-lettres; il a travaillé sur Pindare, pour payer son tribut littéraire; & ne regardant cette académie que comme un passage à l'académie françoise, il a fait des tragédies. Son succès peut lui ouvrir une route brillante.

22 *Novembre. Le Roi & le Fermier*, dont on a parlé, n'a pas eu le succès qu'on s'en promettoit. Le premier acte est bien fait, quant à la partie dramatique; la musique est excellente : les deux autres sont très-médiocres en tout, & mauvais à quelques égards.

24 *Novembre*. Quoique nous ne soyons point dans le goût de consigner ici les mariages, on ne peut passer sous silence celui de Mlle. Le Mierre & de Larrivée. Ces deux coryphées de la scene lyrique sont enfin unis par des liens indissolubles, après s'être essayés long-temps à porter leurs chaînes. Ce grand événement a fait une sensation si considérable parmi les

amateurs de l'opéra, qu'il fait nécessairement époque dans son histoire.

25 *Novembre.* Autre événement non moins remarquable, quoiqu'aussi étranger en apparence à la littérature : madame Saurin, qui réunit les graces à l'esprit, étant accouchée d'un garçon, il y a quelques jours, l'académie a fixé une députation pour féliciter la femme de leur confrere. M. l'abbé d'Olivet a été chargé de cette galante harangue, & il a porté la parole avec toute l'éloquence possible.

26 *Novembre.* M. de Rochefort, jeune homme, membre de l'académie de Nîmes, arrivé de province depuis peu, lut plusieurs chants d'Homere, qu'il a traduits en vers. Nous avons entendu celui de *la mort d'Achille*, où il y a de sublimes beautés. S'il peut soutenir ce grand ouvrage sur le même ton, il a lieu de se promettre un succès complet. Tous les partisans de la langue grecque en ont été enchantés, & exhortent ce nouveau défenseur d'Homere à entrer dans la lice.

27 *Novembre.* Le parlement s'occupe sérieusement du nouveau plan d'études. Il regarde sur-tout la philosophie, si barbare encore dans les écoles. Il est question de soumettre les professeurs à profiter des bons livres écrits sur cette matiere, à choisir les plus orthodoxes & les plus lumineux, & à les expliquer à leurs disciples, au lieu de perdre un temps infini à dicter des cahiers d'une philosophie scholastique, & dans laquelle ils étoient maîtres de glisser des absurdités & toutes les erreurs qu'ils vouloient. On voudroit comprendre dans ce projet la théologie même ;

ce point eſt délicat, & ſera le ſujet de grandes conteſtations.

28 *Novembre*. On commence à parler d'une traduction des *Géorgiques*, par M. l'abbé de Liſle, jeune homme dont on a vu des vers fort joliment faits. Il n'eſt point rebuté par les détails agreſtes où entre ſon auteur, & il prétend qu'on peut les rendre avec élégance en François. Il s'agit de prouver ce qu'il avance.

29 *Novembre*. On a joué *Heureuſement* aujourd'hui. Ce drame eſt fait d'après le conte de M. de Marmontel. Il a été bien reçu; il eſt écrit avec facilité, fort court, & n'a que très-peu d'intrigue. C'eſt un tiſſu des plus frêles. Le dénouement en eſt heureux, mais pas aſſez filé. En général, la piece friſe l'obſcénité. Mlle. Dangeville en fait le principal mérite par ſon jeu. Il s'eſt paſſé un événement qui fait anecdote. L'amant & la maîtreſſe ſont à table; le premier eſt un jeune officier, ſur le point de partir pour l'armée; il prend le verre : « *Je vais boire à Cypris*, dit-il, *& moi*, *je bois* » *à Mars*, » répond la femme. Mlle Hus, qui faiſoit ce rôle a jeté un œillade au prince de Condé en prononçant ces dernieres paroles. Le public a ſaiſi l'à-propos, & les battements de mains de ſe multiplier pendant quelques minutes.

30 *Novembre*. Le Roi a ordonné un mauſolée à M. de Crébillon, dans l'égliſe de Saint-Gervais, où il eſt enterré. En conſéquence, M. de Marigny a écrit une lettre au fils, pour lui faire part de cette marque d'eſtime & de conſidération que S. M. veut donner à ſon

célebre pere. C'eſt M. le Moine qui eſt chargé de cet ouvrage.

1 *Décembre* 1762. L'élection du ſucceſſeur de M. de Crébillon eſt fixée décidément au 4 de ce mois. Perſonne ne doute que l'abbé de Voiſenon ne ſoit élu. M. de Marmontel, qui s'étoit mis ſur les rangs, vient de ſe retirer, à la vue d'un pareil compétiteur.

2 *Décembre*. La cenſure du pere Berruyer par la Sorbonne, vient enfin de paroître, malgré toutes les menées pour qu'elle reſtât imparfaite. Elle démontre les erreurs ſans fin de ce jéſuite, & elle n'empêchera pas qu'on ne liſe toujours avec le plus grand plaiſir ce délicieux romancier.

3 *Décembre*. Il n'y a point eu de comédie aujourd'hui, quoiqu'on eût annoncé deux pieces à l'ordinaire. Il s'y étoit rendu du monde; on attendit juſqu'à ſix heures. Alors on vint déclarer au public qu'on ne joueroit point, vu l'indiſpoſition d'une actrice qui ne pouvoit être ſuppléée. On rendit l'argent, & l'on ſe retira. Cette actrice indiſpoſée étoit Mlle. Dubois, qui dans ce moment étoit en grande loge à l'opéra. Le lieutenant de police, informé de l'aventure, a mandé cette actrice, l'a traitée avec toute la dureté due à ſon caractere & à ſon impertinence, & l'a envoyée en priſon. Elle a de plus été condamnée à payer les frais & le profit de la repréſentation, évalués à 500 livres, & une amende de cent écus.

4 *Décembre*. Aujourd'hui s'eſt fait l'élection de M. l'abbé de Voiſenon. On étoit ſi prévenu de cet événement, qu'à l'inſtant où l'acadé-

mie étoit encore aſſemblée, il s'eſt répandu une quantité de portraits de cet abbé, avec ſon nom & cette phraſe : *Elu à l'académie françoiſe le 4 Décembre 1762. On lit au bas ces* vers :

L'aimable ſucceſſeur du ſombre Crébillon,
Dans un genre oppoſé s'illuſtre ſur la ſcene.
Les arbitres du goût ont élu *Voiſenon*,
Ils couronnent Thalie, en pleurant Melpomene.

On eſt fort intrigué pour ſavoir l'auteur de cette galanterie. Les uns prétendent que c'eſt Mad. Favart, avec qui cet abbé vit : d'autres diſent que c'eſt le mari.

4 *Décembre*. Madame Favart a célébré aujourd'hui l'arrivée de M. le prince de Condé à la comédie italienne, par le couplet ſuivant :

Que notre troupe réunie
Saiſiſſe ce moment heureux !
Célébrons les faits généreux
De ce ſoutien de la patrie !
Que de périls, que de haſards,
Il a déja courus au printemps de ſa vie !
Quelle gloire pour Thalie
De couronner Mars !
Que notre troupe réunie, &c.

5 *Décembre*. On ne ceſſe de parler de l'aventure d'hier. Les portraits ont été envoyés à toute la cour. L'académie eſt furieuſe de voir le ſecret de ſes ſuffrages violé. L'abbé de Voiſenon ſe trouve chargé d'un ridicule auquel il ne s'attendoit pas. Favart & ſa femme proteſtent qu'ils ne lui ont point rendu ce mauvais ſervice.

6 *Décembre*. *Eponine*, tant vantée, a eu ce matin une répétion devant une aſſemblée très-nombreuſe, qui a fondu en larmes.

Cette après-midi elle a été jouée. Le public du ſoir ne s'eſt pas trouvé auſſi bien diſpoſé que celui du matin, & cette piece qui n'auroit paſſé que pour médiocre ſi on ne l'avoit pas tant exaltée, eſt jugée déteſtable. Son ſuccès a été ſi foible, que l'auteur vouloit la retirer; il ſe diſpoſoit à faire un compliment au parterre pour lui demander la permiſſion. Mlle. Clairon lui a fait ſentir l'indécence de ce procédé, & qu'il étoit le maître de le faire ſans rien dire; mais elle a conſeillé d'eſſayer une ſeconde repréſentation; elle a promis de la faire aller tant qu'elle pourroit.

Le ſujet de ce drame eſt tiré d'une diſſertation de M. Secouſſe, qui eſt dans le ſixieme volume des mémoires de l'académie des belles-lettres. L'auteur l'a ſuivi en grande partie. Sans entrer dans le détail des défauts de la conſtitution du poëme, la verſification eſt des plus impropres au genre dramatique: c'eſt une enflure de ſtyle, un faſte d'expreſſions, un amas de métaphores hardies, d'hyperboles giganteſques, qui ne peuvent en impoſer qu'aux ineptes. L'auteur, loin de s'être formé le goût par la lecture des Grecs, ſe l'eſt gâté vraiſemblablement en méditant trop *Pindare*. Le ton de ce lyrique eſt inſoutenable dans notre langue, même dans ſon genre, à plus forte raiſon dans celui dont il eſt queſtion.

7 *Décembre*. Les admirateurs de M. de Chabanon ne peuvent revenir du peu de ſuccès de ſa piece. Il ſe répand une anecdote

qui feroit peu d'honneur à cette tragédie, fi elle étoit vraie.

A la fin de la piece a régné un grand filence: enfuite quelques clameurs fe font fait entendre; on a demandé fourdement l'auteur. Ce bruit s'eft accru, a recommencé à plufieurs reprifes, enfin eft devenu fi tumultueux, que la garde s'en eft mêlée, & l'on a arrêté deux jeunes gens les plus acharnés. On affure qu'ils fe font trouvés être deux freres ou parents de l'auteur... On les a relâchés tout de fuite.

8 *Décembre. Arrêt rendu par le confeil fouverain du Parnaffe.* Cet écrit eft une plaifanterie contre l'infolent libelle de M. Poinfinet: elle eft de M... Il ne méritoit pas qu'un plus digne athlete defcendît dans la lice. C'eft un pamphlet médiocre, comme l'ennemi qu'on combat.

10 *Décembre.* Les Mufes pleurent depuis quelques jours la mort de l'un de leurs nourriffons & de leurs protecteurs en même temps: c'eft M. de la Poupeliniere. Son nom à jamais fameux dans les faftes littéraires, va fans doute s'accroître par l'impreffion de fes ouvrages, qui font en grand nombre. On ne doit jamais oublier fa magnificence envers les artiftes. Un orcheftre entier fe trouve difperfé par la perte de cet Apollon.

11 *Décembre.* M. le chevalier de la Morliere eft forti de Saint-Lazare, & fe montre avec un front d'airain.

11 *Décembre.* On parle de donner à l'opéra la fameufe décoration du *Palais de Vénus*, qu'on a vu à Fontainebleau. On ne s'imagineroit jamais qu'on pût raffembler autant de diamants qu'il en a fallu pour l'en couvrir.

La féerie n'offre rien de plus beau. Aucune cour d'Europe ne pourroit fournir à cette magnificence.

12 *Décembre*. M. l'abbé de Voisenon parle beaucoup d'une tragédie faite par le fils d'un tailleur. C'est un nommé Prieur, jeune homme de 19 ans. Le sujet est *la mort des deux Witt*, l'un grand pensionnaire de Hollande, & l'autre bourguemestre de la ville de Dordrecht.

L'abbé prétend que cet ouvrage annonce un talent décidé & déja porté à un grand point de perfection. Au reste, l'auteur est de la plus grande innocence. M. l'abbé de Voisenon lui ayant paru inquiet sur le titre qu'il donneroit à cette tragédie, l'autre n'a point hésité à la mettre sous son vrai nom; l'abbé a cherché à lui en faire sentir le ridicule, lui a témoigné que ces demoiselles ne joueroient jamais sa piece sous une pareille dénomination, qu'elles étoient trop pudiques, trop susceptibles, & que d'ailleurs le public riroit.... Il n'a point senti cette plaisanterie.

13 *Décembre*. Il paroît un mémoire de M. Loiseau, en faveur des Calas. Ce jeune écrivain veut se mettre sur les rangs. Il est le quatrieme. M. Mariette, avocat au conseil, en a fait un, plus dans le genre de son état. Celui de M. Beaumont est bien écrit, tendre, pathétique: c'est à la sollicitation de M. de Voltaire qu'il s'en est chargé. Le choix de ce grand homme fait l'éloge du défenseur. Enfin M. Loiseau a traité cette aventure dans un goût nouveau: c'est un roman très-animé, très-chaud. On ne peut se dissimuler que le public ne prefere encore, comme ouvrage

littéraire, les Lettres courtes & légeres que M. de Voltaire a écrites sur cette matiere.

13 *Décembre*. On nous annonce à la comédie françoise une comédie de M. Collé, l'amphigouriste, tirée des *Illustres Françoises*. C'est l'histoire de *Dupuis & Desronais*. Elle est intitulée de leur nom.

14 *Décembre*. Le sieur Bernaud vient d'être chassé de la comédie françoise, par un ordre de M. le duc de Duras. Il avoit eu une querelle très-vive dans les foyers, avec mademoiselle Clairon. Il avoit invectivé cette actrice de la façon la plus indécente. . . . La sublime Melpomene a conservé toute sa majesté dans cette occasion; mais piquée au vif, elle a demandé sa retraite : le gentilhomme de la chambre, instruit de son mécontentement, lui a fait justice, & elle reste.

14 *Décembre*. Les imprimeurs se plaignent que les nouveautés tarissent : on a mis un embargo sur tous les manuscrits. La police, plus sévere que jamais, ne passe rien, ne tolere aucune plaisanterie. . . Plusieurs imprimeurs vendent leur fonds de boutique, & nous sommes menacés d'une sécheresse générale dans la littérature de France.

15 *Décembre*. M. le duc de Saint-Aignan est nommé directeur, pour répondre à M. l'abbé de Voisenon, le jour de sa réception à l'académie françoise. Elle est fixée au 15 janvier. Cet abbé, trop célebre, trop fêté à Paris, va se renfermer dans son abbaye pour travailler à son discours. Il a demandé trois jours pour cet important ouvrage. Toute la cour

doit se trouver à cette cérémonie, & sur-tout les femmes les plus élégantes. .

16 *Décembre* Les fêtes de Choisy n'ont point été aussi brillantes qu'on l'espéroit. On ne se feroit jamais imaginé qu'*Irene*, rebut de la ville, eût été transportée sur ce théâtre. Géliotte a chanté. On a remarqué qu'il n'avoit plus que les restes du grand homme.

17 *Décembre.* Dans la comédie d'*Heureusement*, imprimée, on a consacré l'anecdote *je bois à Mars.* On a choisi cet instant de la piece pour estampe. Ce petit drame soutient à la lecture sa réputation, du côté du style facile & naturel.

M. le prince de Condé a fait annoncer à Mlle. Hus, qu'elle auroit un présent de S. A. S.

18 *Décembre.* M. Collé, l'amphigouriste, est nommé lecteur de M. le duc d'Orléans. Ce prince a fait créer la place pour lui. Il est à deux mille livres d'appointements.

19 *Décembre.* La feuille 32 du sieur Freron réveille un peu l'attention sur son compte. Elle contient un éloge très-raisonné, très-approfondi, très-bien fait de *Crébillon*; mais le but de l'auteur paroît avoir moins été l'éloge de ce grand homme que la satire d'un autre non moins grand qu'on devine aisément: M. de Voltaire, sans être nommé, y est désigné sous les traits les plus caractéristiques & malheureusement les plus vrais.

21 *Décembre.* *L'Annette & Lubin*, de la comédie italienne, qui jusqu'à présent avoit passé pour être de M. Favart & de l'abbé de Voisenon, reçoit un troisieme pere; M. Lourdet de Santerre, auditeur des comptes, en revendique une grande partie.

23 *Décembre*. M. l'abbé de Voisenon est de retour. Il convient que son discours l'a beaucoup embarrassé à l'occasion de la paix dont il faut parler. O verra comment il se fera tiré de ce mauvais pas.

23 *Décembre*. Les partisans de la musique italienne parlent avec enthousiasme des concerts qu'on va donner au Louvre, composés en entier dans ce genre-là.

24 *Décembre*. Avant-hier on a répété à l'opéra, *Philémon & Baucis*, qu'on doit donner à la cour. Géliotte & Mlle. Arnoux jouent cet acte intéressant.

26 *Décembre*. *La Renommée Littéraire*, nouvel ouvrage périodique. L'auteur donne ce mois-ci pour essai. On voit à la tête une renommée avec deux trompettes. Elle embouche l'une : il en sort différentes légendes, qui contiennent les titres des ouvrages dignes de passer à la postérité. De sa bouche inférieure en part une autre : *Pieces dérobées*, *l'Année Littéraire*, *les Jérémiades*, *Epître à Minette*, *Caliste*, sont les ouvrages infortunés qu'elle destine aux plus vils ministeres. Cette idée, prise de la *Pucelle*, est gaie & judicieuse.

Ce nouveau journaliste s'annonce pour antipode de Freron, & cela doit être; il n'en sera peut-être pas meilleur. Il en veut beaucoup encore à M. Colardeau ; & non content de le couvrir d'opprobre par la renommée, il le disseque impitoyablement, & le traduit dans le plus grand ridicule.

On peut sur cette feuille juger que l'auteur n'a pas encore la maturité du jugement nécessaire pour travailler dans un pareil genre ;

que d'ailleurs il n'eſt pas, à beaucoup près, dégagé de préjugés comme il le faudroit. Du reſte, ſon ſtyle eſt plein & naturel.

27 *Décembre*. M. Titon du Tillet, fort connu par ſon *Parnaſſe François*, vient de mourir dans un âge très-avancé. Sa maiſon étoit ouverte aux gens de lettres, & les Muſes doivent jeter des fleurs ſur le tombeau de cet aimable Mécene.

28 *Décembre*. M. l'abbé de Caveïrac, depuis long-temps ſoupçonné d'être auteur de différents libelles écrits en faveur des jéſuites, vient d'être recherché très-ſévérement. La police a fait chez lui une deſcente des plus circonſtanciées. Heureuſement pour lui, il avoit la fuite.

30 *Décembre*. Le nommé Grangé, libraire, ouvre inceſſamment ce qu'il appelle une *ſalle littéraire* : pour trois ſous par ſéance on aura la liberté de lire pendant pluſieurs heures de ſuite toutes les nouveautés. Cela rappelleroit les lieux délicieux d'Athenes, connus ſous le nom de Lycée, du Portique, &c. ſi le ton mercenaire ne gâtoit ces beaux établiſſements.

31 *Décembre*. Il a débuté à l'opéra une nouvelle baſſe-taille; on parle plus des gaſconnades de cet acteur que de ſa voix. Rebel lui ayant déclaré qu'il n'auroit que de médiocres appointements d'abord, mais qu'à meſure que le public ſeroit content de lui, il ſeroit augmenté : *Cadedis*, a-t-il dit, *cela étant*, *Monſieur*, *vous m'augmenterez donc tous les jours*.

ANNÉE M. DCC. LXIII.

1 *Janvier* 1763. On a donné derniérement *le comte d'Essex*. Il s'est passé ce jour-là une anecdote qui mérite d'être consacrée. Lorsqu'il fut question à l'assemblée de cette piece, Mlle. Clairon demanda qui joueroit *Elisabeth*? Mlle. Dumesnil dit qu'elle s'en chargeroit: « je ferai donc la duchesse, reprit la premiere? » Non pas, s'il vous plaît, s'écria Mlle. Hus; » c'est mon rôle, & je ne m'en défais point. Je » ne veux rien vous enlever, répliqua Mlle. » Clairon; cela étant, je ferai la confidente: » il n'y a pas grand'chose à dire, c'est mon » fait. » On crut qu'elle se moquoit, & l'on se sépara. Le jour de la représentation elle tint parole, au grand étonnement de Mlle. Hus, qui en fut déconcertée. Elle en joua le double plus mal. Mlle. Clairon ne paroissoit pas, que les battements de mains ne recommençassent, & les sifflets pour l'autre. . . . Ce fut avec grande peine qu'elle fut jusqu'au bout; & l'on présume qu'elle ne cherchera plus à se trouver en concurrence avec Mlle. Clairon. Les niais du parterre ne pouvoient concevoir cela: « Nous voyons bien disoient-» ils, pourquoi l'une est huée; mais pourquoi » applaudir l'autre, qui ne dit mot? »

Mlle. Clairon, pour se délasser, joua *Cathos* dans les *Précieuses Ridicules*, & s'amusa comme une reine.

2 *Janvier*. Epitaphe de M. de la Poupeliniere.

Sous ce tombeau repose un financier ;
Il fut de son état l'honneur & la critique ;
Généreux, bienfaisant, mais toujours singulier,
Il soulagea la misere publique.
Passant, priez pour lui, car il fut le premier.

3 *Janvier*. Il se répand un bon mot de cour, d'une espece singuliere, il mérite d'être retenu. On l'attribue à M. de Souvré. Ce seigneur, à l'occasion de la réforme, disoit qu'on s'y étoit mal pris ; qu'il falloit la commencer par celle d'un sacrement. — Quel est-il ? — Le baptême. — Pourquoi ? quel rapport entre lui & ce dont il est question ? — *C'est que tout n'auroit pas été par compere ni par commere.*

4 *Janvier*. On a donné hier pour la seconde fois aux Italiens une piece jouée pour la premiere le jour de l'an. C'est *le Milicien*, comédie en un acte, mêlée d'ariettes, &c. . . C'est dans le genre un peu farce ; mais il y a des morceaux de musique qui méritent d'être cités. Elle est de Duny, les paroles d'Anseaume. On l'interrompt par l'indisposition d'un acteur. Nous en parlerons à la reprise.

5 *Janvier*. M. Titon legue son *Parnasse François* au Roi, en suppliant S. M. d'accorder quelque grace spécifiée à sa famille.

6 *Janvier*. L'académie françoise a fait avant-hier son élection, par scrutin, du directeur & du chancelier pour le trimestre de janvier. Le sort est tombé sur M. le cardinal de Luynes, directeur, & M. l'abbé Allary, chancelier. Ce sera le premier qui haranguera le Roi sur

la paix, ſi elle eſt publiée dans ſon trimeſtre, & à ſon défaut le ſecond.

7 *Janvier*. On a fait depuis quelque temps des recherches ſéveres pour l'impreſſion de certains livres en faveur des jéſuites, entr'autres de *l'Appel à la Raiſon*. Les nommés Bregis & Brothier, ci-devant jéſuites, ſont convaincus d'en avoir corrigé les épreuves, pluſieurs autres ſont ſur le point d'être pourſuivis à ce même ſujet.

8 *Janvier*. Ce matin le châtelet a décrété de priſe de corps les deux ci-devant jéſuites, Bregis & Brothier, pour avoir corrigé les épreuves de *l'Appel à la Raiſon*. Deux autres ne ſont déſignés que ſous le nom de *Quidams*, & ne ſont pas encore connus. Un cinquieme n'eſt décrété que d'ajournement perſonnel, pour avoir été employé à copier cet ouvrage, qu'on lui a dicté.

9 *Janvier*. On commence à parler beaucoup d'un mandement de M. l'évêque de Lavaur, par lequel il défend la lecture & l'introduction dans ſon dioceſe, du livre *des Aſſertions* comme faux, ſcandaleux & calomniateur. Il prétend que les paſſages cités ſont ou abſolument contraires à la doctrine des jéſuites, ou falſifiés & altérés, ſoit en tronquant, ſoit en diviſant, ſoit en ajoutant, ou enfin pris dans un mauvais ſens, étant dans leur ſens naturel la doctrine conſtante & univerſelle de l'égliſe. Cet ouvrage, qui doit faire grand bruit, eſt comme littéraire, fort bien fait, écrit avec feu & pathétique.

10 *Janvier*. M. de Soiſſons vient d'oppoſer au livre dont nous venons de parler, un livre

plus ſage & plus judicieux; c'eſt un *Mandement*, par lequel entrant dans les vues du parlement, il proſcrit, comme évêque & comme juge de la foi, les *propoſitions* que celui-là condamne politiquement. Il eſt le premier qui ait oppoſé ſon bouclier à cette inondation de maximes abominables. Il avoit eu la déférence de prévenir M. l'archevêque de Paris de conjurer ce paſteur de remplir la promeſſe qu'il avoit faite de donner quelque choſe ſur cette matiere; il l'avoit aſſuré qu'il convenoit qu'il marchât le premier, qu'il ſuivroit ſes traces, &c. « Allez toujours devant, Mon-
» ſeigneur (lui a dit M. l'archevêque), nous
» ne marchons pas ſur la même ligne. »

11 *Janvier*. L'opéra a donné aujourd'hui *Polixene*, tragédie nouvelle en cinq actes, paroles de M. Joliveau, ſecrétaire perpétuel de l'académie de muſique, & la muſique de M. Dauvergne.

Le poëme eſt très-médiocre. On accuſe le muſicien de chercher toujours à peindre, & de ne jamais attraper ce qu'il cherche, de ne donner rien à chanter, d'être plein de réminiſcences, preſque toutes défigurées. Le ſpectacle eſt aſſez pompeux, autant que le comporte la ſcene; les ballets ſon pittoreſques en quelques endroits, entr'autres dans le quatrieme acte, où la jalouſie vient tourmenter Pyrrhus avec un chœur de furies & de démons. Cet endroit rappelle *Pſyché* : mais quelle différence, pour l'intérêt, entre une jeune princeſſe effrayée de toutes les horreurs de l'enfer, & un prince guerrier & intrépide! Doit-il avoir peur des diables? peut-on le plaindre?

On admire avec raiſon une déoration du ſecond acte : il eſt queſtion d'une tempête. Le fond du théâtre repréſente la mer & un ciel ſerein d'abord : peu-à-peu, à meſure que l'orage ſe forme, on voit s'élever les nuages du ſein de l'onde. Cette manœuvre bien exécutée pourroit faire l'illuſion légere qu'on deſire en pareille occaſion ; il n'y a que les éclairs qui ne répondent pas à ce ſpectacle terrible.

12 *Janvier*. Les poëtes ne le cedent point à nos orateurs : pluſieurs de ces premiers ſont entrés en lice pour défendre la mémoire du malheureux Calas ; aujourd'hui M. Barthe ſe met ſur les rangs, & chante ce héros tragique dans une héroïde nouvelle, non encore imprimée.

Il en fait une autre, où il fait parler l'abbé de Ramſay : malheureuſement le plus grand mérite de ſes ouvrages, c'eſt d'avoir fait de beaux vers.

12 *Janvier*. M. du Belloy travaille à une nouvelle tragédie, intitulée le *Siege de Calais*. Ce trait, tiré de notre hiſtoire & paſſé ſous Philippe de Valois, en 1347, eſt très-beau : ſavoir, s'il eſt ſuſceptible de tous les reſſorts dramatiques, ſur-tout entre les mains de M. du Belloy, qui en met beaucoup en œuvre à la fois.

13 *Janvier*. Les gens qui plaiſantent ſur tout, ont fait à M. de la Poupeliniere une épitaphe bien différente de celle qu'on a vu ci-deſſus. On en jugera, la voici :

Pour être auteur ci-gît qui paya bien :
Maint ouvrage s'eſt fait ainſi, c'eſt la coutume.
De ſon dernier, en ne ſongeant à rien,
Il devint pere, hélas ! c'eſt ſon poſthume.

14 *Janvier*. Depuis quelque temps on parle beaucoup d'une Hollandoiſe jeune & jolie, nommée madame Pater. C'eſt la femme d'un riche négociant; elle fait l'entretien des cercles & le ſujet des épigrammes ou madrigaux. Voici ce qu'on a fait de moins mauvais : on ne le rapporte que pour faire époque :

Pater eſt dans notre cité.
Spiritus je voudrois bien être;
Et pour former la Trinité,
Filius on en verroit naître.

Les ſeigneurs vont en proceſſion chez elle pour la voir : ſon mari, excédé de ces viſites, dit un jour à des courtiſans en les reconduiſant : « je ſuis très-ſenſible, Meſſieurs, à l'honneur » que vous me faites de venir ici; mais je ne » crois pas que vous vous y amuſiez beau- » coup; je ſuis toute la journée avec Mad. » Pater, & la nuit je couche avec elle. »

15 *Janvier*. La réception de l'abbé de Voiſenon eſt renvoyée à ſamedi : il ſe tue de dire à tout le monde que ſon diſcours eſt plat; il ſeroit bien fâché qu'on le crût.

On a repris aujourd'hui *le Milicien* : on attribue cette piece à M. Bertin, dont Anſeaume eſt le prête-nom. En général, c'eſt une forte ſatire des militaires; il y a plus de vérité que de fineſſe.

16 *Janvier*. Il court dans le monde une épigramme ſur Freron, qu'on dit être de M. de Voltaire : elle eſt tapée, mais mal digérée; on en jugera.

Un jour loin du sacré Vallon,
Un serpent mordit Jean Freron.
Savez-vous ce qu'il arriva?
Ce fut le serpent qui creva.

Cette épigramme, originairement en grec, ensuite traduite en latin, enfin mise en françois, se trouve dans le dictionnaire de la Martiniere.

17 *Janvier*. Après une longue attente, on a joué aujourd'hui à la comédie françoise *Dupuis & Desronais*, comédie en trois actes, en vers libres.

Dupuis est un vieux libertin, qui a une fille, dont est amoureux *Desronais*; celle-là répond à sa passion : tous deux pressent le bon homme de les marier; il les aime tendrement, & n'en veut rien faire de son vivant. Il craint qu'on ne l'abandonne, & de rester seul. Enfin il se laisse émouvoir & se rend à leurs sollicitations. Tel est le sujet, l'intrigue & le dénouement de la piece : il y a cinq acteurs, dont deux sont inutiles. On n'en parle point : c'est le valet & une espece de confident de Dupuis.

Ce drame, tout simple, tout peu intrigué qu'il soit, a fait très-grand plaisir, par les détails & par une peinture de nos mœurs très-affligeante, mais très-vraie. Les femmes y sont on ne peut plus maltraitées.

Le coloris de l'auteur est peu saillant, peu naturel & raboteux; il y a plus de finesse que d'esprit dans cette piece, plus de jeu que d'expression. Mollé y déploie une action brillante, beaucoup de feu, de graces & de

ſentiments ; il eſt pénétré, outré ; c'eſt un beau défaut dont il ſe corrigera. D'ailleurs, c'eſt un vice qui lui eſt commun avec tous les perſonnages de la piece. Les caractères de Dupuis, de ſa fille & de Defronais, ſont par-delà la nature, en voulant trop y atteindre.

18 *Janvier.* Il ſe trouve dans quelques maiſons un petit almanach, intitulé : *Etrennes aux Paillards.* Il contient 26 couplets, ſur 26 danſeuſes de l'opéra & leurs entreteneurs, fort méchants & fort bien faits dans leur eſpece. Mlle. Lany ouvre le bal. Cet almanach eſt arrivé de Saint-Denys, par la poſte, à pluſieurs perſonnes.

19 *Janvier.* On ſait que M. de Voltaire travaille à une hiſtoire de l'expulſion des jéſuites : pluſieurs journaux font mention de cette nouvelle : ont prétend qu'il travaille auſſi à celle de la guerre qui vient de finir.

20 *Janvier.* On a vu il y a quelque temps les inſtances faites par l'impératrice des Ruſſies à M. d'Alembert, pour l'engager à ſe charger de l'éducation de ſon fils. Ce philoſophe avoit refuſé l'impératrice, & l'on a des copies de la ſeconde lettre de cette ſouveraine. La voici.

LETTRE de l'impératrice de Ruſſie, à Monſieur d'Alembert.

A Moſcou, le 13 Novembre.

Monſieur d'Alembert, je viens de lire la réponſe, que vous avez écrite au ſieur Odard, par laquelle vous refuſez de vous transporter ici pour contribuer à l'éducation de mon fils.

Philofophe, comme vous êtes, je comprends qu'il ne vous coûte rien de méprifer ce qu'on appelle grandeurs & honneurs dans ce monde. A vos yeux tout cela eft peu de chofe, & aifément je me range de votre avis. A envifager les chofes fur ce pied, je regarde comme très-petite la conduite de la reine Chriftine, qu'on a tant louée, & fouvent blâmée à plus jufte titre. Mais être né & appellé pour contribuer au bonheur & même à l'inftruction d'un peuple entier, & y renoncer, il me femble que c'eft refufer le bien que vous avez à cœur. Votre philofophie eft fondée fur l'humanité; permettez-moi de vous dire, que de ne fe point prêter à la fervir, tandis qu'on le peut, c'eft manquer fon but. Je vous fais trop honnête homme pour attribuer vos refus à la vanité : je fais que la caufe n'en eft que l'amour du repos, pour cultiver les lettres & l'amitié. Mais à quoi tient-il? Venez avec tous vos amis. Je vous promets, & à eux auffi, tous les agréments & aifances qui peuvent dépendre de moi; & peut-être vous trouverez plus de libertés & de repos que chez vous. *Vous ne vous prêtez pas aux inftances du roi de Pruffe, & à la reconnoiffance que vous lui devez;* mais ce prince n'a point de fils. J'avoue que l'éducation de ce fils me tient fi fort à cœur, & vous m'êtes fi néceffaire, que peut-être je vous preffe trop, Pardonnez mon indifcrétion en faveur de la caufe, & foyez affuré que c'eft l'eftime qui m'a rendue fi intéreffée.

[*Signé*] CATHERINE.

P.S.

P. S. Dans toute cette lettre je n'ai employé que les sentiments que j'ai trouvés dans vos ouvrages : vous ne voudriez pas vous contredire.

21 *Janvier*. On parle beacoup du livre *de l'Education publique*. On le cite avec le plus grand éloge ; & quoiqu'il ne soit plein que de vues saines & d'une philosophie sage & usuelle, on l'attribue à M. Diderot. C'est un plan très-bien fait & très-détaillé de la marche à suivre dans les études. Il entre à merveille dans les vues du parlement, & remplit le projet demandé.

22 *Janvier*. Aujourd'hui s'est fait la réception de M. l'abbé de Voisenon, avec toute l'afluence qu'on devoit en attendre. Son discours étoit plein d'esprit, quelquefois précieux, plus poétique qu'oratoire, les images vives, brillantes, mais peu neuves. Il a traité de la façon la plus agréable les avantages réciproques que les grands & les gens de lettres ont trouvés à se rencontrer ensemble.

La réponse de M. le duc de Saint-Aignan étant celle d'un grand seigneur, simple, noble, & plus dans le vrai genre ; il a fait, ainsi qu'il convenoit, l'éloge de M. le duc de Nivernois, qu'il remplaçoit dans cemoment-là.

M. Watelet a fini la séance par la lecture de la traduction libre du 3e. chant du *Tasse*. Elle est fort alongée : en quelques endroits il a enchéri sur son original. Cette traduction a du mérite : l'auteur a lu en déclamateur, en variant les tons suivant les images qu'il avoit à peindre.

23 *Janvier*. M. Marin répand dans le

monde, ſous le titre de *Lettre*, un projet intéreſſant pour l'humanité : il voudroit qu'on fît une ſouſcription pour faire des fonds en faveur des honnêtes gens malheureux qui ne peuvent pourſuivre leurs procès.

24 *Janvier*. Amédée Vanloo, premier peintre du roi de Pruſſe, a expoſé depuis quelques jours aux regards des curieux un tableau ſingulier : c'eſt une allégorie ſoutenue des vertus du Roi perſonnifiées. Il y a huit figures, ſans compter quelques animaux. On regarde par une lunette, & toutes ces figures ſe réduiſent en une ſeule, qui repréſente en miniature le buſte du Roi très-diſtinct & très-reſſemblant. Pendant que vous levez l'œil à la languette, le peintre paſſe le doigt ſur les différentes parties du viſage. Vous levez les yeux, & vous le voyez ſucceſſivement toucher toutes les figures. Ce chef-d'œuvre d'optique devient bien moins ſurprenant par les exemples qu'on en a aux minimes de la place Royale & à la bibliotheque de Ste. Genevieve.

La tableau naturel eſt médiocre ; les figures même en paroiſſent lourdes & mal proportionnées.

25 *Janvier*. Le ſuccès conſtant de *Dupuis & Deſronais* a mis Collé en ſi grande faveur auprès des comédiens, qu'il eſt queſtion de jouer la piece de *Henri IV & du Meûnier*, ſi goûtée à Bagnolet. Le titre ſeul ſouffre des difficultés. On n'oſe mettre un de nos rois ſi récent ſur la ſcene. L'auteur ne veut point changer le nom, parce que le mérite de la piece y tient en très-grande partie. Il eſt queſtion de ſavoir ſi l'on permettra cette nou-

veauté. On prétend que le duc d'Orléans en fait son affaire, & doit en parler à S. M.

27 *Janvier.* M. de Sauvigny presse pour faire paroître son *Socrate*; suivant ce qu'on lui avoit promis à la police, le mois de janvier étoit le terme fixé. Il prétend qu'il a des ennemis; il présume que M. de Voltaire, qui a traité le même drame, pourroit sourdement cabaler contre lui : enfin il est encore incertain de son sort.

28 *Janvier.* Il est venu de Nancy une épître de Gresset à un ex-jésuite, sur les revers que vient d'éprouver la société : elle est très-étendue ; il y a des choses onctueuses, & qui se ressentent du génie tendre & facile de l'auteur ; mais une ironie amere qu'il a placée sur la fin, forme une disparate fâcheuse dans tout l'ouvrage.

29 *Janvier.* On rapporte l'histoire d'un placet arrivé à certain intendant, des plus plaisantes : on en pourroit faire un conte épigrammatique très-bon & très-sale. On la met ici pour les gens de lettres qui en voudront faire usage.

Une jeune fille très-jolie, se trouvant à l'audience d'un intendant, un placet à la main, monseigneur la lorgne, la démêle, l'aborde, lui dit de passer dans son cabinet. Rien de plus pressé que d'expédier le reste des supplians. Il rentre l'amour dans le cœur, le feu dans les yeux : « Qu'y a-t-il pour votre » service, bel enfant ? — C'est un placet, » Monseigneur. — Un placet ? ha ! il n'y a » rien que de juste sans doute : un ange » comme vous doit avoir raison. Si vous étiez » aussi favorable à ma demande ! » En même

temps il appuyoit des baisers ardens : ses mains libertines avoient laissé échapper le placet par des attouchements plus délicieux. « Eh ! mais, Monseigneur, vous n'y songez pas; » vous ne savez pas ce que je vous demande ; » lisez. » En même temps notre agnès ramasse le placet, & en se baissant, découvre à monseigneur de nouveaux charmes. Sa grandeur n'y tient point, & de gré ou de force, il fait exaucer sa requête. Revenu à lui il jure à la demoiselle le plus inviolable attachement : sa cause est gagnée avant qu'il l'ait sue. Le bel ange s'envole rapidement, & monseigneur n'ayant rien de mieux à faire, parcourt le placet : il le relit à deux fois. Quelle surprise ! c'étoit une plainte amere contre un chirurgien ignorant ou frippon. On devine le reste. Monseigneur a pris depuis ce temps la coutume de lire les placets, avant de présenter le sien.

30 *Janvier. La Renommée Littéraire* est de MM. le Brun. Ce sont deux freres, dont l'un est déja connu par ses démêlés avec Freron. Ces deux aristarques veulent prendre le sceptre de la littérature ; ils l'exercent durement sur les auteurs qui ne sont pas de leurs amis ; & en particulier M. Colardeau est une de leurs victimes les plus malheureuses. Ces Mrs. louent quelquefois leurs amis ; & comme il ne seroit pas modeste de se louer soi-même, ils se passent la plume réciproquement, lorsqu'il est question de leurs ouvrages. On ne croit pas que cette feuille périodique, déja à son numéro, végete encore long-temps.

31 *Janvier.* M. Racine, dernier du nom,

fils du grand Racine, de l'académie des inſcriptions & belles-lettres, eſt mort hier d'une fievre maligne. Il ne faiſoit plus rien comme homme de lettres ; il étoit abruti par le vin & par la dévotion.

31 *Janvier*. Les propoſitions de l'impératrice de Ruſſie à M. d'Alembert ſont des plus favorables ; elles ſont uniquement à la charge d'aſſiſter ſans titre à l'éducation du prince, ſon fils, pendant le temps de ſix ans. S. M. impériale lui offre un traitement ſemblable en tout à celui des ambaſſadeurs, avec toutes leurs franchiſes & tous leurs privileges, un hôtel magnifique & l'état de cent mille livres de rentes, dont les fonds au bout de ſix ans lui devront être aſſurés à perpétuité, en terres, maiſons ou autres effets à ſa volonté, qu'on acheteroit en France.

1 *Février* 1763. Il court une *Lettre ſur la paix*, attribuée à M. Thomas. On ne croiroit pas qu'un ſecrétaire intime d'un miniſtre des affaires étrangeres pût écrire de cette façon. C'eſt un amas de phraſes en perſiflage, en un mot, un véritable ouvrage de cour, où l'amertume & le fiel ſont cachés ſous des expreſſions douces.

2 *Février*. On doit ſe rappeller qu'il y a quelques années que M. de Voltaire ayant appris l'extrême indigence où étoit réduite la petite niece du grand Corneille, touché de ſon état, fit offrir à ſon pere d'en prendre ſoin, & de la retirer chez lui à ſa terre près Geneve. Ce qui fut accepté avec beaucoup de reconnoiſſance. Tous les journaux s'empreſſerent alors à publier cette généreuſe action. Mlle. Corneille a vécu depuis ce temps au

château de Ferney, où M. de Voltaire & madame Denis se sont occupés à lui procurer une éducation & des connoissances qu'elle n'avoit pu acquérir chez ses parents. On vient d'apprendre qu'elle épouse M. Dupuis de la Chaux, cornette de dragons, qui possede une terre en Bourgogne près celle de Ferney, & a huit à dix mille livres de rente. En faveur de ce mariage, M. de Voltaire lui donne 20000 livres. Quelque temps auparavant il lui avoit assuré 1400 livres de rentes viageres : elle aura de plus le produit de l'édition des œuvres de Corneille, à laquelle préside M. de Voltaire, & qu'il doit accompagner de ses remarques : ce sera un objet de plus de 20000 écus.

3 *Février.* Il court manuscrite une tragédie de M. de Voltaire, intitulée *Saül.* Ce n'est point une piece ordinaire, c'est une horreur dans le goût de la *Pucelle*, mais beaucoup plus impie, plus abominable. On n'en peut entendre la lecture sans frémir.

5 *Février.* M. Goldoni commence à déployer ses talents en faveur des Italiens : on a joué hier de lui *l'Amour fraternel* ; on prétend que cette piece accommodée au théâtre, est la même dont a été tiré le *Pere de famille* de Diderot. La comédie est froide & ne peut avoir un grand succès.

6 *Février.* Hier Geliotte & Mlle. Arnoux représenterent sur le théâtre de l'opéra l'acte de *Vertumne & Pomone.* Rien de plus délicieux. Ils recommencerent à deux fois, & l'assemblée très-brillante & très-nombreuse en fut sous le charme.

7 *Février.* M. de la Bastide a composé des

Contes dans le goût de M. de Marmontel ; mais ils sont inférieurs pour la narration & les agréments du style ; ils sont même pitoyables, à celui de *la petite maison* près, qui est très-bien & joliment fait. On prétend que sa femme y a beaucoup de part. C'étoit autrefois une fille fort répandue dans ces sortes d'aventures, & qui lui a suggéré toutes les descriptions agréables dont elle a l'imagination encore remplie.

8 *Février*. On parle aussi des *Contes* de Mlle. Uncy. Cette héroïne est remarquable, & il en faut faire l'histoire en deux mots : elle a été élevée dès sa plus tendre jeunesse par les soins de M. de Meyzieux, neveu de M. Duverney. Ce galant homme avoit coutume d'éduquer ainsi de jeunes personnes pour ses plaisirs. Celle-ci ne connoît point d'autres parents. L'heure étant venue, M. de Meyzieux lui témoigna ses intentions : elle résista, & le combat fut si vif & si opiniâtre que son protecteur la renvoya, l'expulsa ; & la Dlle. a depuis intenté un procès à son bienfaiteur pour avoir une légitime, une pension au moins, &c. Elle a perdu.

11 *Février*. L'abbé de Caveyrac, si recherché depuis quelque temps pour quelques ouvrages en faveur des jésuites, qu'on lui attribue en tout ou en partie, & sur-tout pour *Mes Doutes*, est passé en Pologne, où, à la sollicitation d'un grand prince, il a obtenu un bénéfice. Il passe pour un saint dans un certain monde. Il est bon de remarquer que ce même homme, si vendu aux jésuites aujourd'hui, a fait autrefois un livre diabolique contre le pere Girard. Il est vrai qu'il y fut forcé : son inten-

tion a toujours été de capter la bienveillance de la société. Il fut dans ce temps-là trouver les jésuites de Provence : « Mes peres, leur dit-» il, voilà une fâcheuse affaire. Vous ne man-» quez point de gens d'esprit pour vous dé-» fendre, mais toute apologie sortant de chez » vous sera suspecte ; elle sera bien mieux » placée dans la bouche d'un étranger : je » vous offre ma plume, je suis dévoué à la » société, &c. » Les jésuites redouterent une pareille proposition. Le pere Girard étoit un saint qui n'avoit pas besoin d'apologie : le ciel, s'il le vouloit, feroit des miracles pour le justifier, &c. L'entêtement fut si grand de la part des RR. PP. que l'abbé, piqué vivement, répliqua : « hé bien, mes peres, vous ne » voulez pas de moi pour défenseur : je vous » déclare la guerre, & vous verrez quel » ennemi je puis être, &c. mais je n'en de-» meurerai pas moins disposé à faire la paix, » car je veux être de vos amis, à quelque » prix que ce soit : » & il a réussi.

12 *Février*. M. de Marivaux de l'académie françoise, est mort aujourd'hui. Les deux théâtres se sont enrichis de ses productions, & plusieurs de ses romans ingénieux sont entre les mains de tout le monde. Il avoit l'esprit fin & maniéré, beaucoup de délicatesse ; il étoit parvenu à sa 77e. année, & ne faisoit plus rien.

13 *Février*. Les deux spectacles de la *fausse Gloire* & de la *Gloire véritable*, dont on voit la description dans le discours de l'abbé de Voisenon, ont donné l'idée d'une exécution pittoresque pour le fêtes qu'on doit donner à la paix. D'abord s'élevera celui de la *fausse*

Gloire, avec ſon inſcription & tous les attributs des conquérants. Il ſubſiſtera peu, & s'écroulera bientôt pour faire place au ſecond, qui durera toute la nuit.

Comme M. l'abbé de Voiſenon ſe nomme *Fuſée*, & qu'on pourroit trouver quelques alluſions piquantes à ſon genre d'eſprit, ſa famille s'eſt d'abord oppoſée à ce projet. Tout conſidéré, on eſtime qu'il lui feroit beaucoup d'honneur, & lui-même en eſt comblé.

16 *Février*. M. d'Alembert s'eſt décidément refuſé aux inſtances de l'impératrice des Ruſſies. Bien des gens croient qu'il auroit dû accepter, & que le gouvernement même auroit dû lui inſinuer l'utilité dont il nous auroit été dans cette cour. Mais M. d'Alembert a-t-il les talents néceſſaires pour l'éducation d'un prince ? eſt-ce un politique, un homme fait pour vivre auprès des rois ? C'eſt un Diogene, qu'il faut laiſſer dans ſon tonneau.

16 *Février*. *Théagene & Chariclée* eſt reculé. M. Collé, qui ne s'attendoit pas à un ſuccès auſſi complet, n'avoit pas trouvé mauvais que les comédiens ſe diſpoſaſſent à donner cette nouvelle tragédie ; mais voyant la fureur du public, il n'a pas voulu la laiſſer rallentir, & a interpoſé l'autorité du duc d'Orléans pour empêcher ſa piece d'être retirée : il a réuſſi.

Mlle. Clairon, qui devoit jouer le principal rôle, ne l'a point accepté : l'auteur eſt engoué de Mlle. Dubois, plus jolie que bonne actrice. Si cette piece réuſſit, l'auteur n'en devra point le ſuccès au preſtige du jeu de l'héroïne : elle eſt très-froide & très-ſervile.

17 *Février*. On continue à parler du *Saül*

de M. de Voltaire, comme un tissu d'impiétés rares, d'horreurs à faire dresser les cheveux. Cette tragédie est toujours très-recherchée & très-peu répandue ; elle ne court que manuscrite.

Ce poëte infatigale, varie sans cesse ses travaux. On parle de son *Œdipe* corrigé, dont il a tout-à-fait retranché le rôle de *Philoctecte*. Il a retouché aussi sa *Mariamne*.

18 *Fevrier*. Rien de si raboteux, de si dur à la lecture, que la piece de *Dupuis & Desronais*. L'auteur y a noté toute la pantomime des acteurs ; & il paroît que ces observations, loin d'avoir donné lieu au jeu des personnages, n'ont été faites, au contraire, que d'après eux. L'épître dédicatoire au duc d'Orléans est du plus mauvais goût & très-petitement écrite.

20 *Février*. Madame la duchesse d'Aiguillon se met sur le rang des auteurs ; elle a traduit de l'Anglois des *Poésies Erses*, dont les journaux on rendu un compte très-avantageux. Le journal étranger en avoit parlé le premier ; celui des savants l'a fait ensuite ; & s'étant servi des mêmes réflexions & presque du style du premier, celui-ci réclame le plagiat, & crie vivement au larcin. Ce dégoût l'avoit presque mis dans le dessein de discontinuer ; cependant il prend une nouvelle vigueur, & il va en paroître deux volumes pour continuer l'année derniere, qui n'est pas encore à sa fin.

21 *Février*. La poétique de M. de Marmontel est sous presse : ses partisans l'annoncent, suivant l'usage, avec beaucoup d'éloges : il prêchera peut-être mieux par ses préceptes que par ses ouvrages.

23 *Février*. On a fait un mauvais couplet sur la réforme & sur les jésuites.

Capitaines, qu'on réforme,
Et qui par-tout publiez
Que c'est injustice énorme
Qu'on vous ait ainsi rayés;
A tort de vous chacun crie;
Un coup plus inattendu
  Nous pétrifie:
Jesus lui-même a perdu
  Sa compagnie.

23 *Février*. Monsieur l'abbé Radonvilliers, sous précepteur des enfants de France, s'est mis sur les rangs pour briguer la place vacante à l'académie françoise par la mort de M. de Marivaux. Un tel concurrent écarte tous les candidats.

24 *Février*. On ne cesse de s'évertuer pour gagner de l'argent : il paroît un *Prospectus d'une Gazette du Commerce*, inventée sans doute à pareille fin. L'annonce en est belle; on met les meilleures choses du monde; elle doit être de la plus grande utilité. Il en paroîtra deux par semaine : on en fera de deux sortes, pour la ville & pour la province. Elles paroîtront au premier avril 1763.

25 *Février*. On trouve dans la ville de Rheims un livre fort rare, intitulé : *Apologie des Jésuites*; on l'attribue à un jeune pere de Nancy. Il est fort bien écrit : il ne paroît pas cependant qu'il contienne des arguments plus victorieux que tous les livres déja faits en faveur de la société.

26 *Février*. M. de Voltaire a écrit à M. d'Alembert pour le congratuler sur le courage qu'il a eu de préférer la philosophie aux richesses & aux grandeurs dont vouloit le combler une grande princesse. La légéreté, la bonne plaisanterie, le sentiment pur & pénétrant caractérisent cette nouvelle production. Il y parle des jésuites, de Mlle. Corneille, de l'édition des œuvres de Pierre ; il dit que les graveurs conviennent que la souscription est ornée des noms les plus brillants ; mais que malheureusement les noms des grands seigneurs ne sont pas des lettres de change.

17 *Février*. Mlle. Dangeville quitte sans rémission le théâtre françois : quoique préparés depuis long-temps à cette perte, elle sera long-temps l'objet de nos regrets. On dit pour nous consoler que Préville éleve Mlle. Luzi de l'opéra comique : il espere qu'elle remplacera quelque jour cette inimitable actrice. Il trouve à sa jeune pupille le talent le plus décidé : il la prépare, il la dispose, il la forme, & veut laisser mûrir le moment de son début : il ne doute pas qu'elle n'ait le succès le plus complet dès cet instant. Elle promettoit déja beaucoup : elle est en bonnes mains. Voilà bien des motifs d'espérer : mais nous savons par malheur ce que nous perdons, nous le sentons tous les jours..

18 *Février*. Les Italiens ont donné aujourd'hui la premiere représentation du *Bûcheron* ou des *trois Souhaits*, comédie en trois actes, mêlée d'ariettes. Les paroles sont de M. Custet, jeune homme, qui entre en lice, & la musique de M. Philidor.

Ce drame a été bien reçu du public à tous

égards, la musique sur-tout a fait une sensation. Quant à la fable, elle est tirée du conte de Perrault, plus rapide, plus serré, plus vif : elle est changée d'une façon plus convenable pour le théâtre, mais moins plaisante.

28 *Février*. M. le marquis de Pompignan reparoît sur la scene, au sujet d'un discours prononcé dans l'église d'une de ses terres par son curé, dans lequel ce pasteur, en lui adressant la parole, fait l'éloge de ses vertus, exalte, la magnificence avec laquelle il a contribué à la réédificence de la paroisse. Ce discours, cité avec éloge par plusieurs journalistes, a donné matiere à M. de Voltaire, pour ridiculiser de nouveau M. de Pompignan par trois petites miseres imprimées : *Relation d'un voyage de Fontainebleau* — Une *Lettre de l'Ecluse, acteur de l'ancien opéra comique*, — & une *chanson*. Toutes médiocres que soient ces productions, elles en rappellent de si sanglantes, que les amis de M. le Franc ne peuvent qu'être fâchés de ces écrits, d'autant plus que le public en général n'est rien moins que disposé en sa faveur.

1 *Mars* 1763. M. l'abbé le Gendre, rival de M. l'abbé de Lattaignant dans le genre des chansons, a réformé ainsi celle qu'on a déja vue sur la réforme.

Sur l'air : *De tous les Capucins du monde.*

Brave officier, bon militaire,
La réforme te désespere,
Que cela ne t'attriste pas !
Je veux que tu t'en glorifie ;
Jesus est dans le même cas,
On réforme sa compagnie.

2 *Mars*. Ce pays-ci ne tarit point en nouveautés. On propose une feuille hebdomadaire pour les livres fraîchement éclos, & l'on regarde cela comme très-utile pour le public ; il jugera : on ne parlera que de ceux imprimés avec permission, & répandus sous la protection du gouvernement.

3 *Mars*. M. Framery, écolier du Plessis, âgé de 17 ans & demi, vient de faire une petite piece pour la comédie italienne, qu'il avoit d'abord intitulée *la nouvelle Eve*. On lui a conseillé de substituer le titre de *Pandore*. Il y a de jolies choses, & il promet du talent dans un âge aussi foible. Il étoit à craindre que la police ne lui fît beaucoup d'accrocs, comme cela vient d'arriver.

4 *Mars*. *Arlequin Valet de deux Maîtres*, comédie italienne en cinq actes, de M. Goldoni. On ne peut guere rendre compte de pareilles pieces, écrites en langue étrangere & dont le héros est Arlequin, qui varie ses rôles & les rend à sa fantaisie. On ne conçoit guere pourquoi les Italiens ont pensionné de deux mille écus un auteur qui ne leur est pas d'une plus grande utilité. On espéroit que le sieur Goldoni monteroit sur la planche : apparemment que sa qualité d'avocat ne lui a pas permis cette incartade, ou qu'il ne présume pas assez de ses talents.

5 *Mars*. M. de Saint-Foix, dans une lettre fort ingénieuse, écrite à un prétendu peintre qu'il suppose faire le portrait de Mlle. Dangeville, couvre sous cette enveloppe délicate l'éloge le plus fin de cette inimitable actrice. Elle ne pouvoit être mieux louée que par le chantre *des Graces*.

5 *Mars*. Il y a deux lettres de M. de Voltaire à l'abbé de Voisenon, remarquables par l'objet qu'il y traite. Ce grand homme voulant l'être exclusivement, y dégrade de la façon la plus basse & la plus injurieuse Corneille & Crébillon. Ces deux pieces avouées & signées de lui, justifient le libelle qu'on lui attribuoit à juste titre contre le dernier, sous le titre d'*Eloge*.

6 *Mars*. Il passe pour constant que le sieur Marin, censeur de la police, a été 24 heures à la Bastille pour avoir passé les vers d'une piece faite par M. Dorat. On a senti combien il étoit mal-adroit de le punir dans un pareil moment; que ce seroit afficher l'allusion qu'on vouloit éviter; en conséquence, avant que la chose ait éclaté, on a élargi ce censeur. La suite justifiera ce bruit, s'il est vrai; dans quelques mois il sera obligé d'abdiquer la censure.

7 *Mars*. On a joué à la cour *le Devin de Village*. Quelques acteurs de la comédie italienne y ont chanté avec Geliotte, entr'autres Caillaud, qui a le bonheur de plaire au Roi. S. M. a les plus grandes bontés pour lui.

Mlle. Le Mierre, aujourd'hui Mad. Larrivée, ayant voulu chanter à ce divertissement, a trouvé sa voix en défaut. On attribue cet événement à un accident survenu dans le voyage; elle est grosse d'ailleurs.

7 *Mars*. L'encyclopédie s'imprime actuellement, & l'on espere voir finir ce monument immortel de l'esprit humain.

8 *Mars*. La santé de Mlle. Clairon baisse considérablement; on craint fort de la perdre: elle laisseroit le théâtre françois dans un grand délabrement: elle va partir incessam-

ment pour aller consulter Tronchin à Geneve.

8 *Mars*. On voit au Palais un tableau trouvé chez les jésuites de Billon en Auvergne, qui attire la foule des curieux & des amateurs. Il est très-grand & contient plus de 200 figures : il représente un vaisseau fort vaste, dans lequel sont toutes sortes de personnages, surtout beaucoup de moines & les différents généraux d'ordres. L'inscription est *Typus religionis*. Un jésuite est au gouvernail, qu'on reconnoît être St. Ignace. Un autre à l'avant du vaisseau, paroît observer la route. Le bâtiment cingle vers le port du salut, & laisse derriere lui le monde, désigné sous tous les attributs qui en indiquent les pompes, les vanités & les scandales. Différentes barques & chaloupes, où sont des cardinaux, des rois, des empereurs, cherchent à aborder le grand vaisseau. On paroît leur tendre des amarres pour les recevoir ; mais on en écarte de certaines qui sont indiquées contenir des hérétiques : on les tue à coups de fleches, & il paroît que *Henri IV*, dont on reconnoît la tête, est renversé d'un trait. On ne peut dire par quelle main il est décoché, & l'on commente beaucoup sur cette effigie. On prétend que ce n'est qu'une copie, & que l'original est à Rome. En général, c'est un barbouillage, une peinture d'hôtellerie. Les gens sensés regardent toute cette allégorie comme une capucinade fort en vogue du temps de la ligue.

Il y a depuis quelques jours des défenses séveres de faire voir le tableau ; on l'a transporté au noviciat.

9 *Mars* 1763. *Lettre de M. de Voltaire à M. d'Alembert.*

Ferney, *ce* 11 *Février* 1763.

Mon cher & illuſtre confrere, il ſemble que ſi quelques pédants ont attaqué en France la philoſophie, ils ne s'en ſont pas bien trouvés, & qu'elle a fait une alliance avec les puiſſances du Nord. Cette belle lettre de l'impératrice des Ruſſies vous venge bien. Cela reſſemble à la lettre que Philippe écrivit à Ariſtote le jour de la naiſſance d'Alexandre.

Je me ſouviens que dans mon enfance je n'aurois pas imaginé qu'on écriroit de pareilles lettres de Moſcou à un académicien de Paris. Je ſuis du temps de la création, & voilà quatre femmes de ſuite qui ont perfectionné en Ruſſie ce qu'un grand homme y avoit commencé. Votre galanterie françoiſe doit quelques compliments au ſexe féminin ſur cette ſingularité, dont l'hiſtoire ne fournit aucun exemple. La belle lettre que celle de Catherine! Ni Ste. Catherine de Sienne, ni Ste. Catherine de Boulogne, ni Ste. Catherine d'Alexandrie, n'en auroient jamais écrit de pareilles: ſi les princeſſes ſe mettent à cultiver leur eſprit, la loi ſalique n'aura pas beau jeu. Ne remarquez-vous pas que les grands hommes, les grands exemples, & les grandes leçons nous viennent du nord? Les Newton, les Loke, les Guſtave, les Pierre le Grand & gens de cette eſpece, ne furent point élevés à Rome dans le college de la Propagande.

J'ai parcouru ces jours paſſés une groſſe apologie des jéſuites pleine d'*Aos* & de *Pathos*:

on y a fait le dénombrement des grands génies qui illustrent notre siecle ; ils sont tous jésuites : c'est, dit l'auteur, un *Chapelain*, un *Bandury*, un *Baffier*, un *Desbillon*, un *Castel*, un *Laborde*, un *Berruyer*, un *Pezenas*, un *Garnier*, un *Simonet*, un *Rooth*, & en enfin ce *Berthier*, ajoute-t-on, qui a été si long-temps l'oracle des gens de lettres.

Je suis assez comme M. Chicaneau ; je ne connois pas tous ces gens-là, excepté feu Berthier, que j'ai cru mort sur le chemin de Versailles. Mais enfin je suis ravi que la France ait encore tant de grands hommes.

On dit aussi que l'on compte parmi les sublimes génies un M. *le Roi*, prédicateur de St. Eustache, qui prêche contre les philosophes avec l'éloquence du R. P. Garasse, jésuite qui a écrit, il y a plus de cent ans, contre les esprit forts, en style bouffon & burlesque. A vous parler sérieusement, je trouve que si quelque chose fait honneur à notre siecle, ce sont les trois *factums* de MM. Mariette, Baumont & Loiseau, en faveur de la famille infortunée des *Calas*. Employer ainsi son temps, sa peine, son éloquence, son crédit, &, loin de recevoir aucun salaire, procurer des secours à des opprimés, c'est-là ce qui est véritablement grand, & ce qui ressemble plus au temps des Cicéron & des Hortensius, qu'à celui de Buth, de Huth, & de frere Berthier. Je m'embarrasse fort peu du jugement qu'on rendra, car, Dieu merci, l'Europe a déja jugé, & je ne connois de tribunal infaillible, que celui des honnêtes gens de différents pays, qui pensent de même,

& compoſent, ſans le ſavoir, un corps qui ne peut errer, parce qu'ils n'ont point l'eſprit de corps.

Je ne ſais ce que c'eſt que le petit libelle dont vous me parlez, où l'on me dit des injures à propos d'un *Examen de quelques pieces de Crébillon*. Je ne connois ni cet examen ni ces injures ; j'aurois trop à faire s'il falloit lire tous ces rogatons. *Pierre le Grand* & le *Grand Corneille* m'occupent aſſez. J'en ſuis malheureuſement à *Pertharite*, & je marie la niece pour me conſoler. Nous mettons dans le contrat qu'elle eſt couſine-germaine de *Chimene*, & qu'elle ne reconnoît pour ſes parents ni *Grimoald* ni *Vinulphe*. Elle pourra bien avoir fait un enfant avant que l'édition ſoit achevée.

Beaucoup de grands ſeigneurs ont ſouſcrit très-généreuſement : les graveurs diſent que leurs noms ne ſont pas des lettres de change.

J'envoie à l'académie l'*Héraclius* Eſpagnol, que j'ai traduit de Calderon, & qui eſt imprimé avec l'*Héraclius* françois. Vous jugerez qu'il y a de temps en temps dans Calderon de très-brillantes étincelles de génie.

Vous recevrez auſſi bientôt une certaine *Hiſtoire Générale*. Le genre humain y eſt peint cette fois-ci des trois quarts ; il ne l'étoit que de profil aux autres éditions : quoique je ſois bien vieux, j'apprends tous les jours à le connoître. Adieu, mon très-cher maître philoſophe ; je ſuis obligé de dicter, je deviens aveugle comme la Mothe : quand l'abbé Trublet le ſaura, il trouvera mes vers meilleurs.

10 *Mars*. Le Journal Encyclopédique eſt

ſuſpendu. Le ſieur Rouſſeau de Toulouſe eſt ici pour plaider ſa cauſe. Le duc de Bouillon ayant eu avis que ledit Rouſſeau vouloit quitter Bouillon, où ce Journal s'imprime, pour paſſer à Manheim, chez l'électeur Palatin, où il eſt appellé, a fait ſaiſir tous les papiers de de cet auteur, & l'a mis hors d'état d'exécuter ſon projet. Il demande à reſter, & à ravoir la liberté de continuer.

Il eſt auſſi queſtion d'un *Journal de Juriſprudence*, à la tête duquel il vouloit ſe mettre, & dont on a déja vu le *proſpectus*.

11 *Mars*. Favart a eu ordre du gouvernement, c'eſt-à-dire, des ducs de Choiſeul & de Praſlin, de compoſer une piece de théâtre pour la paix, qui ſera jouée lors de la diſtribution des denrées, & du feu de paille qui doit être fait inceſſamment. On veut que cette comédie ſoit jouée aux François.

12 *Mars*. Caillaud eſt dans la plus haute faveur auprès du Roi. Ce monarque goûte ſes talents & ſon eſprit : il eſt admis aux petits appartements pour divertir S. M.

L'opéra n'eſt point content de voir la comédie italienne admiſe à joüer ce qui la concerne devant le Roi. M. Villette & autres ont repréſenté *le Devin de Village*, dans lequel le ſeul Geliotte figuroit pour le premier ſpectacle.

13 *Mars*. Le divertiſſement & la comédie pour la paix qui devoient être joués aujourd'hui, ſont renvoyés à demain. La piece qui devoit être intitulée l'*Antiphatie vaincue*, eſt nommée l'*Anglois à Bordeaux*. L'Ambaſſadeur d'Angleterre a demandé ce chagement. Au reſte le ſieur Favart l'a portée chez tous les miniſtres étrangers, pour ſavoir s'ils n'y trou-

voient rien qui pût les blesser. Ils en ont été très-contents. Pour les flatter davantage, on a ordonné de jouer *Brutus*, tragédie de M. de Voltaire, où l'on sait qu'il y a un éloge magnifique de la dignité des fonctions d'un ambassadeur.

14 *Mars. L'Anglois à Bordeaux* a été reçu avec beaucoup d'applaudissements. On y a trouvé de l'esprit infiniment, mais de l'esprit à la Voisenon, délicat, maniéré, précieux, revenant souvent sur la même pensée, qu'il décompose & reproduit sous toutes sortes de faces. Cette piece, en un acte, ne peut figurer vis-à-vis du *François à Londres*. Celle-ci est infiniment supérieure. Traçons-en l'esquisse en deux mots. Un milord est prisonnier d'un François, qui a une sœur folle à l'excès; il en devient amoureux : son frere l'est de la fille de l'Anglois; il cherche tous les moyens de vaincre l'antipathie de celui-ci contre notre nation; & comme il refuse tous ses services, il intéresse le valet de son prisonnier à lui faire tenir une lettre de change de deux mille guinées de la part d'un de ses amis de Londres. Cet ami arrive pour épouser la fille du milord, qui lui étoit promise : il ne la trouve pas bien favorablement disposée; il se doute qu'elle a formé quelque inclination. Son pere survient, remercie son ami de sa lettre de change. Celui-ci n'y comprend rien. On éclaircit le fait : la générosité du François, mise dans tout son jour, pénetre l'un de reconnoissance, l'autre d'admiration. Ce dernier se trouve à son tour lui avoir les obligations les plus grandes, puisqu'il lui doit la vie; on découvre qu'il aime la fille de l'Anglois, que celle-ci a du

retour pour lui. Le nouvel arrivé la cede généreusement, & donne tout son bien à ces amants. On reçoit dans l'instant les nouvelles de la paix : de-là un divertissement fort plat. On fait danser toutes sortes de nations, jusqu'à des negres ; puis on chante des couplets misérables.

Dans le courant de la piece on avoit amené un *vive le roi !* Quelques voix dans le parterre ont fait chorus : il n'a pas été général à beaucoup près.

Mlle. Dangeville, qui se disposoit à se retirer, a contribué dans cette piece, par ordre du gouvernement, qui la prend fort à cœur.

15 *Mars. Benaker au sage & savant Abukibek.* Tel est le titre de la XVe. Lettre des *Lettres Cabalistiques*, qu'on vient de réimprimer seule. Elle porte sur la destruction de la société, qu'elle paroît prophétiser de la maniere la plus judicieuse & la plus sensible. Elle en détaille les motifs & les tire des mêmes raisons qu'ont fait valoir les différents parlements. Elle est fort singuliere par les circonstances. L'éditeur n'a pas manqué d'observer que ces lettres étoient du marquis d'Argens, frere du président d'Eguilles, actuellement décrété de prise de corps pour avoir soutenu, *per fas & nefas*, cette formidable société.

16 *Mars*. M. l'abbé de Radonvilliers ex-jésuite, sous-précepteur des enfants de France, a été élu avant-hier de l'académie françoise.

16 *Mars*. On annonce aussi la retraite de Mlle. Gaussin. Cette perte du théâtre françois ne fera pas autant de sensation que celle de Mlle. Dangeville.

17 *Mars*. La seconde représentation de

l'Anglois à Bordeaux, donné hier, a eu le plus grand succès. On avoit demandé l'auteur dès la premiere représentation. Mlle. Hus s'étoit avancée sur le théâtre pour dire qu'il n'y étoit pas ; mais le public ne lui donnant pas le temps de s'expliquer, toutes les fois qu'elle ouvroit la bouche, elle s'étoit retirée. Bellecour lui avoit succédé, & ayant eu plus de patience, avoit fait entendre cette excuse au parterre : *qu'il le nomme donc*, s'étoit-on écrié. L'acteur a répondu que c'étoit, M. Favart. Aujourd'hui les clameurs ont recommencé. Le pauvre diable a été traîné par deux comédiens sur le théâtre, & y a reçu, malgré lui, la bordée des applaudissements du public.

18 *Mars*. On annonce d'avance un opéra de la composition de M. de la Borde le musicien, qui doit être joué à Choisy le 6 juin.

18 *Mars*. Les différents spectacles ont demandé à jouer encore une semaine, comme la comédie italienne. Il paroît qu'ils ne réussiront pas. L'opéra, qui devoit donner *Armide* pour la capitation, ne jouera d'extraordinaire que demain samedi la même piece.

19 *Mars*. Les François ont fait leur clôture aujourd'hui par *Tancrede*. C'étoit Mlle. Dubois qui faisoit le rôle de Mlle. Clairon : elle a eu beaucoup de partisans, & a été singuliérement applaudie. On ne peut cependant se dissimuler que c'est un rôle au-dessus de ses forces : elle n'a pas assez d'ame pour le jouer en beaucoup d'endroits, encore moins assez de dignité. Quoique bien bâtie, elle a des bras ignobles & trop grands pour avoir un beau geste ; au reste, ce qui décide la question, c'est

la tendresse affectueuse avec laquelle Mlle. Clairon l'a complimentée & embrassée ; on en peut conclure qu'elle l'a jugée hors d'état de pouvoir l'atteindre ; la jalousie n'auroit pu y tenir, Mlle. Dubois ayant déja l'irrémissible défaut d'être jolie.

20 *Mars*. Enfin les Italiens ont gagné leur procès : ils s'étoient d'abord adressés à M. l'archevêque, qui leur avoit interdit de jouer. Comme ce n'est point de son district, la police leur permet de passer outre. Ils se trouvent substitués au privilege de l'opéra comique, à condition qu'ils ne joueront que des pieces de ce spectacle.

Le profit des représentations de cette semaine se répartit sur le champ entre les différents acteurs, en n'en déduisant que les frais.

21 *Mars*. Il se trouve à Paris un arriere-petit-fils de Racine par les femmes : comme il ne reste aucun mâle, que le dernier mort & son fils avoient très-peu joui de leurs entrées, droit héréditaire dans une famille aussi illustre pour le théâtre, que personne ne recueilloit cette espece de succession littéraire, ce jeune homme a cru pouvoir se présenter & attendre cette grace du respect & de la reconnoissance des comédiens pour leur bienfaiteur. Leur procédé noble en faveur de son cousin, de la petite-fille de Corneille, de Crébillon, &c. lui étoient garants de leur générosité. Les histrions ont démenti en un instant toute la bonne opinion qu'avoient conçu d'eux les gens qui ne connoissent pas les ressorts du cœur humain. Comme cette grace a été demandée sourdement, qu'ils n'ont pas espéré qu'elle fît un grand éclat, que

le

le faste & l'ostentation sont ce qui les détermine plus ou moins aux bonnes actions ; ils ont refusé tout net les entrées à l'arriere-petit-*fils* de Racine, en ce que cette grace porteroit un grand tort à leurs intérêts, ont-ils dit, étant déja trop multipliées. Leur ame vile & sordide s'est montrée à découvert en cette occasion.

22 *Mars*. On annonce déja pour la rentrée une actrice miraculeuse, Mlle. de Villeneuve, petite-fille de la femme-de-chambre de Mlle. Gaussin. Cela fait une affaire d'état. Elle étoit engagée pour aller à Manheim chez l'électeur Palatin ; elle avoit reçu cent pistoles. Heureusement qu'on a fait part à l'abbé de Voisenon de cette perte prochaine ; il l'a voulu voir, l'a fait déclamer, lui a trouvé les talents les plus décidés ; il est parti sur le champ pour Versailles, en a parlé à M. le duc de Praslin, à M. le duc de Choiseul, à madame la marquise ; on est convenu qu'il l'ameneroit chez cette derniere, qu'on la feroit jouer devant *le Roi*, en voilant sa majesté, pour que la jeune personne n'en fût pas éblouie. Cela s'est exécuté avec le plus grand succès. On a rendu les cent pistoles qu'elle avoit touchées, & l'on s'attend incessamment à voir cette merveille.

23 *Mars*. Le *Socrate* de Sauvigny, après bien des contradictions, doit se jouer à la rentrée. On avoit d'abord exigé qu'il supprimât une tirade contre Aristophane, comme désignant trop particuliérement le sieur Palissot. La marquise de Villeroy avoit assuré l'auteur *qu'il ne seroit* point représenté sans cela. Après bien des pourparlers, il a rayé à regret le

morceau où ce méchant étoit particuliérement caractérisé.

24 *Mars. L'Anglois à Bordeaux* a été joué à la cour. Le Roi, la Reine & la famille royale ont voulu voir l'auteur : en conséquence Favart s'y est rendu. Il a été accueilli avec beaucoup de bonté. Au moment où on l'a conduit chez la marquise, elle lisoit un conte de Marmontel, *la Bergere des Alpes* : cette grande dame a exigé qu'il en fit une piece ; ce qui sera exécuté.

L'abbé de Voisenon recueille indirectement tous les éloges donnés à l'autre : il s'en défend avec la plus grande modestie ; mais l'esprit de la piece est trop marqué à son type pour le méconnoître.

25 *Mars*. On commence à répandre les bons mots des enfants de France : on en cite deux entr'autres qui décelent leur maniere de penser.

Le duc de Berry, en parlant, avoit lâché le mot *il pleuva*. « Ah ! quel barbarisme,
» [s'écria le comte de Provence] mon frere ;
» cela n'est pas beau, un prince doit savoir sa
» langue. --- Et vous, mon frere [reprit
» l'aîné] vous devriez retenir la vôtre.

Le duc de Chartres étant allé faire sa cour aux enfants de France, il appelloit toujours M. le duc de Berry, *Monsieur* : « mais, [dit
» ce jeune prince] monsieur le duc de Char-
» tres, vous me traitez bien cavaliérement !
» ne devriez-vous pas me donner du *Mon-*
» *seigneur* ? --- Non, [reprit vivement M.
» le comte de Provence] non, mon frere,
» il vaudroit mieux qu'il dît *mon cousin*. »

26 *Mars*. M. l'abbé de Radonvilliers a été

reçu aujourd'hui. Rien de plus plat que son discours & de plus platement débité. Il a voulu le réciter de mémoire : c'étoit une suite d'éloges lourds & mal-adroits. Il n'y a que le pauvre Marivaux, dont il a restreint les louanges, attendu le genre pernicieux & condamnable dans lequel il a écrit. C'est quelque chose d'assez plaisant, que cet orateur fameux par ses romans & par ses comédies, se soit trouvé dans le cas d'être panégyrisé par un prêtre d'une part, & par un cardinal de l'autre ; car c'est le cardinal de Luynes qui avoit été directeur. Il faut remarquer que cet auteur avoit été reçu par un archevêque, M. Languet, qui, au lieu de lui donner le tribut d'encens usité en pareil cas, l'avoit vivement tancé sur l'usage dangereux de ses talents. Le candidat ayant péroré, le directeur ayant répondu, messieurs s'étant regardés avec quelque confusion, ils ont levé le siege, n'ayant rien de plus à dire. C'est peut-être la premiere fois que la salle n'a retenti d'aucuns battements de mains. La séance a duré environ une demi-heure.

27 *Mars*. Hier s'est fait la clôture des Italiens avec la plus grande affluence. Il y avoit du monde jusque dans le ceintre, où l'on louoit les places 6 livres 12 sous. Ils ont fait 4600 livres, recette inouie jusqu'alors.

Le compliment s'est passé en dialogues, en vers & en chants : cela formoit un petit drame qui a duré long-temps & très-fade pour les spectateurs, par la répétition fréquente des mêmes éloges, des mêmes remerciements & des mêmes suppliques.

28 *Mars*. Il court dans le monde des vers

faits par les officiers Irlandois des régiments que M. le marquis de Brehant, maréchal-de-camp, étoit chargé de réformer à Valenciennes, comme inspecteur. La singularité les fait mettre ici ; ils lui ont été présentés le jour de St. Patrice.

Patrice que nous révérons
Comme notre premier apôtre,
Ainsi que vous, Brehant, naquit chez les Bretons :
Le ciel vous a choisi pour être nos patrons,
Vous dans ce monde, & lui dans l'autre.

28 *Mars*. M. de Marmontel a eu l'honneur de présenter au roi sa POETIQUE, *en trois volumes in-8°*. Cet ouvrage, que l'auteur annonce modestement ne pouvoir être fait que ce temps-ci & par lui, n'est qu'une paraphrase de la *Poëtique d'Horace* & de celle de *Boileau*. Nous en parlerons plus amplement quand nous aurons recueilli les divers avis des connoisseurs.

29 *Mars*. *Esprit, singularité & bons mots du père Castel*. Tel est le titre d'un ouvrage assez peu important, où l'on cite les différents apophtegmes où l'on paraphrase les différents sentiments de ce jésuite sur toutes les matieres. Le clavessin oculaire occupe une grande partie du volume : c'étoit en effet la plus importante singularité du personnage, fou d'ailleurs.

29 *Mars*. Il nous est tombé entre les mains une gazette manuscrite que le sieur Freron envoie en Piémont, & pour laquelle on lui donne cinquante louis. C'est beaucoup dire que d'assurer qu'elle lui coûte encore moins à faire que ses feuilles, & qu'elle leur est in-

férieure. C'eſt une rapſodie de tous les rogatons, contes populaires, hiſtoriettes, nouvelles de Paris, digérée à la hâte & mal écrite. On aſſure qu'il l'envoie en différents états étrangers.

30 *Mars*. M. le duc de Bouillon a paru ſe laiſſer toucher par les ſuppliques & ſoumiſſions du ſieur Rouſſeau de Toulouſe ; il doit retourner dans ſa principauté pour y continuer ſon journal, dont S. A. avoit mis en poſſeſſion l'abbé Méhegan. Il eſt obligé de faire deux mille francs de penſion à ce dernier, & 100 piſtoles à l'abbé Coyer. Il en coûte toujours quelque choſe pour déplaire aux princes.

31 *Mars*. M. Dorat, en philoſophe, s'eſt joint au public pour trouver ſa piece mauvaiſe ; il a fait à cette occaſion une Epître gentille. La voici : elle s'adreſſe à un ami.

Au milieu des plus grands revers,
Tu dis que le ſage plaiſante,
Et qu'il verroit ſans épouvante
La ruine de l'univers.
J'en fais mon compliment au ſage :
Cette héroïque fermeté
Eſt bien digne de notre hommage,
Je la reſpecte en vérité ;
Mais jamais ce triſte courage
Par moi ne peut être imité.
J'ai toute la foibleſſe humaine :
Mon ame eſclave de mes ſens
Ouvre toujours les deux battants
Au plaiſir, ainſi qu'à la peine.
Ami, tu me vois conſterné
D'avoir au grand jour de la ſcene
Riſqué mon drame infortuné ;

Oui, ma douleur eſt ſans ſeconde :
Et cependant, on le ſait bien,
La chûte d'un drame n'eſt rien
Auprès de la chûte du monde.
Je puis, dis-tu, me conſoler
Entre les bras d'une maîtreſſe.
Exilé des bords du Permeſſe,
C'eſt à Paphos qu'il faut voler.
Le ciel n'eſt point exempt d'orages.
Déſormais à l'abri des vents,
Je veux contempler les naufrages
Et des auteurs & des amants.
Irois-je, plein d'une humeur noire,
De Vénus attriſter la cour ?
C'eſt bien aſſez, tu peux m'en croire,
D'être maltraité pour la gloire,
Sans l'être encore par l'amour.
Mais quoi ! ton amitié me reſte,
C'eſt ma reſſource & mon ſoutien ;
Pilade dans le ſein d'Oreſte
Ne doit plus ſe plaindre de rien.
La gloire eſt une enchantereſſe
Qui ne remplit jamais un cœur ;
L'amour n'eſt qu'un inſtant d'ivreſſe,
L'amitié ſeule eſt un bonheur.

1 *Avril* 1763. M. Cazot, commiſſaire de la marine, a voulu faire un poëme en proſe dans le goût de l'Arioſte, intitulé *Olivier*. Il roule ſur l'ancienne chevalerie ; il eſt auſſi extravagant que l'*Orlando* ; mais eſt-il compenſé par les beautés de toute eſpece dont eſt rempli le poëme italien. On croit y voir de l'allégorie.

2 *Avril.* La gazette de France annonce pour le 13 avril prochain l'ouverture d'une nouvelle bibliotheque qui appartient à la ville. C'étoit ci-devant celle de M. Moreau, procureur du roi, de la ville, qui en étoit le possesseur : il lui en a fait présent. Elle est placée à l'hôtel de Lamoignon, rue Pavée. M. *Bonami*, de l'académie des inscriptions & belles-lettres, en est nommé bibliothécaire.

3 *Avril.* Un malheur ne va jamais sans l'autre. M. Dorat ayant essuyé une disgrace au Parnasse, elle a été suivie d'une autre à Cythere. Mlle. Dubois l'a congédié aussi séchement que le public. Ce poëte aimable s'est consolé de ce nouveau malheur par une Epître aussi agréable que la premiere ; elle s'adresse encore à un ami.

De quel poids on est soulagé
Lorsque l'on perd une maîtresse !
Enfin ; ami, le charme cesse,
Je suis heureux, j'ai mon congé.
Ris avec moi de ma disgrace,
Les regrets ne menent à rien.
Laïs ne laisse aucune trace
Dans un cœur formé sur le tien.
Tout m'amuse & rien ne me lie.
Il faut pourtant en convenir,
Laïs est jeune, elle est jolie :
C'est pour cela que je l'oublie.
On risque à s'en ressouvenir.
Que je hais ce front où respire
L'intéressante volupté,

Cet art de tromper, de séduire,
Si semblable à la vérité,
Et sa folie & sa gaieté
Et les graces de son sourire.
Que je dédaigne, que je hais
Cette flottante chevelure
Qui sert de voile à ses attraits,
Ou bien qui leur sert de parure.
Ce sein qu'amour fait embellir,
Qui s'enfle, s'éleve, ou s'abaisse
Au moindre souffle du desir,
Où la rose semble fleurir
Sous la bouche qui la caresse.
Ses caprices qui sont des loix,
Ce feu dont son œil étincelle,
Et les sons touchants de sa voix
Qui jure une ardeur éternelle
A cinquante amants à la fois!
Je la déteste, je l'abhorre.
Mais c'est trop m'en entretenir;
Car à force de la haïr,
Je pourrois bien l'aimer encore.

4 *Avril*. Mlle. Gaussin, qui n'avoit demandé sa retraite que pour se faire valoir, l'ayant obtenue sans difficulté, a fait quelques démarches pour rentrer, sous prétexte du vuide qui alloit se trouver à la comédie : elle a fait valoir sa bonne volonté, son affection pour ses camarades, son zele pour le public. M. le duc de Duras lui a déclaré que ce qui étoit fait, étoit fait, qu'on se passeroit bien d'elle.

Le jeune Molé, quoiqu'il ne soit reçu à la comédie que depuis un an, a obtenu une

part entiere, c'est une faveur signalée qu'on dit accordée à ses talents.

5 *Avril.* On doit donner après pâque *les Préjugés ou le Négociant*, comédie en cinq actes, qui sera jouée au profit du sieur Préville. La piece est anonyme.

M. de Monlouvier, gendarme de la garde, vient de présenter aux comédiens une piece de caractere en cinq actes, intitulée *le Méfiant.* Cet aréopage n'a pas encore décidé de son sort.

6 *Avril.* Entre onze heures & midi le feu s'est déclaré dans la salle de l'opéra, & a communiqué avec beaucoup de violence à la partie qui la lie au Palais-Royal. En très-peu de temps l'incendie a été terrible : avant que les secours aient pu être apportés, toute la salle & l'aile de la premiere cour ont été embrasées. Il n'est plus question d'opéra. Le feu a pris par la faute des ouvriers, & s'est perpétué par leur négligence à appeller du secours : il avoit pris dès huit heures du matin : ils ont voulu l'éteindre seuls, & n'y ont pu réussir. Les portiers qui ne doivent jamais quitter, étoient absents.

Si le fait est vrai, c'est la ville qui doit en répondre & réparer tout le mal qui en a résulté.

7 *Avril.* M. Rousseau de Geneve travaille actuellement à un mémoire pour la fille du premier président de la chambre des comptes de Dôle, qui, à la veille d'être forcée à un mariage qui lui répugnoit, a introduit secrétement dans sa chambre son amant, & a

rendu ses pere & mere témoins, malgré eux, de son mariage physique. Ce fait extraordinaire fournit beaucoup à l'éloquence libre & mâle de l'orateur. Le magistrat poursuit criminellement le jeune homme, officier, comme séducteur, ravisseur, voleur même, car il avoit de fausses clefs, &c.

8 *Avril*. Le feu est éteint, ou du moins ne brûle plus que dans les fonds de l'opéra; mais toutes les machines sont consumées. Il y a eu près de 2000 hommes employés à cet incendie.

On spécule différemment sur le sort de ce spectacle; les uns le placent au Carouzel, d'autres au Louvre, d'autres au même lieu, en le changeant de position; on ne sait encore ni où il jouera en attendant, ni quand on représentera.

9 *Avril*. Le Roi a fait écrire aux directeurs de l'opéra que tous ceux qui sont attachés à ce spectacle, continueront à être appointés comme ci-devant; que les pensions seront exactement payées à l'ordinaire, avec ordre de se tenir toujours en état de jouer. On assure qu'on prendra le théâtre italien trois jours de la semaine, jusqu'à ce qu'on ait rétabli une salle; celle des Tuileries ne pourroit servir sans qu'on y fît une grande dépense.

10 *Avril*. Mlle. Dubois, de la comédie françoise, a paru aujourd'hui au concert spirituel. On ne lui présumoit pas assez de talents pour courir plusieurs carrieres à la fois. Quoi qu'il en soit, elle a chanté un *Usque quo*. Elle

a été extrêmement claquée & passablement applaudie. Les connoisseurs lui ont trouvé de la voix, quoiqu'un peu voilée, mais point d'art ni d'expression.

11 *Avril.* *La Renommée Littéraire*, offusquant les divers libellistes qui courent la même carriere, ces petits auteurs se sont remués, & ont engagé le *Journal des Savants* à faire arrêter cet enfant bâtard. Il faut savoir que tous les autres doivent un tribut de cent écus à ce pere des journaux. MM. le Brun n'avoient point payé, en conséquence on a fait saisie & arrêt entre les mains des imprimeurs.

12 *Avril.* M. le duc d'Orléans a été hier à Versailles demander au Roi que l'opéra restât au Palais-Royal, offrant tout ce qui pourroit contribuer à l'agrément & à la sureté de la salle. S. M. y a consenti. Ainsi ce spectacle ne changera point d'emplacement. On doit acheter toutes les maisons, depuis le cul-de-sac jusques à la rue des Bons-Enfants. L'amphitéâtre sera adossé au Palais-Royal, & le théâtre répondra à la porte du cloitre St. Honoré. Quatre issues faciliteront les débouchés des quatre côtés; deux par le Palais-Royal, la troisieme par la rue des Bons-Enfants, & la quatrieme par la rue St. Honoré.

M. le duc d'Orléans, outre les aisances qu'il doit procurer, donnera pour ses loges 100000 écus.

13 *Avril.* L'académie des inscriptions & belles-lettres a tenu aujourd'hui sa séance publique d'après pâque.

Le prix distribué, M. le Beau, secrétaire perpétuel, a fait lecture de l'éloge de M. Racine, fils du grand Racine.

M. Gibert a lu ensuite la première partie de la préface de M. de Ste. Palaye, sur le *Glossaire François*. Cette préface présente des vues fort étendues & fort utiles pour la littérature; elle a paru faire beaucoup de plaisir aux auditeurs.

M. l'abbé Barthelemi a lu une dissertation *sur le Rapport des Langues Egyptienne, Phénicienne & Grecque*. Il a fait voir par les similitudes des différents mots employés dans ces diverses langues, pour exprimer les mêmes choses, à quelques terminaisons près qu'elles s'étoient formées les unes des autres. Les femmes mêmes ont été enchantées de cette lecture.

M. le Beau a lu, pour M. le comte de Caylus, *l'explication de deux passages de Diodore de Sicile, contenant la description du bûcher d'Ephestion, favori d'Alexandre, & celle du Char qui transporta le corps d'Alexandre à Alexandrie*. M. le comte de Caylus avoit pris soin de faire graver une suite de quatre estampes, qui représentent, d'après une inscription, ces deux monuments dans toutes leurs proportions. Ces estampes, au nombre de cent cinquante, ont été distribuées dans l'assemblée.

La séance a été terminée par la lecture d'un mémoire composé par M. le Beau, le professeur d'éloquence au college des Grassins, *sur les anciens Romans des Grecs*.

Cinq heures & demie ayant sonné, MM. ont levé la séance comme des écoliers, & n'ont point laissé achever M. le Beau.

24 *Avril*. L'académie royale des sciences a

tenu aujourd'hui son assemblée publique d'après pâque.

L'annonce du prix de cette année qui regardoit la *navigation* & en particulier *l'arrimage des vaisseaux*, est le premier article par où l'on a ouvert la séance. L'académie n'ayant pas trouvé de piece parmi celles qui lui ont été envoyées sur ce sujet, qui remplit suffisamment ses vues, propose encore le même sujet pour 1765.

M. de Fouchy, secrétaire de l'académie, a lu ensuite un détail raisonné sur les descriptions des arts & métiers, qu'elle donne au public, comme le moyen le plus capable de les perfectionner.

Quatre mémoires de divers académiciens ont suivi cette lecture.

Le premier, par M. Hellot, sur les matieres d'or & d'argent qui entrent dans le commerce, pour différents ouvrages de bijouterie & dans les monnoies, qu'il a savamment traité, & en chymiste.

M. Cassini a décrit dans le second tout ce qu'il a fait & observé en Allemagne par rapport à la prolongation de la perpendiculaire au méridien de Paris, depuis cette ville à celle de Vienne en Autriche, sur sa longueur d'environ 300 lieues, avec des détails curieux, tant physiques & d'histoire naturelle, qu'astronomiques. Il est dommage que le tout soit assaisonné d'éloges fort fastidieux de tous les princes d'Allemagne chez lesquels il a passé, avec des retours d'amour-propre, toujours risibles pour les auditeurs.

M. de Vaucanſon a repréſenté le modele & la deſcription d'une grive propre à tranſporter les fardeaux les plus peſants, par exemple de douze milliers, d'un bord d'une riviere ou du rivage d'un port dans un navire, ou du fond d'un navire au port.

Le quatrieme & dernier mémoire, par M. Malouin, a été *l'hiſtoire abrégée de l'art de faire du pain*, depuis les Egyptiens, les Grecs & les Romains, juſqu'aux Gaulois & aux François de nos jours. C'eſt un détail très-curieux, où l'on voit qu'encore dans le ſiecle paſſé on diſputoit ſur la ſalubrité du pain levé ou non levé, & qu'il falloit un arrêt du parlement pour autoriſer les boulangers en faveur du pain levé. Le fameux Gui Patin étoit pour le parti contraire.

15 *Avril*. On vante le procédé honnête des comédiens françois à l'occaſion de l'incendie de l'opéra : ils ont député aux directeurs pour offrir leur théâtre trois fois la ſemaine *gratis*. Il n'en a pas été de même des Italiens, & l'on eſt fort ſurpris dans le monde de l'indulgence du Roi à leur égard dans cette circonſtance.

16 *Avril*. L'opéra n'ayant pu s'arranger avec la comédie italienne, qui demandoit des dédommagements conſidérables, il a été décidé qu'en attendant que la ſalle projetée fût bâtie, il joueroit dans celle des Tuileries, appellée la *Salle des Machines*. En conſéquence on va travailler à en diminuer l'étendue, qui étoit un des principaux obſtacles à la voix. On ne prendra uniquement que le théâtre, plus long que toute la ſalle incendiée. On croit que ces travaux dureront en-

viron trois mois, pendant lesquels on sera privé d'opéra. Le Roi fera cette dépense.

17 *Avril*. On voit à la comédie françoise un acteur nouveau dans les *daves*; il se nomme *Auger*: on en dit beaucoup de bien; on lui trouve de la noblesse, car il en faut par-tout, de l'intelligence & un masque très-bon: c'est un genre différent de Préville.

18 *Avril*. *Entretiens de Phocion sur le rapport de la Morale avec la Politique*, traduction de M. l'abbé Mably. On prétend que ce livre est une image très-sensible des événements de nos jours. Il fait du bruit: il est plein de principes sages, diffus en beaucoup d'endroits, d'un style simple, analogue aux vues saines & judicieuses de l'auteur. Il attribue cet ouvrage à Nicoclès. On le présume factice. C'est un voile ingénieux que M. Mably emprunte pour dire des vérités salutaires.

19 *Avril*. On a donné aujourd'hui la première représentation du *Bienfait rendu* ou *du Marchand*, comédie en vers & en cinq actes. C'est une satire amere & lourde de la noblesse, & sur-tout des grands seigneurs. Un négociant de Bordeaux a obligé en différentes fois un homme de condition, son ami, au point que celui-ci se trouve endetté de 100000 écus. Ne pouvant en être payé, le marchand qui a un peu de vanité dans la tête, imagine de faire épouser la fille de ce seigneur à son neveu, & d'éteindre une dette qui feroit une source de procès. L'autre ne demande pas mieux que de s'acquitter ainsi; mais sa femme, son fils & sa fille, répugnent à une alliance dont ils ne connoissent pas le motif. Pour les mettre à la raison, il faut le déclarer; ils y

donnent les mains pour lors. Le jeune homme amoureux d'une autre personne voudroit fort se dégager : combats de différents côtés entre la vanité de ces nobles, l'amour du neveu & l'arrogance du créancier, qui menace toujours de redemander son argent, si le mariage n'a pas lieu. La piece se dénoue au moyen d'une ruse du jeune homme, qui fait prêter incognito la somme au seigneur pour qu'il soit maître de rembourser : il en profite avec la plus grande joie ; son orgueil se trouve à son aise. Il n'y a que l'oncle qui enrage ; il fait des difficultés sur les papiers qu'on lui présente, il montre des soupçons : on est obligé de faire parler le notaire : il déclare que c'est de son neveu qu'ils viennent. Cet arrangement n'entre point dans les vues du marchand, & M. le comte ne s'en tire que par le refus absolu que fait la jeune personne dont étoit amoureux le neveu, de l'épouser, que son oncle n'ait remis pleinement la dette au seigneur à qui elle a des obligations personnelles. Notre brutal se fait tirer l'oreille, & ne cede qu'aux instances du pere de la fille, auquel il a lui-même de très-grandes obligations. Ces procédés généreux operent la conviction du noble : il finit par avouer que c'est dans de pareils sentiments que gît la grandeur véritable.

La piece a une duplicité d'intrigue : les caracteres en sont mal frappés, rentrant plusieurs les uns dans les autres ; le seul qui soit soutenu à un certain point, est celui de l'oncle. Préville le joue supérieurement. Elle est en général mal écrite, avec dureté ; & les meilleures tirades, car il y en a, ont une

teinte trop forte d'une amertume baſſe & ignoble.

20 *Avril.* Hier on vint annoncer la piece pour la ſeconde repréſentation : quelques voix demanderent l'auteur. Le ſieur Bellecour répondit : *Meſſieurs, nous ne le connoiſſons point.*

Pluſieurs perſonnes l'attribuent à Paliſſot. On croit y reconnoître ſa froideur dans l'intrigue, ſa touche dure & forte dans le ſtyle : d'autres veulent qu'elle ſoit de M. Helvetius ; d'autres de M. Saurin. On la donne plus ſurement à un M. Dampierre, financier.

21 *Avril.* Comme les réparations & l'arrangement qu'on ſe propoſe de faire au théâtre des machines, pour le mettre en état de former une ſalle d'opéra, dureront pluſieurs mois, l'académie royale de muſique va donner des concerts françois aux Tuileries, dans le lieu où s'exécutoit le concert ſpirituel ; on y chantera des morceaux détachés des ſcenes d'opéra. Le premier concert eſt indiqué au vendredi 29. On auroit dû prendre ce parti plutôt ; comme les acteurs & tous les gens attachés à l'opéra ſont payés à l'ordinaire, il n'en coûte aucune dépenſe que celle des bougies.

22 *Avril.* Les comédiens italiens ont donné aujourd'hui la premiere repréſentation d'*Appelle & Campuſpe*, comédie en deux actes, mêlée d'ariettes.

Alexandre ayant entre ſes mains une eſclave nommée *Campaſpe*, la plus belle perſonne de ſon ſiecle, voulut en faire tirer le portrait par Appelle. Celui-ci revoit en elle ſon ancienne maîtreſſe : le pinceau lui tombe des mains. Reconnoiſſance énergi-

que ! Le Roi survient & les trouve très-coupables envers lui. Son ressentiment éclate. Les deux amants lui avouent que c'est une passion rallumée. La générosité succede à l'indignation ; Alexandre la remet entre les mains d'Appelle, & y renonce.

Ce sujet très-beau & susceptible d'une touche noble, généreuse & pathétique, est absolument dégradé entre les mains du sieur Poinsinet. Tout y est estropié, & elle a essuyé une chûte complete. En vain l'auteur avoit tâché de capter la bienveillance du public par un compliment préalable, aussi plat que le reste & aussi ridicule.

La musique est du sieur Gibert, auteur de celle du *grand Sultan* dans les *Sultanes*. Elle est foible dans cette piece, & n'a pas pu sauver tout l'ennui de ce méchant drame.

23 *Avril*. De temps en temps on réveille le public sur l'édition annoncée de Corneille ; on assure qu'elle paroîtra décidément au mois de juin, du moins en partie. Bien des gens prétendent que M. de Voltaire a moins voulu donner une dot à Mlle. Corneille, que faire un libelle diffamatoire contre son aïeul : il a déja jeté des pierres d'attente de son systême en plusieurs occasions.

24 *Avril*. Il nous tombe sous la main, une *vie Angloise de madame la marquise de Pompadour*. Elle est ancienne, puisque les deux premieres parties finissent en 1738. En général, elle paroît pleine d'anecdotes fausses & rendues par un étranger peu au fait de nos usages. Il y a des réflexions judicieuses, quelquefois trop ameres, pour ne rien dire de plus : mais c'est un Anglois qui écrit.

25 *Avril*. La *Poëtique* de M. de Marmontel, que ses partisans avoient annoncée avec tant de faste, ne prend pas universellement. Ils sont obligés de convenir eux-mêmes qu'elle est inintelligible en quelques endroits. Il s'alonge sur les choses qui le méritent le moins, & rend minutieux les objets les plus importants par trop de discussion. On y remarque une affectation de déprimer Boileau, & de louer quelques modernes académiciens, surtout M. Watelet. L'auteur dans ses descriptions voudroit y mettre une harmonie travaillée, qui doit être l'effet d'un goût insensible, plutôt que d'une recherche pénible. On y trouve par-tout sa maniere; & les choses les plus susceptibles du pathétique manquent leur effet sous le pinceau d'un pareil peintre.

26 *Avril*. Les demoiselles Verriere, les Aspasies du siecle, se distinguent par des spectacles agréables qu'elles donnent chez elles; elles y jouent avec le plus grand succès; elles ont deux théâtres fort ornés & très-fameux pour des particuliers, à la ville & à la campagne. M. Colardeau, jeune poëte, a consacré ses talents en l'honneur de ces deux divinités. On y joue entr'autres nouveautés de cet auteur, *la Courtisane amoureuse*, drame en deux actes en vers mêlé d'ariettes, qu'il a fait en faveur de l'aînée, vivement éprise de cet auteur.

27 *Avril*. C'est un M. Jolivet, médecin, qui est à la tête de la continuation du journal de Trévoux : il se soutient dans l'état très-médiocre où il l'a mis; il en rejette la faute sur ses acolytes. De quelque part qu'elle

vienne, cet ouvrage tombe & ne peut long-temps fubfifter, fi quelque main habile ne lui rend fa dignité & fon mérite.

28 *Avril.* M. Peffelier, auteur de quelques comédies pour les deux théâtres, & d'autres ouvrages en vers & en profe, vient de mourir : il ne travailloit plus depuis long-temps.

29 *Avril.* L'académie royale de mufique a donné aujourd'hui fon premier concert à la falle du concert fpirituel. L'affluence étoit immenfe. On l'a trouvé bien choifi. Les voix font les mêmes qu'à l'opéra. Mefdemoifelles Arnoux, le Mierre & Dubois; MM. Gelin, Larrivée & Magnet y chantent. Il y a apparence que ce fpectacle prendra, fur-tout s'il eft donné de loin en loin.

30 *Avril.* M. le Mierre entreprend l'*Idoménée*, déja traité par Crébillon. Il choifit une autre route : il met en action ce que le premier n'avoit mis qu'en récit, &, dès le fecond acte, il offre un tableau terrible de la rencontre du pere & du fils, après l'horrible vœu du héros Grec.

1 *Mai* 1763. Après bien des recherches & combinaifons, il eft décidé que la piece du *Bienfait rendu* ou *du Marchand*, eft d'un M. de la Salle de Dampierre, intéreffé dans les vivres, & directeur de la régie des cartes. Ce drame, tout imparfait qu'il foit, a eu un demi-fuccès. On devoit le donner hier pour la derniere fois; mais comme les repréfentations font au profit de Préville, on les fera aller tant qu'on pourra : c'eft un rôle feul qui foutient cette piece; tout le refte lui eft facrifié.

M. l'Empereur, joaillier, y eft dépeint

très au naturel, & le public l'a reconnu avec plaiſir dans un portrait qu'en fait le négociant.

1 *Mai*. Quoique le *Saül* de M. de Voltaire ne ſoit pas imprimé, les manuſcrits s'en multiplient.

Ce drame eſt dans le goût, pour la forme conſtitutive, du *François Second* du préſident Hénault : il embraſſe une partie de la vie de Saül & tout le regne de David. Les actions ridicules ou cruelles de ces princes y ſont rapprochées ſous le jour le plus pittoreſque. Si le but de l'auteur a été de prouver que le dernier ſur-tout, ſi fort ſelon le cœur de Dieu, le prophete-roi, le ſaint prophete, étoit cependant coupable de toutes ſortes d'abominations, il y a réuſſi. Au reſte, nul coloris étranger ; ce ſont le ſtyle & les figures de l'écriture-ſainte.

3 *Mai*. Mlle. de Maiſonneuve, petite-fille de la femme-de-chambre de Mlle. Gauſſin, celle dont on a déja parlé, & dont l'abbé de Voiſenon a décelé les talents, vient de débuter : elle a de la naïveté, de l'intelligence & promet beaucoup ; elle a été très-bien accueillie aujourd'hui ; elle a joué dans la *Gouvernante* & dans *Zénéide*. Dans la premiere piece, comme elle eſt tête-à-tête avec ſon amant, on vient l'avertir de ſe retirer : en fuyant, elle eſt tombée dans la couliſſe, & a laiſſé voir ſon derriere. Madame Bellecour, dite *Gogo*, ſoubrette, eſt venue très-modeſtement lui mettre ſes juppes. Le tout s'eſt paſſé au contentement du public, qui a fort fêté le cul de l'actrice, & ſa modeſte *Gogo*. La jeune perſonne n'a point été

déconcertée, elle eſt rentrée peu après ſur le théâtre.

4 *Mai. L'Oby impie* de M. de Voltaire, qu'on avoit annonnée depuis long-temps comme devant être jouée à la comédie françoiſe, paroît imprimée en pays étranger : il y a des notes où il attaque l'*Athalie* de Racine, & ſur-tout le rôle du grand-prêtre. Nous en parlerons plus au long quand nous l'aurons lue.

5 *Mai.* Le projet de la ſalle de l'opéra n'eſt point arrêté : on a repréſenté l'inconvénient qui réſulteroit du bruit des carroſſes, ſi on l'établiſſoit dans la forme nouvelle : d'ailleurs les dépenſes font peur, & tout eſt ſuſpendu. Ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que celle qu'on conſtruit aux Tuileries ne ſera pas prête auſſitôt qu'on l'eſpéroit.

6 *Mai.* Nous avons aſſiſté aujourd'hui à la comédie chez Mlles. Verriere, dans leur ſalle de Paris : elle eſt très-jolie, grande pour une ſalle particuliere, d'une belle hauteur & fort ornée. On y compte ſept loges en baldaquin, galamment deſſinées & bien étoffées. Il y a auſſi des loges grillées pour les femmes qui ne veulent pas être vues.

On a donné *la Surpriſe d'amour*, de Mariveaux, en trois actes, & *la Courtiſane amoureuſe*, de M. Colardeau.

Dans la premiere piece, Madame de la Mare, la cadette des deux ſœurs, faiſoit le rôle de la *Marquiſe*; l'autre, celui de *Soubrette*; M. le baron de *van Svvieten*, celui du *Chevalier*; M. Colardeau repréſentoit le *Comte*; & M. d'Epinai, *Hortenſius*; le *Valet* étoit le préſident de Salaberri. Le tout a été paſſablement joué en général; mais les deux ſœurs

ont excellé, fur-tout la comteffe ; elles feroient applaudies fur la fcene françoife.

La mufique de la feconde piece eft de M. Dupin de Franceuil. La comédie eft froide, & l'auteur n'a pas tiré tout le parti poffible du fujet. La courtifane eft trop langoureufe, & fait des avances peu décentes fur le théâtre, quoiqu'elles foient naturelles dans le conte. Il y a des détails agréables. La piece eft écrite élégamment & avec facilité. On y reconnoît une plume chafte, qui ne fe permet pas la plus légere plaifanterie, quelque fufceptibles qu'en fuffent le fujet & le lieu. La mufique eft bonne, bien nourrie : on reproche à l'auteur des longueurs & beaucoup de réminifcences. L'aînée Verriere faifoit le rôle de la *Courtifane*; fa fœur, la *Soubrette ;* Mlle. Villette, une *Marchande de modes* ; le Jeune, l'*Amoureux* ; & la Ruette, le *Valet*. Ce fpectacle fort amufant étoit foutenu d'un orcheftre bon & nombreux : en un mot, rien n'y manque ; il y avoit fort bonne compagnie.

7 *Mai*. M. Barthe vient d'effayer légérement fes forces dans un drame d'un acte, intitulé *l'Amateur*. Il a été préfenté aux comédiens, qui l'ont agréé.

7 *Mai*. On vend fourdement une lettre finguliere, d'un auteur toujours fingulier : elle eft intitulée : *Lettre de J. J. Rouffeau à Chriftophe de Beaumont*. Cet auteur y difcute le mandement de M. l'archevêque, & défend fon *Emile* avec fa force & fa chaleur ordinaire.

8 *Mai*. La nouvelle actrice continue à réuffir au grand regret de beaucoup d'honnêtes gens, auxquels elle appartient, comme les Trinquant, les Meulan : il fera difficile d'arrêter

cette vocation très-décidée, & soutenue d'ailleurs par les brillantes espérances que lui donne son nouvel état.

9 *Mai*. Le comédiens françois ont donné aujourd'hui la premiere représentation de *la Mort de Socrate*, tragédie en trois actes & en vers, dont on a déja parlé. Ce sujet très-froid par lui-même, se réduit à une accusation, à un jugement & à un supplice; il a fallu se sauver par des morceaux de détail, où l'auteur à réussi. Sa versification paroît nerveuse: il y a des choses fortement pleines, & le rôle de Socrate est très-beau. Celui de la femme est trop ressemblant pour le théâtre, les autres ne sont pas assez développés, & sur-tout la conversion d'un de ses accusateurs s'opere trop brusquement. Cette tragédie n'a été reçue ni avec enthousiasme, ni avec dégoût: elle aura quelques représentations; & si cela ne va pas plus loin, c'est le défaut du sujet, & non de l'auteur.

10 *Mai*. Le sieur Palissot s'est fait recueillir en trois volumes: on voit à la tête son portrait.

Le livre a pour épigraphe: *Principibus placuisse viris non ultima laus est*. Tout annonce dans ce recueil l'insolence & la sotte vanité de l'auteur. Ce n'est qu'un réchauffé de ses différents opuscules. La piece des *Philosophes* avec tous ses agréments, occupe un volume entier: il y a une note désignée contre l'auteur du *Socrate* qu'on donne aujourd'hui; il prétend qu'il vouloit l'attaquer dans cette piece sous le nom d'Aristophane, & il tire avantage de se voir ainsi identifié avec le comique Grec.

11 *Mai.* Le *Socrate* a mieux réussi aujourd'hui. L'auteur, fort docile aux censures du public, a réformé sa piece en quantité d'endroits, & sur-tout dans le second acte qui étoit très-foible. Il a motivé davantage le repentir d'un des accusateurs de ce grand homme; il a supprimé des longueurs à la mort: enfin la piece a été plus unanimement applaudie.

12 *Mai.* L'impératrice des Russies veut absolument puiser dans nos philosophes un instituteur du prince son fils. Au refus de monsieur d'Alembert, on prétend que son choix doit tomber sur M. de Marmontel, ou sur M. Saurin. Ces deux personnages ne seront vraisemblablement pas aussi difficiles que M. d'Alembert.

13 *Mai. Plan d'éducation nationale, par M. de la Chalotais.* Ce magistrat infatigable, après avoir fait voir la nécessité de profiter de la crise actuelle pour réformer les études très-mauvaises aujourd'hui, vient de déposer au parlement de Bretagne un ouvrage sur cette matiere: il est dans les mêmes principes que l'auteur de *l'Education Publique.* Ils different dans les moyens à employer: sans doute que les yeux se dessilleront enfin, & qu'on opérera un changement si nécessaire. On ne sauroit qu'applaudir sur-tout à la guere constante & raisonnée que M. de la Chalotais ne cesse d'exercer contre la gent monacale.

14 *Mai.* M. Coste va faire paroître incessamment un ouvrage sur la *poëtique* de M. de Marmontel, contre laquelle il y a beaucoup à dire.

15 *Mai.* Milord Maréchal, gouverneur de

Neuchâtel, qui avoit accueilli si généreusement Rousseau sous la protection du roi de Prusse, étant rentré en grace & dans ses biens par l'intervention de ce monarque, part incessamment pour l'Ecosse : le moderne Diogene l'y accompagne.

16 *Mai*. M. Colardeau essaie de traduire *le Tasse*, sans entendre l'original. Ses amis lui ont conseillé de laisser son ouvrage, & de ne point concourir avec M. Watelet, qui a entrepris la même tâche. En conséquence le jeune auteur est allé chez l'académicien lui faire hommage de sa modestie, & lui déclarer qu'il ne vouloit point aller sur ses brisées. M. Watelet n'a point voulu qu'il s'arrêtât pour lui; au contraire, il l'a exhorté à poursuivre son dessein, à lui lire même ce qu'il avoit fait de son ouvrage. Colardeau y a consenti : le millionnaire a trouvé que ce n'étoit point l'original, a paru redouter peu cette concurrence, a pressé en conséquence M. Colardeau de continuer. « C'est au public, a-t-il dit, à nous juger, à » décider qui l'emportera. » Belle & louable émulation.

17 *Mai*. Le second volume de *l'Histoire de Pierre le Grand*, par M. de Voltaire, paroît & termine la vie de ce grand Empereur. On n'en est pas plus content que de l'autre. On trouve cet ouvrage extrêmement croqué : on y voit briller de temps en temps les étincelles du génie de l'historien de *Charles XII* : mais ce n'est que par intervalles. D'ailleurs, il est comme les prédicateurs, le saint du jour est toujours le plus grand chez lui : il avoit dans sa premiere histoire fait servir le czar de con-

traste à la gloire de Charles XII ; aujourd'hui Charles XII sert de marche-pied au czar.

18 *Mai*. La *lettre de J. J. Rousseau, citoyen de Geneve, à Cristophe de Beaumont, archevêque de Paris*, commence à transpirer. Nous venons de la lire : même simplicité, même force de logique, même énergie dans le style que dans ses autres ouvrages. L'auteur donne à entendre qu'on riroit beaucoup de sa façon de penser noble & généreuse, si on lui laissoit la liberté de détailler deux anecdotes qui ont donné lieu à la persécution qu'il essuie. Il prétend en gros que c'est pour avoir refusé de prêter sa plume aux jansénistes contre les jésuites, que M. l'archevêque a servi, dans cette occasion, sans le savoir, l'animosité de leurs adversaires communs. Il est surpris que n'ayant point fait de mal à M. de Beaumont ; ayant, au contraire, toujours exalté sa fermeté, quoique mal employée, il en soit ainsi récompensé ; il devoit s'attendre à un traitement plus doux ; & il réfute ensuite le mandement de M. l'archevêque, en prouvant, dit-il, que par-tout où M. de Beaumont a attaqué son livre, il a mal raisonné ; que par-tout où il a attaqué sa personne, il l'a calomnié : il finit par assurer monseigneur de son très-profond respect.

19 *Mai*. L'opéra est à la veille de perdre une danseuse vive, gaie & réjouissante : c'est Mlle. Allard. Un malheureux accident survenu chez elle au duc de Mazarin, la met dans le cas de quitter Paris & de demander sa retraite. Ce seigneur passionnément amoureux d'elle, l'entretenoit depuis fort long-temps ; on a prétendu que cette danseuse, suivant

K 2

l'usage, étoit peu fidelle; qu'un rival s'est trouvé chez elle, & que le malheureux duc a essuyé un traitement peu digne d'un homme de sa qualité : il a la tête cassée. Voilà le sûr : du reste des propos sans fin, des lamentations, des jérémiades de la part de l'héroïne, des invectives, des horreurs de part de ses camarades femelles, & une fermentation générale dans le public.

20 *Mai*. Les concerts des Tuileries se soutiennent : les mauvais plaisants ont dit que c'étoit *de l'onguent pour la brûlure*. L'affluence est toujours la même. Mlle. Chevalier a chanté aujourd'hui pour la premiere fois, & son volume de voix pleine & vaste a fait un grand effet dans l'acte de *Dardanus*, intitulé *la Magie*. Mlle. le Mierre s'entend toujours avec plaisir, Mlle. Arnoux joue plus qu'elle ne chante : sa voix anéantie n'a pas assez de force pour le lieu ; mais elle répare cela par une ame prodigieuse, une expression de geste & d'yeux qu'elle ne peut contenir. Mlle. Dubois est mieux qu'au théâtre, son organe sonore, flexible & vigoureux, y produit une sensation bien autre qu'à l'opéra. On ne s'apperçoit point de son air triste & de son œil de travers, comme sur la scene. Les voix des hommes sont à peu près au même point que sur le théâtre. Quant à l'orchestre, il est infiniment supérieur & exécute à ravir.

21 *Mai*. Les presses gémissent sans interruption pour le compte de M. de Voltaire. Les Cramer donnent une *nouvelle Histoire générale* de cet auteur, très-augmentée, puisqu'elle est en 8 volumes. Quand l'âge n'auroit rien ôté

à cet auteur du brillant du ſtyle & de l'agrément des réflexions, il n'eſt pas poſſible qu'il ait la profondeur & ſur-tout l'exactitude ſur laquelle eſt fondée la véracité, premiere qualité d'un hiſtorien.

22 *Mai*. L'opéra eſt menacé d'un très-grand délabrement. Larrivée & ſa femme, (Mlle. le Mierre) ont demandé leur retraite aux directeurs, & ceſſent de chanter au bout de ſix mois, ſi cela ne ſe raccommode pas. Ce couple d'hiſtrions a pris des airs vis-à-vis de Rebel & de Francœur; ils ont trouvé mauvais qu'on eût renvoyé des chœurs un de leurs protégés; ils ont parlé haut, même impertinemment. Ceux-ci s'en ſont plaints au miniſtre : M. de Saint-Florentin les a vertement réprimandés; il a traité, dit Larrivée, ſa femme comme une ſervante. En conſéquence ces époux ſe ſont piqués au jeu & menacent le public d'une diſgrace. Mlle. le Mierre s'eſt déja retirée du concert du prince de Conti, qui lui donnoit mille écus, parce que S. A. S. n'avoit point envoyé prier à ſouper ſon mari, un jour qu'on l'avoit demandée.

24 *Mai*. Il faut ſe rappeller ce qui s'eſt paſſé à Geneve touchant l'*Emile* de J. J. Rouſſeau. Voici la lettre que ce moderne Diogene a écrite au premier ſyndic, pour abdiquer le titre & la qualité qu'il a toujours affecté de prendre, de citoyen de cette république.

« Revenu du long étonnement où m'a jeté de la part du magnifique conſeil le procédé que j'en devois le moins attendre, je prends enfin le parti que l'honneur & la raiſon me preſcrivent, quelque cher qu'il en coûte à mon cœur.

» Je vous déclare donc, Monſieur, & je vous prie de déclarer au magnifique conſeil, que j'abdique à perpétuité mon droit de bourgeoiſie & de cité de la ville & république de Geneve : ayant rempli de mon mieux les devoirs attachés à ce titre, ſans jouir d'aucuns de ſes avantages, je ne crois point être en reſte avec l'état en le quittant. J'ai tâché d'honorer le nom de Genevois : j'ai tendrement aimé mes compatriotes ; je n'ai rien oublié pour me faire aimer d'eux. On ne ſauroit plus mal réuſſir. Je veux leur complaire juſques dans leur haine : le dernier ſacrifice qui me reſte à faire, eſt celui d'un nom qui me fut cher. Mais, Monſieur, ma patrie en me devenant étrangere, ne peut me devenir indifférente : je lui reſte attaché par un tendre ſouvenir, & je n'oublie d'elle que ſes outrages. Puiſſe-t-elle proſpérer toujours & voir augmenter ſa gloire ! puiſſe-t-elle abonder en citoyens meilleurs & ſur-tout plus heureux que moi !

» Recevez, Monſieur, je vous ſupplie, les aſſurances de mon profond reſpect. »

25 *Mai*. M. de Chabanon n'eſt point encore conſolé de ſa diſgrace littéraire ; il en eſt atteint de vapeurs ſombres : il eſt allé ces jours-ci voir M. Colardeau, ſon intime ami, de qui nous tenons l'anecdote ; il a paru dans l'état le plus affreux du déſeſpoir ; il lui a lu une *Epître ſur les gens de lettres*, qui ſe reſſent du noir qu'il broie depuis long-temps : ſon confrere y a trouvé de bonnes choſes, & a remis par-là un peu de baume dans le ſang de l'auteur.

26 *Mai*. La lettre de J. J. Rouſſeau au pre-

mier ſyndic de Geneve, ayant été donnée au magnifique conſeil, il y a eu pluſieurs voix pour ſévir contre l'auteur; mais la pluralité a été de faire tranſcrire la lettre ſur les regiſtres, & d'octroyer la demande à l'auteur. Ainſi le voilà coſmopolite.

27 *Mai*. La piece du chevalier Rochon de Chabannes, qui avoit pour titre *le Protecteur*, va être jouée inceſſamment; mais on a fait changer le titre en celui de *la Manie des Arts*, ou la *Matinée à la mode*. On a craint de bleſſer trop vivement quelques ſeigneurs, dont l'amour-propre auroit été offenſé: M. de Lauraguais ſur-tout s'y pourra trouver très-bien peint. Il y a un ſubalterne de valet ou d'intendant, qui rime aſſez au ſieur Corbie, & ce perſonnage-là pourroit être dangereux.

28 *Mai*. Il paroît des vers ſur la ſtatue équeſtre du roi, de M. Germain; ils avoient été ſoigneuſement faits avec d'autres pour Mad. la marquiſe, & envoyés enſemble à l'héroïne. Ceux-ci devoient ſervir de paſſe-port aux premiers. M. Germain n'eut point de réponſe: le deſir d'imprimer l'aiguillonnoit: il en parle au cenſeur de la police, qui en réfere à M. de Sartines. Ce magiſtrat ne veut rien prendre ſur lui; il va trouver Mad. de Pompadour pour prendre ſes ordres. Elle lui dit qu'on peut imprimer ceux ſur la ſtatue: qu'elle remercie fort l'auteur de ceux qui la concernent; mais qu'elle deſire qu'ils ne ſoient pas publiés. En conſéquence ils ſont reſtés dans le porte-feuille de M. Germain: ils étoient infiniment ſupérieurs aux autres, ampoulés, giganteſques, & n'ayant qu'un vain faſte de mots.

29 *Mai*. Nous venons de lire l'*Olympie* de M. de Voltaire, tragédie très-médiocre, d'un grand appareil de ſpectacle. *Olympie* eſt une fille d'Alexandre & de Statira. Elle ignore ſa naiſſance : elle a été élevée par Demetrius, fils d'Antipater, un des ſucceſſeurs d'Alexandre. Il veut l'épouſer, mais avant il veut expier les iniquités dont il ſe ſent coupable, entr'autres la mort d'Alexandre, de Statira, &c. La cérémonie ſe paſſe dans le temple d'Epheſe. . . Celle qui doit préſenter Olympie, eſt Statira, retirée là & inconnue ; elle découvre qu'Olympie eſt ſa fille ; elle lui apprend qu'elle eſt ſur le point de donner ſa main au meurtrier de ſon pere & au ſien ... elle recule d'horreur ; elle eſt d'autant plus malheureuſe qu'elle l'aime. Antigone veut profiter de cette découverte pour l'obtenir ; elle ne ſe veut donner ni à l'un ni à l'autre. Les deux généraux ſe propoſent un duel ; ils en ſont empêchés : on en vient à une bataille. Demetrius paroiſſant le vainqueur, Sratira ſe tue. On prépare un bûcher pour brûler ſon corps : Olympie s'y jette : Demetrius meurt : Antigone eſt au déſeſpoir, &c. On ne trouve pas même dans cette rapſodie le brillant de la verſification de M. de Voltaire.

Un certain Colini qui la donne au public, apprend qu'elle a été jouée chez ſon maître, l'électeur palatin, & qu'elle y a fait un grand effet. Il ſe donne pour avoir été attaché autrefois à M. de Voltaire ; en reconnoiſſance il fait imprimer cette tragédie.

30 *Mai*. L'acteur nouveau continue à donner au public les plus grandes eſpérances. Il a été

reçu aux grands appointements. Sa jeunesse ; sa figure, agréable & très-fine, sa légéreté, sa souplesse, en augmentent journellement le succès.

31 *Mai. Richesse de l'état.* C'est une feuille in-4o. qui se distribue *gratis*. Elle est un tableau très-succinct des moyens de répartir sur les sujets du Roi une imposition personnelle, qui absorberoit toutes celles dont les diverses marchandises sont chargées, augmenteroit de beaucoup les revenus de la couronne, mettroit le gouvernement à portée de satisfaire à ses engagements, & laisseroit au commerce une liberté essentielle à son cours. Tel est le plan qu'offre cet imprimé, qui semble réunir tous ces avantages, & dans une forme si simple qu'on ne peut assez s'étonner si le ministere ne l'adopte pas.

Au reste, il est tiré de tous les auteurs patriotiques qui ont travaillé sur cette matiere, de M. de Boulainvilliers, de M. de Vauban, de M. de Mirabeau, &c. C'est l'extrait de ces divers ouvrages réduit en 8 pages.

L'auteur de cette feuille est M. Roussel, conseiller au parlement.

1 *Juin* 1763. On a donné aujourd'hui la premiere représentation de *la Manie des Arts* ou de *la Matinée à la mode*, comédie en un acte & en prose, que nous avons déja annoncée. C'est une piece en scenes à tiroir, sans intrigues & sans dénouement. C'est un homme de condition qui a la fureur de savoir tout, de faire tout, & de protéger tout. Il a sous ses ordres des subalternes de différents arts, disposés à ployer sous ses caprices. Il s'ensuit des scenes

fort ridicules & d'un bon comique. Après plusieurs allées & venues de cette espece, on vient annoncer qu'on a servi, & les acteurs s'en vont. Cette fin n'a pas été du goût de tout le monde, & a essuyé beaucoup de critiques. Comme cette comédie avoit été applaudie jusques-là, elle a pourtant passé. L'auteur prétend qu'un acteur a supprimé de son chef un monologue qui devoit clorre la piece beaucoup mieux : c'est à la seconde représentation qu'on en jugera.

2 *Juin.* On débite un bon mot de Mlle. Arnoux, très-fin & très-joli, mais dont nous doutons qu'elle ait les gants. Ces jours derniers Mlle. Vestris, Italienne de naissance, & dont les goûts divers sont très-connus, se récrioit sur la nouvelle fécondité de Mlle. Rey ; elle ne concevoit pas comment cette fille s'y laissoit prendre si facilement : *vous en parlez bien à votre aise*, répond l'actrice enjouée, *une souris qui n'a qu'un trou est bientôt prise.*

2 *Juin.* Le projet de la nouvelle salle d'opéra est enfin arrêté ; elle sera construite dans le goût de l'ancienne & au même emplacement, à quelque différence près pour la commodité des entrées & des issues. C'est à Marly qu'on a définitivement réglé cette importante opération, qui ne commencera pas si-tôt.

Quant à la salle qu'on construit sur le théâtre des Tuileries, elle ne sera prête que pour le mois d'octobre.

3 *Juin.* Il paroît depuis quelques jours aux François une nouvelle actrice dans les rôles de soubrette : c'est Mlle. Luzzi, fort annoncée depuis quelque temps, & que Préville formoit

avec le plus grand soin. Elle n'a point trompé l'espérance publique : elle a de la taille, de l'aisance, plus de finesse que de naturel. Il faut voir comment elle se soutiendra.

4 *Juin*. Le dénouement de *la Manie des Arts* n'a pas été plus heureux aujourd'hui. On apporte au marquis, le héros de la piece, une lettre; elle est de l'auteur, qui lui demande un dénouement. Il est enchanté de cette consultation; il la lit tout haut. C'est bien difficile, dit le valet, le dénouement d'une matinée est le dîner, & l'on a servi. Cette plaisanterie critique & indirecte de la surprise du public à la premiere représentation, est mal-adroite. Par cette raison, il faut que M. Rochon cherche encore de nouveau : il se plaint que le sieur Molé a estropié aussi ce même monologue, qu'il avoit totalement passé sous silence à la premiere représentation.

5 *Juin*. On continue à s'entretenir de la lettre de J. J. Rousseau : en rendant justice à la force du raisonnement, à l'énergie du style de l'auteur, on ne le trouve pas ici plus exempt de contradiction que dans ses autres ouvrages. En discutant exactement celui-ci, on y sent des paralogismes, qui induisent à juger qu'il n'est pas intimement convaincu de tout ce qu'il dit pour conserver son systême de singularité : il veut allier à sa façon de penser, la plus libre & la plus indépendante, une sorte de religion incompatible : il se dit chrétien, & il ne croit pas au péché originel : il rit de nos dogmes & de nos mysteres, il les appelle un *vrai galimatias*; il n'adopte que notre morale : mais les déistes, les athées même en font

tutant. On entrevoit que la fermeté du ci-devant citoyen de Geneve se dément en quelque chose ; tout courageux qu'il veut paroître, il n'a osé donner sa profession de foi, purement socratique. Il est plus hardi & plus sincere dans son *Contrat Social*. On doit s'en tenir à cet ouvrage, pour apprécier ses vrais sentiments.

6 *Juin*. On a trouvé ces jours-ci un placard affreux à la nouvelle statue de *Louis XV* : elle portoit cette inscription latine, *Statua Statuæ*. On a arrêté du monde & sévi contre quelques gens qu'on soupçonnoit.

7 *Juin*. *Caquet bon bec* ou *la Poule à ma tante*, *poëme en sept chants*, *par M. de Jonquieres pere*. Quoique Freron accorde quelques éloges à cet ouvrage, on peut le regarder comme au-dessous du médiocre.

9 *Juin*. On se doutoit avec raison que le sieur Larrivée & sa femme mettroient de l'eau dans leur vin ; ils avoient débité qu'on leur offroit trente mille francs dans une cour étrangere. Quoi qu'il en soit, il paroît que leur morgue se rabaisse & qu'ils nous resteront.

10 *Juin*. *Lettre de M. Palissot, à MM. les comédiens françois ordinaires du Roi*.

Je vous présente, Messieurs, un recueil de mes ouvrages : ceux que j'ai composés pour le théâtre vous appartiennent : les autres sont un gage de la reconnoissance que je dois à vos talents. Je ne m'abuse point sur la valeur du présent que je vous fais, mais je suis bien aise de donner le premier un exemple qui peut contribuer à réaliser un projet que j'ai fait depuis long-temps pour l'honneur de votre théâtre. . . . .

« Il me semble, Messieurs, qu'il vous manque une bibliotheque dramatique, & que vous êtes d'autant plus intéressés à vous en procurer une, qu'elle contiendroit en quelque sorte les archives de votre propre gloire. En effet, le théâtre ne vous doit-il pas le divin Moliere, & beaucoup d'autres auteurs justement célébrés ? Je ne connois aucune société littéraire qui puisse se prévaloir d'avoir enrichi la scene d'un aussi grand nombre de productions distinguées.

Le projet auroit aussi son utilité, même pour les gens de lettres, qui pourroient puiser dans cette bibliotheque des ressources qui ne sont pas toujours à leur portée. Les frais n'en seroient pas très-dispendieux : car enfin cette collection n'est point immense, & tous les auteurs modernes se disputeroient l'honneur de contribuer à cet établissement par un tribut de leurs ouvrages. C'est l'exemple que j'ai voulu donner, & qui vous prouvera du moins combien je suis sensible à la gloire des arts, & particuliérement à la vôtre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Réponse de MM. les comédiens françois, à M. Palissot.

MONSIEUR,

Nous avons reçu avec plaisir le recueil de vos ouvrages que vous nous avez envoyé lundi dernier. C'est une attention dont nous vous remercions tous. Vous avez raison de penser que la comédie françoise devroit avoir une biblioteque. Il est vrai qu'il est bien extraordinaire que les ouvrages dramatiques soient

entre les mains de tout le monde, & que nous n'en ayons pas la plus exacte collection.

Nous avons eu depuis long-temps la même idée, mais toujours sans effet. Votre honnêteté, à laquelle nous sommes sensibles, va presser l'exécution d'un projet avantageux, & qui peut faire honneur à notre société. Nous vous renouvellons encore nos remerciements, & nous avons l'honneur d'être, &c. Le lundi 10 mai 1763.

Nota. Cette lettre est signée par les acteurs & actrices de la comédie.

On laisse réfléchir le lecteur sur le ridicule de la lettre & de la réponse.

11 *Juin*. On doit donner après-demain *Manco*, premier Inca du Pérou, tragédie en cinq actes. C'est une piece, dit-on, où l'homme sauvage est perpétuellement en opposition avec l'homme civil. C'est le systême de Rousseau mis en action. Ce sujet très-beau ne peut guere être le coup d'essai d'un nouveau candidat. Il est à craindre qu'il ne soit manqué. L'auteur est M. le Blanc, peu connu quant à présent.

12 *Juin*. *La richesse de l'état* qui ne s'étoit distribuée jusqu'à présent que sourdement & *gratis*, se vend publiquement aujourd'hui. On prétend que le contrôleur général a suivi ce conseil pour faire tomber cette feuille, & mettre fin à la fermentation qu'elle occasionne. Les financiers sont furieux contre ce projet : il paroît être, en général, le vœu de la nation.

13 *Juin*. Les comédiens françois ont joué aujourd'hui, pour la premiere fois, *le Manco* dont on a parlé. C'est une tragédie des plus

mal faites. Il y a le rôle d'un sauvage qui pourroit être très-beau; il débite en vers tout ce que nous avons lu épars sur les Rois, sur la liberté, sur les droits de l'homme, dans l'*Inégalité des conditions*, dans *Emile*, dans le *Contrat Social*. Le tissu ne répond pas aux sublimes idées que suggere un tel personnage. On découvre aisément que l'auteur a fait un drame pour enchâsser les scenes où il traite ces grandes questions, & non les scenes pour le drame. Au moyen de cela elles ne sont point fondues avec le reste de la piece; point d'assemblage régulier; des discordances, des coutures qui paroissent de tous côtés: quatre intérêts. Tel est le monstre dramatique dont nous parlons. Un Roi qu'on donne comme bon, & qui, pour rendre ses peuples heureux, a voulu se mettre à leur tête; qui par le même zele pour le bonheur des sauvages *Zantis*, les a vaincus, enchaînés, &c. & veut les entretenir malgré eux sous sa domination. Un sauvage, plein d'idées sublimes, qui, au moment où il reçoit la liberté de ce prince généreux, conspire contre lui. Un grand prêtre désigné après la mort de *Manco*, pour souverain, & qui veut l'assassiner en reconnoissance. Enfin un sauvage prétendu, ou du moins se croyant tel, qui a tout le fade, tout le langoureux de nos galants de la ville, qui, élevé, chéri, instruit pour la guerre par le chef des sauvages, manque tout-à-coup à ce qu'il doit à ce second pere, en faveur d'un monarque étranger, qui a vaincu, détruit, enchaîné sa nation. Tels sont les personnages. En un mot, intérêt d'un roi qui cherche son fils, enlevé dès le berceau;

intérêt d'une nation qui veut conserver sa liberté contre l'oppression du vainqueur ; intérêt d'amour entre un sauvage prétendu & une princesse élevée à la cour ; intérêt en faveur d'un bon roi, qu'un prêtre, désigné son successeur par lui-même, veut assassiner.

Cette tragédie, généralement proscrite, étoit sur le point d'expirer de sa belle mort, quand un seul malheureux vers, applaudi d'abord pour son ridicule, ensuite exalté par les sots, a relevé ce drame écrasé, en a fait la fortune : *Voilà l'homme civil, & voilà l'homme sauvage*, dit un sauvage qui vient d'arracher un poignard qu'un grand-prêtre levoit contre le fils du roi. Tel a été le ressort qui a remonté cette piece détestable.

Un courier est allé sur le champ annoncer à la cour le succès de cette tragédie, désignée pour être jouée à Choisy.

14 *Juin*. On a donné hier à Choisy un opéra nouveau en trois actes, ayant pour titre *Ismene & Ismenias*, paroles de M. Laujeon, musique de M. de la Borde. On ne dit du bien ni du poëte ni du musicien. Les ballets sont la partie de ce spectacle qui a été la plus exaltée. Géliotte a chanté, ainsi qu'un petit enfant de sept ans, qui a plu beaucoup au Roi ; & S. M. a redemandé cet opéra pour jeudi, en faveur de ce dernier.

14 *Juin*. Il passe pour constant que quatre auteurs ont mis la main à la tragédie du *Manco*. On les nomme tous.

Il n'est plus étonnant qu'il y ait quatre intérêts, chacun y a mis le sien.

15 *Juin*. *Manco* a été joué à la cour aujour-

d'hui avec des changements, entr'autres une suppression de quatre à cinq cents vers. Comme cette piece contient des choses très-fortes contre la royauté, l'auteur a cru devoir adoucir cela par le quatrain suivant, adressé au Roi :

J'ai peint un Roi juste, clément:
Digne par ses vertus d'une gloire immortelle:
Pouvois-je faire autrement ?
J'avois mon maître pour modele !

Le rôle de *Manco* a plu beaucoup au Roi.

17 *Juin*. L'ouvrage de M. Roussel est arrêté d'avant-hier. Les courtisans qui savent empoisonner tout, ont fait valoir son ouvrage pour aduler le Roi, & justifier les impôts énormes dont le peuple est chargé : « Voilà, Sire, » (ont-ils dit) un tableau par lequel la na» tion, de son propre aveu, de son consen» tement libre, offre à V. M. sept cents & tant » de millions : V. M. n'en perçoit actuelle» ment que trois cents ; de combien donc » s'en faut-il encore que ce peuple, qui crie » si fort, ne paie à V. M. tout ce qu'il pour» roit faire ? » Ce sophisme a paru victorieux ; en sorte que le parlement a cru devoir soustraire un ouvrage dont on tire des conséquences si effrayantes : on a parlé même de mettre l'auteur à la Bastille.

18 *Juin*. Le *Journal Etranger* ne pouvant plus se soutenir, les auteurs ont cherché un meilleur moyen de gagner de l'argent ; ils ont inventé une *Gazette Littéraire*, qui embrasse l'immensité du globe. Ils n'avoient point assez de secours pour donner un volume par mois ; ils offrent maintenant une feuille par semaine, & en outre un supplément aussi fort que les

quatre feuilles, pour suffire à leur vaste projet. Ce n'est qu'un droit de la Gazette de France, qu'ils veulent faire valoir, contenu dans son privilege. Le zele, le désintéressement, la critique juste & plus portée à l'éloge qu'à la satire, présideront à ce laborieux ouvrage. Il se fera sous les auspices du ministre des affaires étrangeres, & MM. Arnaud & Suard suivront cette importante nomenclature; en un mot, ils ne visent à rien moins qu'à faire tomber tous les journaux, à les absorber dans leur tourbillon : ils ne font grace qu'au *Journal des Savants* & au *Mercure*. La premiere feuille commencera à paroître le premier mercredi de juillet, & ainsi de suite.

19 *Juin. Doutes modestes sur la richesse de l'état, ou lettre écrite à l'auteur de ce systême par un de ses confreres.* Tel est le titre d'un écrit in-4°. de 8 pages, petite impression, qui a pour date le 13 juin 1763. Il regne dans le tout un fond de plaisanterie, d'ironie, toujours mal placées dans un ouvrage qui traite de matieres graves, & d'objets intéressant aussi essentiellement le bonheur des peuples. Les grands arguments de l'auteur sont, 1°. l'unité d'un impôt qui n'établit aucune distinction entre la noblesse, le clergé & le peuple; 2°. le montant excessif de ce même impôt, qu'on regarde comme très-commode & très-avantageux, lorsqu'il est porté à plus du double de ceux qu'on leve actuellement, même les frais de régie compris; 3°. la folle répartition qu'on en fait, de façon qu'il paroîtroit que le royaume seroit composé de plus de gens riches que de gens mal-aisés; ce qui renverseroit tout l'ordre suivi

Iusqu'à préſent pour impoſer les charges de l'état.

20 *Juin*. On a fait aujourd'hui la cérémonie de l'inauguration, qui a conſiſté à découvrir la ſtatue équeſtre de *Louis XV*, & tout l'accompagnement de ce monument. Les quatre figures ne ſont encore qu'en plâtre doré. Ce ſont quatre vertus : la *Force*, la *Paix*, la *Prudence*, la *Juſtice*, en forme de caryatides, qui ſoutiennent l'entablement du piédeſtal. Deux bas-reliefs, l'un repréſentant le Roi dans un char, couronné de la victoire, & conduit par la renommée à des peuples qui ſe proſternent; dans l'autre, le Roi aſſis ſur un trophée, donne la paix à ſes peuples. Une renommée la publie avec une trompette de la main gauche : elle tient une palme de la main droite. On voit dans le fond un homme & un cheval mort. On critique fort cette inauguration des quatre vertus. Eſt-il dans la nature qu'on emploie de ces figures pour ſupporter un grouppe équeſtre : D'ailleurs leur attitude molle & délicate rend mal la vigueur dont il auroit fallu les animer. Les bas-reliefs ſont ſimples. On voit d'un autre côté cette inſcription : *Ludovico XV, optimo principi, qui ad Scaldim, Moſam, Rhenum Victor, pacem armis, pace & ſuorum & Europæ felicitatem quæſivit*. Et de l'autre celle-ci : *Hoc pietatis publicæ monumentum Præfectus & Ædiles decreverunt anno* 1743, *poſuerunt anno* 1763. On critique la criniere du cheval, trop lourde, ſon encolure forcée : on trouve ſa croupe bien. On admire la figure, quoique peu reſſemblante; on prétend qu'il faut l'envisager de profil.

Du reſte, des paſquinades ſans fin. On dit à propos des quatre ſœurs qui préſentent leur derriere : *baiſe mon cul, la paix ſera faite*, &c.

21 *Juin*. Les comédiens françois ont donné aujourd'hui la comédie *gratis* : ils ont joué le *Galant Mercure* & les *Trois Couſines*. Mlle. Clairon & Mlle. Dubois ſe ſont préſentées ſur le théâtre entre les deux pieces, & ont fait voler de l'argent vers le peuple, en lui criant : *vive le Roi !*

Vive le Roi & Mlle. Clairon ! vive le Roi & Mlle. Dubois ! a répondu cette pauvre populace enchantée. On trouve l'action des deux Reines comiques de la derniere inſolence.

22 *Juin*. Le feu d'artifice qu'on a tiré aujourd'hui, & qui devoit avoir le plus grand ſuccès, a manqué abſolument. Cela contribue à faire regretter encore davantage le projet du ſieur *Dimin*. Cet homme de génie avoit un modele qu'on a pu voir, par lequel il repréſentoit d'abord le temple de la Diſcorde avec tous ſes attributs : ce qui donne lieu à tout l'artifice poſſible, à un feu d'enfer, à des volcans immenſes. La déeſſe s'embraſoit elle-même, conſumoit ſon palais ; & ſur ſes débris s'élevoit celui de la paix, de la plus grande magnificence, avec un feu doux & majeſtueux, ſuivi d'une illumination étincelante. Cette idée très-poétique, qu'on a débité avoir été ſuggérée par le poëme de l'abbé de Voiſenon, avoit été enfanté avant ; & c'eſt par haſard que l'orateur & l'architecte ſe ſont rencontrés dans leur plan : ce qui les démontre tous deux hommes de génie & d'une imagination brillante.

23 *Juin*. Il eſt queſtion de rejouer *l'Anglois à Bordeaux*, pour couronner toutes les fêtes & mettre le dernier ſceau à la joie publique. Mlle. Dangeville, quoique retirée du théâtre, doit reparoître en cette occaſion, & concourir en ce qui la concerne à la ſatisfaction générale. Le ſieur Veſtris s'eſt plaint que l'académie de danſe fût la ſeule négligée en cette occaſion : il a demandé à déployer ſes talents ; en conſéquence il a compoſé le ballet annoncé dans la comédie dont on vient de parler ; il doit s'exécuter avec l'élite de l'opéra.

24 *Juin*. L'inoculation, ſur laquelle on a tant écrit, eſt à la veille d'être proſcrite. Le 8 de ce mois le parlement a rendu un arrêt proviſoire qui, ſans ſuivre à la lettre les concluſions des gens du Roi, ordonne les précautions les plus ſéveres pour employer cette pratique. Il eſt queſtion d'avoir l'avis des facultés de médecine & de théologie, avant de ſtatuer définitivement. On regarde cette marche comme tendant d'une façon ſûre, quoique plus éloignée, à la deſtruction du ſyſtême des inoculateurs. On prétend que des médecins ont excité le parlement en cette occaſion ; ainſi il n'eſt aucun doute que leur avis ſera très-contraire à l'introduction de la nouvelle méthode. Quant à la faculté de théologie, il ſuffit que ce ſoit une nouveauté pour être réputée condamnable : « Où êtes-vous, illuſtre la Condamine, pour oppoſer votre bouclier à une » conjuration générale ? » Ce grand défenſeur de l'inoculation eſt malheureuſement en Angleterre.

25 *Juin*. M. de Bougainville, ancien ſe-

crétaire perpétuel de l'académie des belles-lettres & de l'académie françoise, est mort asthmatique. Cette perte peu importante sera facilement réparée : *Colas vivoit, Colas est mort.*

26 *Juin*. Le divertissement composé par le sieur Vestris, qui doit être exécuté demain à la comédie françoise, est amené naturellement à la suite de l'*Anglois à Bordeaux*. On lui a laissé la faculté de choisir dans le ballet du roi les sujets qui lui conviendroient le mieux. On s'imagine bien que l'orchestre sera changé & fortifié par celui de l'académie royale de musique. La fureur est extrême pour ce genre de spectacle transposé de scene. Toutes les loges sont retenues pour trois fois.

27 *Juin*. Le spectacle françois s'est ouvert aujourd'hui par un compliment au sujet de Mlle. Dangeville, aussi superflu que ridicule : c'est le sieur Molé qui l'a débité. Cette actrice a reparu dans l'*Anglois à Bordeaux*, avec des applaudissements intarissables. Cette piece n'est pourtant pas à beaucoup près son triomphe, son rôle est fort peu de chose.

Le ballet a tant représenté de choses qu'on n'y a rien compris. Il s'ouvre par un vol à vuide : Minerve est censée descendre & préluder par un chant très-médiocre. Mlle. Dubois a exécuté ce rôle, on ne peut pas plus mal. Au fond du théâtre paroît une tour ; Apollon frappe, elle tombe, & l'on voit la statue équestre du Roi. Puis viennent des danseurs de toute espece & de toute nation, qui s'entremêlent, s'embrassent & s'accordent de la meilleure foi du monde. Le tout est terminé par un pas de onze.

Le sieur Vestris fait Apollon. On a fort applaudi à l'exécution. Quant au dessin, il ne part pas à beaucoup près d'un homme de génie.

28 *Juin*. On assure que l'abbé de Prades, qui avoit été disgracié par le roi de Prusse, & détenu prisonnier depuis plusieurs années à Magdebourg, est rentré en grace, & que même il aura l'administration de l'évêché de Breslau. On mande que la lettre que ce monarque lui a écrite, commence par ces mots : *Quoique votre conduite avec moi ne soit pas nette, je veux vous rappeller, & vous permettre de revenir auprès de moi, &c.*

28 *Juin*. Le sieur Grandval ayant soupé ces jours-ci avec Mlle. Dangeville, lui a adressé les vers suivants au nom d'un jardinier :

Je voudrois bien ici vous traiter entre nous
De la même façon que je traite mes choux;
Le public, j'en suis sûr, me feroit bonne mine,
Pour lui plaire voici comment je m'y prendrois:
Au théâtre françois je vous arroserois
Tant de fois, qu'à la fin vous prendriez racine.

29 *Juin*. *Couplets adressés à madame Favart*.

Air : *quand la bergere vient des champs*.

Quand je dirai que vos attraits
De l'Amour ne sont que les traits,
Que vous êtes ce même Amour,
C'est chansonnette
Qu'on vous répete
Cent fois le jour.

Irai-je, fade Taconet (1),
Pour vous affortir un bouquet,
Defirer d'être Zéphir!
C'eft vain langage;
Sot perfiflage,
N'eft point defir.

Quand fur la lyre de Guerin (2)
Promenant une foible main
J'effaie à former quelques fons,
Soudain je penfe
Que l'imprudence
Fit des chanfons.

Comment donc faire en pareil cas!
Il faut fonger à vos appas.
D'eux feuls je veux fuivre la loi.
Je vois Juftine (3):
Mufe badine,
Infpirez-moi.

Je vais dire tout fimplement
Qu'on eft poëte en vous voyant,
Qu'on eft amant auprès de vous:
Suis-je le vôtre!
Dieux! l'un & l'autre
Sont vos époux.

---

(1) Soufleur de l'opéra comique, auteur de l'almanach chantant, où il chante M. & Mad. Favart.

(2) M. Guerin, auteur ingénieux & facile de différents couplets inférés dans quelques pieces de M. & Mad. Favart.

(3) Mad. Favart fe nomme Juftine.

29 Juin.

29 *Juin.* On a fait une tragédie de l'aventure de Malagrida. On y rappelle la malheureuse catastrophe de Portugal : elle forme le sujet de l'intrigue. Ce drame assez mal ourdi, a le mérite d'une versification assez bien faite. On n'en dit point l'auteur. Il est en trois actes.

30 *Juin. Système d'impositions & de liquidations des Dettes de l'Etat, par M. le chevalier de Forbin, officier de la marine.* Ce livre, qui tend à réduire tous les impôts à un seul, sur le pain & la viande, paroît d'abord absurde & injuste. On trouve à la lecture que c'est l'ouvrage d'un homme profond, & qui a travaillé d'après les grands principes de la législation : au moins l'auteur rend-il son plan assez plausible, pour avoir besoin d'une réfutation très-savante. Ce livre est plein d'une philosophie judicieuse & raisonnée.

30 *Juin.* On prétend que M. l'évêque d'Orléans [jésuite] se met sur les rangs pour succéder à la place de l'académie françoise, vacante par la mort de M. de Bougainville.

1 *Juillet* 1763. La *Gazette Littéraire* de l'Europe, qui devoit commencer le premier mercredi du mois, est suspendue. Le *Journal des Savants* s'oppose formellement à cette nouveauté. L'intérêt est le mobile du procès pendant au conseil. Cet ouvrage périodique rend peu par lui-même; mais comme pere des journaux, il a le droit de percevoir une rétribution de tous les journaux subalternes qui veulent s'élever : ils ne peuvent paroître que sous ses auspices. La *Gazette Littéraire* a pour objet d'anéantir cette foule de scribes. En conséquence plus de tributs au *Journal des*

Savants; le peu qu'il fait par lui-même pourroit tout au plus le ſoutenir : M. le duc de Choiſeul protege celui-ci ; le duc de Praſlin eſt pour la *Gazette : ſub judice lis eſt.*

2 *Juillet.* Les Italiens doivent donner lundi les *Fêtes de la paix*, divertiſſement du ſieur Favart, dont la muſique ſera de Philidor. La ſcene doit ſe paſſer dans la place ou plaine de *Louis XV*, toujours avec la ſtatue.

2 *Juillet. Entendons-nous*, ou *Rêve d'un vieux Notaire.* Cette facétie eſt d'un homme qui paroît prendre la balance entre l'auteur de *la Richeſſe de l'Etat* & ſes adverſaires : il en conclut qu'il n'y a rien de plus ſage ni de plus ſalutaire dans la criſe actuelle que les édits. En ne convenant point de ſa concluſion, en laiſſant à part ſes raiſonnements très-frêles & peu forts de logique, on ne peut diſconvenir que cet ouvrage ne ſoit écrit avec une légéreté, une fineſſe, une gaieté dignes des plus grands maîtres en pareil genre. On n'en nomme pas encore l'auteur.

3 *Juillet.* M. de la Condamine, ayant été filouté à Londres dans ſon auberge, a fait de cette miſere un événement important, par un *Appel de la Nation Angloiſe*, qu'il a jugé à propos de faire inſérer dans les gazettes. Rien de plus fou que cette piece : l'auteur y met cette nation au-deſſous des Sauvages & des Barbares, chez leſquels il a voyagé. Il eſt à craindre qu'il ne lui en reſte un ridicule ineffaçable.

4 *Juillet.* Les *Fêtes de la paix* données aujourd'hui aux Italiens, ſont déteſtables. C'eſt un drame à ſcenes à tiroir. Le théâtre s'ouvre par deux haies de ſoldats, repouſſant

la foule qui voudroit déborder dans la place ? survient le roi d'armes & ses hérauts. Le premier publie la paix en chantant : il finit par ordonner à la garde de laisser entrer tout le monde ; il est naturel, dit-il, que les enfants approchent de leur pere. Il s'en va, les soldats se retirent, la place reste vuide. Si l'on ne connoissoit le zele de l'auteur, on regarderoit cette absurdité comme une épigramme très-déplacée, & même punissable. Arrive successivement un maître de pension avec ses éleves, qui crache du latin : puis une grisette, qui tient un abbé sous le bras : de-là une satyre sur les oreilles du petit collet, &c. C'est une galerie continuelle de personnages de tous états, disant des chansons fort plates & fort ennuyeuses. On ne peut, en un mot, rien voir de plus misérable : nulle saillie, nulle gaieté. On ne fera point à Favart le tort d'imputer cette piece-ci à l'abbé de Voisenon.

5 *Juillet*. Depuis *la Richesse de l'Etat*, on feroit une bibliotheque, très-légere il est vrai, mais fort nombreuse, des écrits sans fin, auxquels ce rêve patriotique donne lieu chaque jour. Le gouvernement, en laissant paroître indistinctement tout ce qu'écrivent sur cette matiere les habiles & les ignorants, les bons citoyens & les mauvais, les plaisants & les raisonneurs, a pour but, sans doute, que tout se perde indistinctement dans ce déluge immense, & que ses ouvrages seuls puissent surnager.

6 *Juillet*. M. de Crébillon continue à donner des romans sous toutes sortes de forme : il vient d'en produire un en maniere de dia-

logues, intitulé *les Hasards du coin du feu*. Ce sont des aventures plus que communes, sous un titre neuf, des pensées très-ordurieres & déguisées sous des propos rompus, entortillés, du jargon, en un mot, & des impertinences. Voilà le livre décomposé.

7 *Juillet*. Malgré la proscription générale, *les Fêtes de la Paix* ont reparu aujourd'hui. Favart a fait entendre qu'il n'avoit donné que son brouillon : c'est à présent la piece au net. Depuis quelque temps les auteurs ont abusé de l'indulgence du public, au point de paroître ainsi en robe de chambre à ses yeux, pour essayer s'il voudra bien le souffrir, sauf à faire leur toilette ensuite. Quoi qu'il en soit, au moyen de beaucoup de retranchements & de quelques inversions, cette piece est ressuscitée, & la Thalie du sieur Favart se tient aujourd'hui sur ses deux brodequins. Bien de gens présument qu'elle a été relevée par l'abbé de Voisenon. Quoi qu'il ait affecté de nier constamment qu'il ait eu aucune part *à l'Anglois à Bordeaux*, ses amis de cœur ont découvert qu'il avoit pourtant été piqué de l'impudence de quelques journalistes à soutenir qu'elle étoit en entier de Favart; il l'a malicieusement voulu laisser marcher seul cette fois-ci; l'horrible culbute qu'il a faite, a vengé l'abbé assez dignement : il a bien voulu lui prêter son appui pour rendre ce drame un peu supportable; il est trop vicieux radicalement.

8 *Juillet*. Le sieur Favart a obtenu de la cour 1000 liv. de pension pour avoir fait la piece de *l'Anglois à Bordeaux*. C'est encore l'abbé de Voisenon qui a sollicité cette faveur

pour son protégé. Son activité en cette occasion, bien opposée à son caractere d'indolence, confirme de plus en plus le bruit accrédité parmi les gens de lettres, qu'il est le vrai coloriste de cette piece.

9 *Juillet. Zélis au bain, poëme en quatre chants.* Cette bagatelle, qu'on attribue à un jeune homme de vingt ans, n'est précieuse ni par le fond, ni par l'invention du sujet : mais elle est délicatement écrite ; elle est d'un coloris frais, d'un pinceau tendre, facile & gracieux : elle est de M. le marquis de Pezay.

10 *Juillet*. Les Anglois ont fait imprimer une *Réponse à l'Appel de M. de la Condamine*, où son incartade est traitée ainsi qu'elle le mérite. Tout le monde a regardé cette démarche de ce François comme une extravagance.

11 *Juillet*. M. le comte de Lauraguais, connu par différentes folies en plusieurs genres, & sur-tout par la manie d'être auteur, a pris l'inoculation sous sa protection. En conséquence, il a fait un mémoire où il traite l'arrêt du parlement des qualifications les plus indécentes, sans parler de ses écarts sur la religion, & de quantité de plaisanteries qu'il dirige contre les différents corps qui doivent connoître de cette matiere. Le 2 de ce mois il a essayé de lire ce mémoire à l'assemblée de l'académie des sciences, dont il est membre : ses confreres n'ont pu tolérer les indécences dont il est plein ; ils l'ont arrêté au bout de quelques phrases, & lui ont témoigné leur répugnance à entendre la suite : ils en ont fait même un refus absolu. M. de Lauraguais, mécontent de ne pouvoir donner à son ouvrage la plublicité qu'il desire, en a envoyé des

copies aux miniftres & à différentes perfonnes de la cour; ce qui pourroit lui être funefte. Ce même mémoire a été relu le 6. Ce n'eft plus qu'une differtation toute fimple en faveur de l'inoculation ; & l'académie n'a point héfité à la faire figner par fon fecrétaire. C'eft dans cet état qu'il eft imprimé.

13 *Juillet.* J. J. Rouffeau, qui devoit fuivre milord Maréchal en Ecoffe, n'y paffera point ; il refte dans les environs de Neuchâtel, à Motiers, où il eft depuis fa fortie de France.

13 *Juillet.* On voit dans le *Mercure* de juillet la traduction d'une partie du fecond chant de la *Pharfale*, par M. de Marmontel : elle eft précédée d'une lettre qui fait, fuivant l'ufage, l'éloge du héros & du panégyrifte, c'eft-à-dire, de l'auteur & du traducteur. Nous trouvons cette traduction en profe maniérée, embarraffée & lourde. Nous doutons qu'elle donne beaucoup de goût pour l'original.

14 *Juillet.* Le procès que le *Journal des Savants* a intenté aux auteurs du projet de la *Gazette Littéraire*, a excité une grande fermentation à la cour : M. le duc de Praflin, comme miniftre des affaires étrangeres, protege la derniere ; l'ancien a pour lui M. le duc de Choifeul. Les deux miniftres prennent la chofe fort à cœur, & la cour fe divife. M. l'abbé de Voifenon, qui fent combien cette méfintelligence peut faire de tort aux lettres, eft parti pour Compiegne : le crédit qu'il a auprès de ces deux ducs, lui fait efpérer de pouvoir les rapprocher.

15 *Juillet.* Tout le monde fait que M. de la Poupeliniere vifoit à la célébrité d'auteur ; on connoiffoit de lui des comédies, des romans,

des chanſons, &c.; mais on a découvert depuis quelques jours un ouvrage de ſa façon, qui, quoiqu'imprimé, n'avoit point paru; c'eſt un livre intitulé : *Les Mœurs du ſiecle, en dialogues*. Il eſt dans le goût du *Portier des Chartreux*. Ce vieux paillard s'eſt délecté à faire cette œuvre licencieuſe. Il n'y en a que trois exemplaires exiſtants. Ils étoient ſous les ſcellés. Un d'eux eſt orné d'eſtampes en très-grand nombre : elles ſont relatives au ſujet, faites exprès & gravées, & avec le plus grand ſoin. Il en eſt qui ont beaucoup de figures, toutes très-finies. Enfin on eſtime cet ouvrage, tant pour ſa rareté que pour le nombre & la perfection des tableaux, plus de 20000 écus.

Lorſqu'on fit cette découverte, Mlle. de Vandi, une des héritieres, fit un cri effroyable, & dit qu'il falloit jeter au feu cette production diabolique. Le commiſſaire lui repréſenta qu'elle ne pouvoit diſpoſer ſeule de cet ouvrage, qu'il falloit le concours des autres héritiers; qu'il eſtimoit convenable de le remettre ſous les ſcellés juſqu'à ce qu'on eût pris un parti : ce qui fut fait. Ce commiſſaire a rendu compte de cet événement à M. le lieutenant général de police, qui l'a renvoyé à M. de St. Florentin. Le miniſtre a expédié un ordre du Roi, qui lui enjoint de s'emparer de cet ouvrage pour S. M.; ce qui a été fait.

16 Juillet. M. le comte de Lauraguais a été arrêté hier, & conduit ce matin, par ordre du Roi, à la citadelle de Metz.

Ce ſeigneur à lu le 6 de ce mois un mémoire ſur l'inoculation à l'aſſemblée de l'académie des ſciences, dont il eſt membre pour la méchanique. Dans cet ouvrage il improuve l'arrêt

du parlement sur cette matiere, & défend l'inoculation qu'il soumet à ses calculs. Il ne s'est pas borné à cette lecture, il a envoyé ce mémoire à M. de St. Florentin, avec une lettre pour l'engager à le mettre sous les yeux du Roi. Tout cela n'eût été rien, s'il n'eût affecté de répandre cet ouvrage avec deux lettres différentes à M. le comte de Bissy & à M. le comte de Noailles. Cet éclat scandaleux a obligé le Roi de punir le comte de Lauraguais de la licence avec laquelle il a parlé dans ses lettres particulieres de la faculté de théologie, du parlement & de quelques personnes de la cour.

17 *Juillet*. On vante beaucoup une *Lettre Pastorale* de M. l'archevêque de Lyon : elle est adressée au clergé séculier & régulier, & à tous les fideles de son diocese : elle est datée de Paris le 30 juin dernier. Elle roule sur des discussions survenues entre les différents corps de la ville relativement aux RR. PP. de l'oratoire. Ces Messieurs ont remplacé les jésuites dans les fonctions de l'éducation publique.

Cette lettre est écrite avec noblesse & onction; elle est dans un style vraiment pastoral, digne en un mot des premiers siecles de l'église. M. l'archevêque y rend un compte modeste de sa conduite dans toute cette affaire, & y témoigne combien il est pénétré de n'avoir pas eu le suffrage de ses ouailles, dont il jalouse l'estime, la confiance & l'amitié. Ce phénomene épiscopal contraste merveilleusement avec la morgue & le despotisme qui regnent dans la plupart des ouvrages de nosseigneurs modernes du clergé.

18 *Juillet*. Les lettres de M. de Lauraguais servent à l'instruction de son procès littéraire :

on les rapportera à mesure qu'elles se présenteront, sans prétendre les citer comme des morceaux précieux par le goût, l'esprit, ou le style qui y regnent.

Lettre de M. le comte de Lauraguais à M. le comte de St. Florentin, en lui envoyant son mémoire sur l'inoculation, pour être mis sous les yeux du Roi.

J'ai cru devoir, monsieur le Comte, vous engager à donner au Roi un mémoire que j'ai fait sur l'inoculation : vous avez protégé tant de voyages entrepris par les académiciens du Roi, pour déterminer la figure de la terre, qu'il m'a paru, j'ose le dire, impossible que vous ne prissiez pas un intérêt bien vif à ce qui intéresse l'existence des habitants, la conservation du Roi particuliérement, & celle de ses sujets.

Par quelle fatalité notre nation a-t-elle toujours combattu contre des vérités dont les autres jouissent déja ? C'est une chose bien extraordinaire & bien douloureuse à contempler que le moment où la perfection des beaux arts éleve un monument au Roi, que celui où les magistrats sont assez éclairés pour rejeter les refus des sacrements, soit en même temps celui où les magistrats consultent les ignorants docteurs sur la probabilité physique de l'inoculation, changée par l'expérience dans le moyen de conserver les créatures de Dieu, après leur avoir imposé silence en théologie ? Le réquisitoire est digne de la barbarie du siecle de Louis le Jeune ; mais comme Louis XIV créa l'académie pour conserver au moins les lumieres acquises, & que ses membres doivent lutter contre les œuvres nouvelles,

j'ai cru devoir faire le mémoire que je vous prie de présenter au Roi, & n'ai pas cru que les tracasseries qu'il me fera, les cris qu'il excitera, les ridicules dont on voudra me couvrir, dussent m'arrêter. Je connois tous les quinze-vingts du monde ; mais parce que leur routine leur a fait connoître des sentiers, je ne crois pas que ce soit un bonheur d'avoir les yeux au bout d'un bâton, & j'aime mieux contempler le jour de la place où je reste immobile, que de marcher dans une nuit éternelle. Enfin, Monsieur, quoique je ne sois pas médecin, & que j'aie écrit sur l'inoculation, quoique je ne demande point de pension, & que je desirasse que mes confreres touchassent celles qu'ils ont méritées ; malgré que mon mémoire soit fort ennuyeux, si vous protégez l'inoculation contre les préjugés & les fripons, vous serez certainement l'homme qui méritera davantage d'inspirer les sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être très-parfaitement, &c.

19 *Juillet*. On a imprimé depuis quelques jours une lettre de J. J. Rousseau de Geneve, qui contient sa renonciation à la société civile, & ses adieux aux hommes. C'est une déclamation des plus vives contre l'espece humaine, qu'il taxe de tous les vices, & qu'il abandonne à ses mœurs corrompues. Libre par la proscription qu'on a faite de sa personne, il se regarde comme sans maître & sans patrie ; il y déclare qu'il préfere les forêts aux villes infectées d'hommes cruels, barbares, méchants par principes, inhumains par éducation, injustes par des loix qu'ont dicté la tyrannie. On seroit presque tenté de croire que cette

lettre n'eſt point de Rouſſeau, tant elle eſt extraordinaire; que c'eſt une plaiſanterie de quelqu'un qui a voulu l'imiter : mais le ſtyle ſoutenu qui y regne, toujours mâle, toujours nerveux, ne laiſſe preſqu'aucun doute que l'ouvrage ne ſoit de ce moderne Diogene.

20 *Juillet. Lettre de M. le comte de Lauraguais à M. le comte de Biſſy, en lui envoyant copie de la lettre écrite à M. le comte de St. Florentin.*

Voilà, monſieur le Comte, la copie de la lettre que vous m'avez demandée, & que je crois moins indigne du ſujet qu'elle traite, depuis que vous l'avez applaudie. Vous me demandez auſſi mon mémoire : il faudra bien qu'il paroiſſe, car j'avoue qu'il peut me juſtifier de beaucoup d'imputations qu'on répand ſourdement. Je voudrois bien qu'il fît moins de bruit & plus d'effet. Je ſuis reſté dans le ſilence, tant que les choſes ſont reſtées dans le cercle où la force de l'opinion les meut : mais M. Omer de Fleuri m'a forcé de parler.

L'académie a trouvé mauvais; c'eſt-à-dire, M. du Hamel du Monceau & M. le Camus ont trouvé mauvais que j'appellaſſe le Fleury au réquiſitoire *Omer de Fleury;* mais ils ont été aſſez contents des raiſons qui m'ont forcé à l'appeller ainſi : j'ai cité l'hiſtoire des quatre fils d'Aymon, l'uſage où nous étions de ne point appeller notre ſecrétaire ſimplement M. de Fouchy, ou Grand Jean, mais Grand Jean de Fouchy, comme il ſigne lui-même; qu'enfin MM. de Fleury étoient trois freres, qu'en leur ſuppoſant à tous trois autant d'eſprit & de talents, il valoit mieux les déſigner par leur nom diſtinctif que de leur donner des ſobriquets,

ainsi que le monde avoit consacré ceux de *Choiseul le Merle*, & de *Mailly la Bête*. D'ailleurs je leur ai dit qu'ayant écrit comme sœur du Pot, s'ils me cherchoient querelle, il faudroit qu'ils me citassent devant les freres de la Charité : ils ont paru satisfaits, & cela me donne l'espérance de ne pas choquer messieurs. Cependant, malgré la conviction où je suis, que je démontrerai avec la derniere évidence, que le réquisitoire est digne de toute censure, je viens d'avoir une idée qui me désole, &, si vous pensez comme moi, je suis au désespoir. N'imaginez-vous pas que M. Omer de Fleury, ainsi que le parlement, ont dit : il faut bien essayer à quoi la faculté de théologie peut être bonne : nous la faisons déja taire en théologie ; voyons si l'on peut l'écouter en physique ; & si elle radote sur l'inoculation, ainsi que sur les sacrements, nous lui défendons d'ouvrir à jamais la bouche que pour la consécration ; ce qui ne tire point à conséquence. S'ils ont pensé cela, je me pendrois d'en avoir suspendu l'effet par mes raisonnements. Bon jour, monsieur le Comte.

21 Juillet. Lettre de M. le comte de Lauraguais à M. le comte de Noailles, le 8 juillet 1763.

J'eus le bonheur, comme vous savez, Monsieur, de vous rencontrer hier : vous alliez monter dans votre carrosse ; je crus être caché dans la foule des pauvres qui l'entouroient ; mais vos yeux me distinguerent, parce que votre main aime à soulager leur misere. Vous me reconnûtes après trois ans, vous vîtes la joie se répandre sur mon visage, vous la fîtes passer dans mon cœur en m'embrassant. Vous joignîtes à vos bontés pour moi des reproches

obligeants : & si vous vous moquâtes de moi en me disant que vous saviez que je ne venois point chez vous, parce que j'étois sûr que vous viendriez chez moi si je le voulois, je n'ai pu m'en fâcher ; je restai dans la confusion. Elle eût été bien plus grande, si j'avois deviné que je pusse être aujourd'hui dans le cas de recourir à vous.

Voilà mon histoire, & vous l'apprendrez à peu près par les trois copies de lettres que j'ai l'honneur de vous envoyer. Lisez d'abord celle à M. de St. Florentin, ensuite celle à M. de Bissy, enfin la seconde que j'ai écrite encore à M. de St. Florentin ; vous verrez les motifs & les raisons qui m'ont determiné à la démarche que j'ai faite. Souffrez, puisque j'eus l'honneur de vous voir hier, & que le pécheur toucha l'habit du juste, qu'il vous parle morale. Nos fautes excitent votre charité chrétienne, & dans le monde pervers les fureurs humaines. A peine ma lettre au comte de Bissy a-t-elle été écrite, qu'on m'en parla : enfin, j'appris hier qu'on crie au blasphême : je craignis d'avoir offensé quelqu'un, puisque je voyois qu'on parloit de venger Dieu ; je relus ma lettre ; je cherchois au moins quelques indiscrétions. Faites-moi donc découvrir mes fautes, monsieur le Comte, car je n'y ai rien trouvé de blâmable. Vouloir que mon mémoire fît du bien, au lieu d'éclat, vous paroît surement honnête. C'est ce sentiment qui vous faisoit dérober à l'armée tous les moments que vous ne deviez pas à son exemple, pour donner au Roi les plus secrets avis du plus fidele de ses sujets. Mes raisons pour appeller le Fleury au réquisitoire *Omer de Fleury*, sont

excellentes. Me puniroit-on pour n'avoir pas dit la meilleure de toutes, c'eſt que c'eſt ſon nom ? Le monde eſt donc bien juſte, puiſqu'il eſt ſi ſévere. Dire à l'académie qu'on écrit comme une garde-malade, ne peut offenſer que les médecins qui raiſonneroient comme cela. J'ai dit que je démontrerois que le réquiſitoire eſt digne de toute cenſure, & je l'ai déja fait. Mais tandis qu'on me menaçoit de M. Omer de Fleury, je me ſuis ſenti indigné contre lui ; il m'attaqueroit lui, quand je devrois demander ſa tête au parlement, c'eſt-à-dire, aux chambres aſſembles, pour avoir engagé la grand'chambre à la proſcription de nos races futures, pendant qu'il faut que toutes les chambres ſoient aſſemblées pour juger un ſimple gentilhomme ; j'ai dit, je ne le crains pas ; mais je vous demande, que faut-il faire ?

Enfin, quant aux vues que je ne fais que prêter évidemment à M. Omer de Fleury, & à la grand'chambre, c'eſt que j'avoue qu'il me parut toujours très-deſirable que les miniſtres des autels s'y conſacraſſent paiſiblement. Me puniroit-on, parce que je ſuppoſe qu'un bon prêtre pourroit dire la meſſe ſans que cela tire à conſéquence ? Se réſerve-t-on encore le droit de me perſécuter en chaſuble ?

Quoi qu'il en ſoit, je ne ſais comment on a trouvé tout cela ; mais on m'a dit que la Reine crioit contre moi. Je me jette à vos pieds, & bénis vos grandeurs, parce que j'admire l'uſage que vous en faites : parlez à madame la comteſſe de Noailles, daignez me parler, & je vous entendrai comme elle ; car hier j'ai ſenti que vos baiſers feroient

revivre un mort ; vous êtes fait pour tous les miracles.

22 Juillet. Il se répand des *Remontrances du parlement de Rouen* du 16 juillet 1763, au sujet des édits de la déclaration enrégistrée au lit de justice dernier. Elles sont de l'éloquence la plus mâle, la plus onctueuse & la plus vraie. Ce morceau, joint à celles de Paris, antérieures & postérieures à ce même lit de justice, paroissent avoir réuni tout ce que le zele patriotique, dirigé par le respect & la soumission dus au souverain, peuvent enfanter de plus beau, de plus solide & de plus touchant.

23 Juillet. Les Italiens ont donné aujourd'hui la premiere représentation des *Deux Chasseurs & la Laitiere*, fables dialoguées & mêlées d'ariettes. La musique est de Duni, les paroles d'Anseaume.

On regardoit cette nouveauté comme si peu de chose, qu'on ne l'avoit point affichée: elle a pris avec succès, à la faveur de la musique qui fait tout passer à cet heureux théâtre. Comme il n'avoit point de département fixe, il est devenu l'égout des autres ; il n'est point d'absurdité qui ne puisse y être admise.

24 Juillet. On a découvert parmi les livres de la bibliotheque du college de Louis-le-Grand, un manuscrit in-folio, noté & paraphé par M. d'Argenson, lieutenant-général de police, contenant un détail d'une conspiration formée par les jésuites & l'archevêque de Paris, du Harlay, contre les jours de Louis XIV. Cette conspiration avoit été découverte par l'abbé *Blache*, & voici ce qu'on en sait.

Cet abbé Blache étoit de Grenoble, avoit d'abord entré dans les ordres, vint à Paris, aumônier des relgieuſes de la Ville-l'Evêque.

Quand il eut découvert la conſpiration en queſtion, il conſulta trois jéjuites pour ſavoir ce qu'il devoit faire. On ſait le nom de deux, le P. *Dupuis* & le P. *Guilleret*. Leur réponſe fut qu'il falloit laiſſer agir la providence, & qu'il n'étoit point obligé à révélation. Peu ſatisfait de cette déciſion, il conſulta ſéparément le prieur de l'abbaye de St. Germain-des-Prés, & celui des Blancs-Manteaux; ils furent du ſentiment contraire. En conſéquence, il fit parvenir à M. le Tellier, lors chancelier, un mémoire détaillé, contenant tout ce qu'il ſavoit de la conſpiration prétendue. Il pria le chancelier de ne pas lui faire de réponſe directement, pour ne point l'expoſer à la vengeance ſecrete des auteurs du complot, mais pour ſa tranquillité & pour certitude que ſa lettre & ſes inſtructions avoient été remiſes, il pria le chancelier de faire mettre une lettre rouge initiale à la gazette de France, le 31 décembre 1683. Ce qui a été exécuté. Cette lettre majuſcule G eſt griſe dans toutes les autres gazettes.

Cette année, le *Cabinet des Parfums* fut détruit. Le détail portoit, que c'étoit-là, & par le moyen des odeurs, qu'on devoit faire périr Louis XIV.

On motive cette conſpiration par ce qui s'étoit paſſé en 1680. Le clergé venoit de publier les quatre fameux articles auxquels le Roi ſavoit donné toute l'authenticité, en les faiſant enrégiſtrer dans toutes ſes cours, & obligeant tous les profeſſeurs de théologie de

ſes enſeigner. Cet acte de vigueur brouilla la cour de France avec le régime, & la paix ne fut faite que par la révocation de l'édit de Nantes, que madame de Maintenon, à la ſollicitation des jéſuites, obtint de la foibleſſe de Louis XIV.

Quoi qu'il en ſoit, en 1704 l'abbé Blache fut arrêté en vertu d'une lettre de cachet & mis à la Baſtille, où il eſt mort. Le jour de ſon empriſonnement, le lieutenant-général de police, commiſſaire en cette partie, dreſſa un procès-verbal, contenant inventaire des papiers de l'abbé Blache. Ces papiers furent rangés par cote, & paraphés par M. d'Argenſon; & c'eſt parmi ces papiers que s'eſt trouvé le manuſcrit en queſtion. Il a été dépoſé au greffe le 14 juillet, par MM. les commiſſaires du parlement, chargés de ce qui concerne le college de Louis-le-Grand & autres maiſons des jéſuites à Paris.

25 Juillet. Additions à l'Eſſai ſur l'hiſtoire générale & les mœurs des nations, depuis Charlemagne juſqu'à nos jours. Telle eſt la ſuite de *l'Hiſtoire Univerſelle* de M. de Voltaire. C'eſt un croquis très-informe de tout ce qui s'eſt paſſé juſqu'à la paix derniere; il veut tout embraſſer, n'approfondit rien, & traite tous les événements de la maniere la plus vague; la moins circonſtanciée, & ſouvent la plus erroné.

26 Juillet. On a trouvé au college de Louis-le-Grand une médaille frappée du temps de la ligue [1590] repréſentant le cardinal de Bourbon, élu Roi ſous le nom de Charles X, par les factieux, à la tête deſquels étoient les jéſuites. On a trouvé auſſi le coin qui a ſervi

à frapper les médailles de ce temps-là : cette derniere piece est sur-tout très-curieuse

27 *Juillet*. Samedi 23, a été joué pour la douzieme & derniere fois *l'Anglois à Bordeaux*, non par satiété, mais pour que les acteurs n'oublient pas les autres pieces. On a terminé également la pantomime, exécutée par le ballet du Roi.

28 *Juillet*. Pour compléter la collection des lettres de M. de Lauraguais, il faudroit en avoir encore deux de ce seigneur à M. de St. Florentin. On en a assez vu pour connoître son genre d'esprit, & s'instruire à fond du procès. Il suffit d'ajouter que dans la troisieme à ce ministre, écrite après la réception de la lettre de cachet, il marque qu'il a reçu les ordres du Roi avec toute la soumission d'un sujet; que si cependant il lui est permis de faire ses très-humbles représentations, il observera qu'il eût desiré que les ordres de S. M. lui eussent été signifiés dans une forme plus légale.

29 *Juillet*. Le parlement a rendu un arrêt le 22 de ce mois, au sujet de la bibliotheque léguée par M. le président de Harlay au college des jésuites, à la charge de la rendre publique [ce qu'ils n'ont pas fait]. Il ordonne que, vu la difficulté, l'impossibilité même de distraire des autres livres ceux-là qui n'ont aucune marque de distinction, on s'en rapportera au verbal de la remise qui en fut faite aux jésuites, suivant lequel cette bibliotheque est évaluée à 25000 livres. En conséquence, on commencera par prélever cette somme sur la vente. Elle doit être employée à fonder deux bourses, dont

M. le prince de Tingry, héritier de la maiſon de Harlay, aura la nomination.

31 *Juillet.* Le Sr. de Bure, fils, a commencé de nous donner un catalogue de livres rares en tout genre. Le premier volume roule ſur la théologie. Ce projet eſt louable : il peut être très-utile aux littérateurs, & ſur-tout aux bibliographes. L'eſſai qui paroît, n'eſt pas à ſon point de perfection à beaucoup près. Il faudroit à de très-vaſtes connoiſſances de la librairie, joindre une fineſſe de tact, un goût exquis, incompatibles avec la préſente érudition.

31 *Juillet.* Mlle. Dumeſnil a joué dans *Médée*, ces jours-ci, avec tant d'enthouſiaſme de la part du public, que Mlle. Clairon s'en eſt alarmée. Elle ne devoit reprendre qu'à Fontainebleau ; elle n'a pu voir ſans jalouſie le triomphe de ſa rivale ; elle ſe diſpoſe à paroître inceſſamment.

2 *Août* 1763. Rouſſeau écrit à un de ſes amis qu'il y a une grande fermentation à Geneve ſur ſon compte : les citoyens ne ſont point contents de la conduite du magnifique conſeil, & peut-être ſera-t-on forcé de réintégrer ce membre dans tous ſes droits, privileges, &c. Il faudroit voir comment cet illuſtre miſanthrope ſe comportera dans cette occaſion : c'eſt ici la pierre de touche de ſa modeſtie ; il eſt à craindre qu'il ne dévoile un orgueil dont on le croit paîtri.

3 *Août.* Extrait d'un ſermon prêché à Ste. Marguerite, fauxbourg St. Antoine, le mercredi 20 juillet, par M. l'abbé Labbat, prêtre habitué de St. Euſtache.

Nemo vos decipiat per philosophiam & inanem fallaciam. . . . .

. . . Dans les regnes précédents, les princes marquoient leur religion en protégeant les ministres de l'église..... Les magistrats persécutent l'innocence & oppriment la religion..... Les esprits se soutiennent par une modération forcée & une politique momentanée..... Tôt ou tard la révolution éclatera dans un royaume où le sceptre & l'encensoir s'entre-choquent sans cesse..... La crise est violente, & la révolution ne peut être que trop prochaine.

Le prêtre, auteur du sermon, a été décrété de prise de corps par le Châtelet.

4 *Août*. On attribue à M. de Voltaire la fable suivante sur l'expulsion des jésuites :

Les renards & les loups un jour étoient en guerre :
Les moutons respiroient ; les bergers imprudents,
Chasserent par arrêt les renards de nos champs :
Les loups vont désoler la terre.
Les bergers, soit dit entre nous,
Ne pourroient-ils pas bien s'entendre avec les loups.

5 *Août*. On ne peut s'empêcher de rire, en voyant le complot général des journalistes pour faire accroire au public que l'*Anglois à Bordeaux* est du Sr. Favart. Freron, dans la 19e. feuille, rompt une lance en faveur de ce parodiste. Plus ces messieurs s'acharnent & se réunissent à soutenir ce paradoxe, plus le public connoisseur reconnoît une impulsion secrete & puissante qui les a forcés à parler ainsi contre leur propre sentiment.

6 *Août*. On donne manuscrits quelques

morceaux détachés du mémoire de M. le comte de Lauraguais, avec cette addition. On l'a dans toute ſon originalité :

Omer de Fleury dit, &c. Meſſieurs, comme je ſuis chargé par état de vous propoſer des theſes de médecine, & qu'il s'agit de diſſiper des nuages qui affoibliſſent la ſécurité, & de ſouhaiter une ſolution à des craintes, votre ſageſſe qui préſide à vos démarches, aſſurera un nouveau poids à ce que votre autorité pourra régler ſur le fait de l'inoculation, qui ſe préſente naturellement ſous deux aſpects...

Page 3. Et comme dans la petite vérole ordinaire, on s'en remet ordinairement à la prudence des malades & des médecins, vous ſentez bien que dans l'inoculation, où la tête eſt beaucoup plus libre, il ne faut s'en remettre à la prudence de perſonne.

Page 4. Mais comme ce qui peut intéreſſer la religion, ne regarde en aucune maniere le bien public, & que le bien public ne regarde pas la religion, il faut conſulter la Sorbonne, qui par état eſt chargée de décider quand un chrétien doit être ſaigné & purgé ; & la faculté de médecine, chargée par état de ſavoir ſi l'inoculation eſt permiſe par le droit canon.

Ainſi, Meſſieurs, vous qui êtes les meilleurs médecins & les meilleurs théologiens de l'Europe, vous devez rendre un arrêt ſur la petite vérole, ainſi que vous en avez rendu un ſur les *catégories* d'Ariſtote, ſur la *circulation du ſang*, ſur l'*émétique* & ſur le *quinquina*

On ſait que vous vous entendez par état à toutes ces choſes, comme en finances. Puiſque l'inoculation, Meſſieurs, réuſſit dans toutes

les nations voisines qui l'ont essayée ; puisqu'elle a sauvé la vie à des nations qui raisonnent, il est juste que vous proscriviez cette pratique, attendu qu'elle n'est pas enrégistrée ; & pour y parvenir, vous emploierez la décision de la Sorbonne, qui vous dira que saint Augustin n'a pas connu l'inoculation ; & la faculté de Paris, qui est toujours de l'avis des médecins étrangers.

Sur-tout, Messieurs, ne donnez point un temps fixe aux salutaires & sacrées facultés pour décider, parce que l'inoculation de la petite vérole sera toujours proscrite en attendant.

A l'égard de la sœur aînée de la petite, MM. des enquêtes sont exhortés à examiner scrupuleusement les pillules de Keyser, tant pour le bien public, que pour le bien particulier des jeunes messieurs qui en ont besoin par état.

La Sorbonne ayant donné son décret sur cette matiere théologique, nous espérons que vous ordonnerez la peine de mort [que les facultés de médecine & de théologie ont ordonnée quelquefois dans de moindres cas] contre les enfants de nos princes inoculés sans votre permission, & autre quiconque révoquera en doute votre sagesse & votre impartialité reconnue.

7 *Août*. Le célebre Cochin a gravé le fameux tableau trouvé à Billon en Auvergne, & dont on a déja parlé. Cette estampe se vend publiquement : elle rend parfaitement l'original, & en donne une beaucoup plus grande idée qu'il ne mérite. La composition en est immense, & d'une allégorie soutenue. On y critique entre autres le passage :

non colluctatio nobis adversus carnem & sanguinem, sed adversus reges & principes. Il auroit fallu ajouter *tenebrarum*, mot qui pourroit avoir été omis exprès.

Le compte rendu le 15 juillet 1763, par le président Rolland, de ce tableau, en donne une explication fort détaillée : il ne fait pas difficulté d'insinuer qu'on est tenté de prendre pour la tête de Henri IV, celle qui est détachée & renversée dans le tableau, ayant pour inscription *Heretici insultantes.*

10 *Août. Lettre de M. le comte de Lauraguais à M. de St. Florentin, à la réception de la lettre de cachet du* 15 *juillet* 1763.

Je viens, Monsieur, de recevoir les ordres du Roi ; je lesai reçus avec tout le respect que tout sujet doit à son maître, mais aussi avec le courage qui me rend peut-être digne d'être le sujet du meilleur des Rois. Vous pouvez juger, Monsieur, dans ce moment, de mon existence toute entiere : croyez que je n'ai pas risqué le repos de ma vie pour faire rire les sots, crier les caillettes, scandaliser les honnêtes gens du monde, & désespérer les prêtres : j'espérois conserver à la France près de 50000 hommes, qui meurent tous les ans de la petite vérole : j'espérois empêcher leur proscription probable, en faisant frémir le parlement du réquisitoire qui préparoit cette affreuse proscription. Songez donc, Monsieur, & je vous le dis avec attendrissement, qu'il meurt à Paris tous les ans 20000 hommes, que cette ville est à peu près la vingtieme partie du royaume, que les morts se montent à 400000 hommes, que sur huit morts il y en a au moins un qui meurt de la petite vérole ; il y en a donc 50000 qui sont

enlevés par cette maladie ; & que l'avantage de l'inoculation étant de 300 contre 1, elle conservoit 59834 personnes à l'état.

Je n'ai pas commis le crime, Monsieur, de me croire criminel, pour avoir employé tous les moyens qui pourroient rendre ce réquisitoire odieux & méprisable. Je ne redoutois pas même d'être cité au parlement. S'il m'avoit condamné, en me plaignant de l'abus des loix, j'eusse adoré leur justice : je n'ai que la douleur de lui être dérobé, c'est le seul sentiment qui mêle quelqu'amertume à l'obéissance que je dois au Roi.

J'ai rassuré le pauvre homme que vous m'avez envoyé : il me croyoit apparemment coupable ; d'ailleurs, comme il avoit peut-être ses affaires & moi les miennes, & qu'enfin je n'aime pas les compliments, pour le tranquilliser, je lui ai dit que j'allois vous écrire, & lui ai donné ma parole que nous partirions cette nuit ensemble.

10 *Août. Lettre d'un philosophe à un autre philosophe de ses amis.* Je m'afflige avec tout autre, monsieur le Comte, de ce qui vous arrive ; mais j'en ris avec vous. La prison ne vous inquiete pas. Votre ame est toujours égale & tranquille, à Metz comme à Paris. Le public malin n'en croit rien : il se moque de vous, & prétend que vos lettres à M. de St. Florentin, à M. de Bissy & à M. de Noailles, sont de la mauvaise plaisanterie, sans goût, sans style ; & que vous n'écrivez pas mieux en vers qu'en prose ; ce sont-là ses propres termes.

Si vous étiez, monsieur le Comte, de ces gens bouffis d'orgueil qui prétendent que tout ce qu'ils font soit bien, je me garderois bien

d'avoir

d'avoir tant de franchise ; mais je vous connois, vous êtes philosophe, la critique du public vous touche peu ; je sais que vous voulez bien écrire : on le voit assez. Cela suffit. On vous reproche sur-tout de courir après l'esprit, sans pouvoir l'attraper : ce n'est donc pas votre faute ; voilà ce qui vous justifie.

Aujourd'hui on ne juge des choses que par les apparences ; on ne veut pas se donner la peine d'approfondir les motifs qui font agir. L'homme est comme cela ; qu'y faire ? Vous ne lui ôteriez pas de la tête que vous voulez faire parler de vous, à quelque prix que ce soit : on dit tout haut à qui veut l'entendre que vos desseins *in petto* étoient que M. le procureur général vous dénonçât au parlement, pour être jugé les chambres assemblées, afin que la chose fît plus d'éclat, & que tout le monde parlât de vous comme d'un martyr.

Voyez, M. le Comte, comme on vous prête de la misere, de la petitesse : qu'on connoît mal le sage ! c'est bien de ces fadaises dont il s'occupe ! il aime le grand, le sublime. !

Le public ingrat ignore les peines que vous vous êtes données pour trouver de la porcelaine qui allât sur le feu ; combien de choses aussi importantes n'avez-vous pas tentées qui n'ont pas mieux réussi ? Ce n'est pas que vous ayez épargné l'argent assurément ; mais le temps de ces découvertes n'étoit pas venu : la postérité reconnoîtra vos services : l'homme de mérite n'est jamais jugé ce qu'il vaut de son vivant. C'est ce qui fait, M. le Comte, qu'on vous tourne en ridicule, qu'on se moque de vos talents & de votre esprit : on vous

blâme aussi d'avoir quitté le service : quand vous serez mort on ne parlera plus de tout cela, & vos cendres reposeront en paix.

Cette lettre est de M. le duc de Pequigny à M. le comte de Lauraguais.

11 *Août. L'Apologie des jésuites convaincue d'attentat contre les loix divines & humaines ; trois parties.* Cet ouvrage, attribué à M. de Montclar, procureur général du parlement de Provence, résume de nouveau tout ce qu'on a dit de plus spécieux en faveur des jésuites, renverse, détruit, pulvérise tout l'échafaudage de leurs défenseurs ; il finit par attaquer spécialement *l'apologie des jésuites de Nancy*, & ne laisse rien à désirer sur l'éclaircissement de cette matiere. Le livre est d'une façon nerveuse, concise & atterrante.

14 *Août.* On débite imprimé un portrait de M. de Voltaire de deux cents vers environ : il paroît que c'est quelqu'un, qui, sous le voile de l'éloge, a prétendu tourner en ridicule ce grand homme, quoique Freron paroisse le donner comme d'un louangeur de bonne foi. Voici le début :

> Je chante un mortel exigu,
> Et dont le frêle individu
> N'a presque point de consistance ;
> Mais s'il n'a ni hanche ni cu,
> S'il est aussi sec qu'un pendu,
> Le ciel le fit en récompense
> D'esprit abondamment pourvu.

Après avoir détaillé les qualités de cet homme universel, l'auteur finit ainsi :

Quand l'on jouit de l'avantage
De réunir tant de trésors;
Il est permis, pour son usage,
De n'avoir qu'un petit visage,
Point de mollet & peu de corps.

On attribue cet écrit à M. de la Viéville.

16 *Août*. Les écrits sur *la richesse de l'Etat*, pour ou contre, ne tarissent pas. On distingue dans le grand nombre de ces brochures *la Balance égale*, ou *la juste Imposition des droits du Roi*. L'auteur y présente un plan d'administration très-séduisant, & qui semble approcher du vrai point tant desiré. Il improuve le projet qui a donné lieu à tous les autres, en démontre les défauts, & y supplée par le sien, tous les autres tendant à la destruction des finances.

16 *Août*. *Coup d'œil d'un Citoyen*, *ouvrage en trois parties*, *du sieur Forbonnais*; qui a fait, il y a déja du temps, le livre intitulé *Considérations sur les finances*, livre très-estimé en pareilles matieres. On prétend que M. le contrôleur général a pris de l'ombrage contre cet auteur systématique, sur-tout à l'occasion des liaisons qu'il a depuis quelque temps avec M. le duc de Choiseul; il a recherché le péché originel de ses liaisons avec M. de Silhouette: enfin ce citoyen zélé, sans être absolument exilé, a été conseillé de s'expulser & d'aller dans ses terres.

17 *Août*. Le *Saül* de M. de Voltaire, malgré la défense & la sévérité de la police, est imprimé. On y trouve peu de changements. Les avis sont fort partagés: les uns trouvent cet ouvrage détestable, & dans le fond & dans la forme; ils en réprouvent le style emphatique

& ſimple tour-à-tour ; les autres le regardent comme un chef-d'œuvre d'impiété ; mais en même temps comme un ouvrage pittoreſque & philoſophique.

18 *Août.* On parle de donner l'hôtel de Conti à la comédie françoiſe, & de faire de la vieille ſalle un magaſin d'éleves. Ce ſeroit une école d'académie de déclamation. Ce projet ſuggéré par Mlle. Clairon, reprend faveur. Cette grande actrice gémit toujours de ſe voir ſous les cenſures de l'égliſe ; elle renouvelle ſes efforts pour ſecouer ces indignes anathêmes : par le titre d'*Académie de Déclamation*, elle éluderoit ces peines canoniques.

20 *Août.* La faculté de médecine ne voulant rien faire avec précipitation, ramaſſe avec ſoin tous les faits relatifs à la matiere dont le parlement l'a chargée. Elle a écrit dans les cours étrangeres, pour avoir de toutes parts les notions les plus ſûres & les plus multipliées ſur l'inoculation : *Interea patitur Juſtus ;* c'eſt-à-dire que cette utile pratique reſte proſcrite ; ce que M. le comte de Lauraguais avoit prévu, & ce dont il ſe plaignoit ſi fort.

20 *Août.* M. de la Harpe, connu par différentes héroïdes, dont Freron a enrichi ſes feuilles, entre dans la lice dramatique. La premiere tragédie que doivent donner les François, eſt ſon *Warwik*. Mlle. Clairon ne doit pas jouer dans cette piece.

24 *Août.* Il paroît une magnifique édition des *poéſies ſacrées de M. le Franc de Pompignan*, ornée de toutes les graces typographiques & de la magnificence du burin de M. Cochin. Cet auteur, tant myſtifié, tant baffoué par

M. de Voltaire, a cependant un mérite ſpécifique; il y a dans ſes odes des ſtrophes dignes de Rouſſeau : ſes diſcours tirés des livres ſapientiaux ſont pleins d'une philoſophie ſublime, enrichie d'une poéſie vive, nerveuſe & pittoreſque.

25 *Août*. Aujourd'hui M. l'abbé Rouſſeau a prononcé devant MM. de l'académie françoiſe le panégyrique de St. Louis. Le pere Elyſée, auſſi fameux prédicateur, a fait le même panégyrique devant MM. des académies des ſciences & des inſcriptions.

Cette après-midi on a adjugé le prix d'éloquence à M. Thomas, cet athlete invincible, couronné tant de fois qu'on ne peut nombrer ſes victoires. Le ſujet étoit l'*éloge de Sully*. Meſſieurs Saurin, Duclos & Watelet, ſe ſont relevés ſucceſſivement pour achever la lecture de ce long ouvrage. On a été ſurpris du ton dogmatique & libre qui y regne. Pluſieurs endroits ſont une ſatire amere de l'adminiſtration actuelle; mais le moyen de louer un tel miniſtre, ſans critiquer ceux qui ne lui reſſemblent pas! La ſéance a fini ſéchement, M. d'Alembert, qui eſt en poſſeſſion d'égayer l'académie par quelque caricature du jour, étant encore auprès du roi de Pruſſe.

26 *Août*. Hier s'eſt fait l'ouverture du ſalon avec toute l'affluence poſſible. On ſait qu'on y expoſe les différents ouvrages que les peintres, ſculpteurs & graveurs de l'académie veulent y envoyer. La collection de cette année continue à donner une idée de l'école françoiſe, la ſeule aujourd'hui de l'Europe. Il ſemble que le public ſe ſoit porté plus vo-

lontiers en foule vers le tableau de M. Vanloo, représentant les *trois Graces enchaînées de fleurs par l'Amour*. Le coloris en est des plus brillants, il est nourri de peinture. On a trouvé les figures un peu flamandes, on les eût desiré plus sveltes. La *Chasteté de Joseph*, par M. Deshayes, attire beaucoup d'attention. Les *Marines* de M. Vernet, *les quatre parties du jour*, & en général tous ses tableaux sont recherchés des amateurs. *La piété filiale* de M. Greuze se considere avec la plus grande admiration. Enfin *le Prométhée* en marbre de M. Adam, *le Pygmalion* de M. Falconnet, emportent les suffrages en cette partie.

27 *Août*. On a placé hier au salon le portrait du Roi en tapisserie, d'après le tableau original de M. Louis-Michel Vanloo, exposé en 1761. Cet ouvrage est de la plus grande magnificence pour l'exécution. Il faut être prévenu pour ne pas s'y méprendre. S. M. y est en pied, avec tous les attributs de la royauté. Les ombres, les nuances, les teintes, les dégradations y sont de la précision la plus correcte. On diroit que l'on a d'abord tissu le canneyas de la forme la plus fine & la plus serrée, & qu'on la peint ensuite. C'est de M. Audray.

28 *Août*. *Requête de la veuve Calas au Roi*, en vers. Ce morceau, plein de poésie & de pathétique, est de très-bonne main; on n'en dit pas l'auteur.

29 *Août*. On répand dans le public une estampe, gravée il y a plusieurs années, mais qui étoit restée dans le plus grand secret; elle a été faite d'après la *Colonne Médicis*. Elle repré-

sente l'extérieur de cet ouvrage, & la coupe intérieure est perpendiculaire. Dans un coin du tableau on voit l'ignorance en bonnet d'âne, qui amene à sa suite des pionniers & autres ouvriers, prêts à démolir. Au pied de la colonne se trouvent des sauvages, qui se disposent à la défendre. Ils supportent les armes de M. de Bignon, alors prévôt des marchands. On sait que ce fut M. de Bachaumont qui s'opposa pour lors à cette barbarie, ayant acheté le monument. Cette gravure, conséquemment très-injurieuse au prévôt des marchands, avoit été supprimée : elle reparoît depuis peu, à l'occasion des travaux qu'on fait dans l'hôtel de Soissons.

30 *Août.* Le discours de M. Thomas continue à faire grand bruit. On assure qu'on en avoit supprimé déja plusieurs phrases avant la lecture. On trouve qu'on n'a pas tout retranché; on cite la devise qu'il avoit donnée : *ô utinam !* On n'a pas voulu la laisser imprimer.

31 *Août. Catéchisme de l'honnête homme*, ou *dialogue entre un Caloyer & un honnête homme, traduit du grec vulgaire par J. J. R. D. G.*

Tel est le titre d'une très-petite brochure fort rare. Il paroît qu'on veut la mettre sur le compte de Rousseau : bien des gens la donnent à M. de Voltaire. Les personnes un peu instruites ne l'imputent ni à l'un ni à l'autre. On prétend que cet ouvrage n'est que le précis mis en dialogue d'un plus ancien, connu de tous les gens de lettres, attribué à Saint-Evremond, quoiqu'il y ait bien de l'apparence qu'il n'en soit pas. On a lieu de le soupçonner du roi de Prusse, ou peut-être de la Métrie, mort à la cour de ce prince. Quoi qu'il en

soit de la génération de cet écrit peu répandu, mais fort recherché, il est du nombre de ceux qui n'auroient jamais dû voir le jour : malheureusement il est imprimé & conséquemment indélébile.

1 *Septembre* 1763. La littérature essuie des modes, ainsi que tout le reste : depuis quelque temps les génies se sont tendus vers la finance & la politique : les calamités de l'état ont fait naître des écrits vigoureux presque dignes des beaux jours des républiques d'Athenes & de Rome. On y voit la liberté palpitante rendre les derniers soupirs avec la plus grande énergie. On sent bien que nous voulons parler des belles remontrances que nos divers parlements ne cessent de faire en ces temps orageux : celles de Bordeaux ne sont point inférieures à celles de Paris & de Rouen ; elles enchérissent même, & n'approchent point encore, à ce qu'on assure, de celles de Grenoble.

2 *Septembre*. L'ouvrage de M. Thomas fait un bruit du diable à la cour : les fermiers généraux sur-tout s'en plaignent. Malgré les retranchements qu'on assure y avoir été faits par l'académie, on y trouve encore des choses trop fortes pour des temps où l'adulation & la mollesse ont énervé toute la vigueur des ames. On est surpris qu'un homme attaché à un ministre ait parlé avec tant d'amertume de l'administration moderne. Ce langage feroit honneur au maître, s'il l'avoit entendu.

3 *Septembre*. On crie plusieurs arrêts du conseil, qui suppriment les beaux écrits dont on a parlé. Il semble qu'on veuille interdire aux parlements la liberté de faire imprimer ces grands morceaux d'éloquence, propres à

transmettre dans les mains particulieres les sentiments mâles & généreux des vrais patriotes. Celui contre Bordeaux est adroit, en ce qu'il donne cet écrit, & les autres comme propres à décourager les peuples; & c'est sur ce motif qu'il est fait une défense générale aux imprimeurs de France de dévoiler ainsi les secrets de la cour & des parlements, sans son approbation. Cet écrit, comme littéraire, est attribué au Sr. Moreau, appellé l'avocat des finances.

4 *Septembre*. Depuis quelques jours, Mlles. Dumesnil & Mlle. Clairon ont joué en présence l'une de l'autre dans *Héraclius* & dans *Rodogune*. La premiere l'a sans contredit emporté, & le public, quelqu'idolâtre qu'il soit de la derniere, ne s'est point mépris sur la différence qu'il faut mettre entre ces deux rivales.

5 *Septembre*. On annonce la *Mariamne* de M. de Voltaire comme refondue en grande partie; il y a un rôle tout nouveau.

5 *Septembre*. M. l'abbé Yvon, ce fameux proscrit comme complice & auteur de la these de l'abbé de Prades, revenu depuis quelque temps en ce pays, avoit annoncé qu'il falloit un ouvrage capable de surprendre. Il paroît cet ouvrage, & il étonne en effet, non par la maniere dont il est traité, mais par son but extraordinaire dans un pareil homme : c'est une *réponse à la lettre de J. J. Rousseau à Cristophe de Beaumont, archevêque de Paris*. On est tout-à-fait émerveillé de voir un apôtre de l'athéisme tourner casaque, & servir de bouclier à M. de Beaumont.

Il ne paroît encore que la premiere partie de cet ouvrage ; il doit contenir quinze lettres ; elle renferme une préface fort longue, suivant l'usage de ce verbeux métaphysicien, & la premiere lettre ; c'est-à-dire que, pour réfuter une brochure très-mince, ce champion volumineux se dispose à donner au public une suite de trois ou quatre volumes *in*-12. Quant au style, personne n'osera le mettre en parallele avec la plume brûlante de Rousseau.

6 *Septembre*. L'académie des sciences distribue le programme d'un sujet proposé par un citoyen zélé, *sur la meilleure maniere d'éclairer une grande ville, en embrassant autant qu'il sera possible la sureté, la durée & l'économie*. On y développe plusieurs points à considérer, qui rendent cette question plus compliquée qu'elle ne paroît au premier coup d'œil. Les ouvrages doivent être envoyés avant le premier janvier 1765.

Le prix est une somme de cent pistoles, qui a été déposée par le citoyen zélé. On sait que c'est M. de Sartines, aujourd'hui lieutenant général de police dans cette capitale.

7 *Septembre*. On a repris aujourd'hui *Mariamne* avec les changements qui ont paru nécessaires, disoit l'affiche. Le concours n'a pas été nombreux, comme il l'est aux pieces de M. de Voltaire, & tout cet appareil n'a point fait, ainsi qu'on l'espéroit, la sensation d'une piece nouvelle. Les innovations se réduisent au rôle de *Varus*, auquel on en a substitué un autre. Il se trouve dans la même position, & dit à peu près les mêmes choses & les mêmes vers. Beaucoup de spectateurs ont regretté de

grandes beautés de détail supprimées dans les changements faits à cette tragédie.

8 *Septembre*. La *Gazette Littéraire* n'a point encore paru, elle est toujours suspendue par l'opposition formée en vertu du privilege du *Journal des Savants*. L'affaire portée au conseil devroit être jugée à Compiegne, mais elle n'a pu l'être, les parties intéressées ayant demandé du temps pour produire réciproquement leurs titres.

9 *Septembre*. *Les Remontrances de Grenoble* annoncées comme un chef-d'œuvre de liberté & d'énergie, sont ici de la plus grande rareté & ne se vendent point. Nous venons de les lire, elles soutiennent la réputation qu'elles ont, &, comme on l'a dit, les Cicéron, les Démosthene, les grands orateurs des anciennes républiques, se trouveront revivre dans un si bel ouvrage.

10 *Septembre*. La salle de l'opéra n'est point encore prête; on prétend que ce sera pour le retour de Fontainebleau, c'est-à-dire, pour la fin de novembre. On est indigné que dans une capitale on travaille aussi lentement à satisfaire les plaisirs du public.

11 *Septembre*. M. de Voltaire avertit dans toutes les gazettes, dans tous les ouvrages périodiques, que son édition de Corneille est prête, qu'il ne tiendra point à lui qu'elle ne paroisse; mais que les gravures ne sont point finies, que ce sera pour l'année prochaine. Il est étonnant que depuis que le public est dupe des souscriptions, il y donne encore.

M. de Voltaire profite de l'occasion pour faire une nouvelle protestation contre tout

ce qui paroît sous son nom. Il déclare que les Cramer seuls ont droit d'imprimer ses ouvrages, & qu'il n'avoue que ce qui sort de leur imprimerie.

12 *Septembre.* Le sieur Moreau continue à se décrier, en prêtant sa plume d'une façon vile & méprisable. On lui met sur le corps différentes *lettres du chancelier aux cours souveraines*, entr'autres celles aux parlements de Bordeaux & de Grenoble. Ces pieces, comme littéraires, (& c'est le seul point de vue sous lequel nous les envisageons) sont pleines d'un amas de phrases boursouflées & puériles: on y remarque même un ton de persiflage indécent dans la bouche du grave magistrat qu'on fait parler. Le tout est assaisonné d'une amertume qui sent l'auteur accoutumé à écrire des satires, & non le personnage suprême qui tempere, qui calme les esprits trop exaltés.

13 *Septembre. Profession de Foi philosophique.* C'est le titre d'une brochure légere, où l'on cherche à tourner en ridicule les ouvrages de M. Rousseau. Il est fort aisé de le faire, rien ne prêtant plus à la parodie que le sublime, soit en style, soit en action, soit en morale. On ne peut se dispenser de rendre justice à l'esprit & à la bonne plaisanterie de l'auteur. On n'en dit pas le nom; mais c'est un des meilleurs ouvrages faits contre l'immortel Rousseau; il est plein des égards & des considérations qu'on doit au grand homme.

14 *Septembre.* M. Saurin vient de produire ce qui suit.

AU ROI.

Pour ton inſcription, LOUIS, on s'évertue.
Qu'eſt-il beſoin d'eſprit? Notre cœur t'a nommé;
Qu'on mette en lettres d'or au bas de ta ſtatue :

LOUIS LE BIEN-AIMÉ.

15 *Septembre*. Il a débuté ces jours-ci aux Italiens une actrice d'un ordre ſupérieur : elle eſt faite pour remplacer Mad. Favart, & elle la ſurpaſſe déja. Elle n'a pas un organe bien étendu, mais de la gentilleſſe dans la voix ; elle ſe diſtingue par une grande aiſance ſur le théâtre, par une intelligence très-rare dans une débutante. Elle eſt reçue, mais ne doit commencer à jouer qu'à pâque. Elle va s'exercer en province, d'ici à ce temps-là. Elle ſe nomme Mlle. Beaupré.

18 *Septembre*. *Les quatre Saiſons ou les Géorgiques Françoiſes, par M. le cardinal de Bernis*. C'eſt le pendant des *quatre Parties du Jour* : même délicateſſe, mêmes graces, même imagination riante & facile; trop de profuſion encore d'images, des richeſſes poétiques, mais peu de philoſophie ; en un mot la muſe de M. de Bernis n'eſt pas moins agréable ſous ſa calotte rouge qu'en petit rabat. Cet ouvrage a l'air d'un larcin d'ami, par les fautes typographiques de l'imprimé. On critique également le titre des *Géorgiques Françoiſes*, qu'on attribue à l'éditeur.

19 *Septembre*. On doit donner inceſſamment *Blanche & Guiſcard*, tragédie imitée librement de l'Anglois, par M. Saurin, de l'académie

de *Blanche & Guiscard*, tragédie de M. Saurin, imitée librement de l'Anglois, est-il dit sur l'affiche. Ce drame est vicieux dans ses caracteres & dans sa contexture ; il paroît d'abord prêter beaucoup par sa catastrophe sanglante & par la violence des passions où se trouvent les acteurs ; mais l'instabilité de caracteres, petits & grands, dans la même action, les rend impropres à la scene. On peut voir le sujet dans Gilblas, qui a été littéralement imité. Il se passe une reconnoissance dès le premier acte, ce qui est contre toutes les lettres dramatiques.

Le coup d'épée que le connétable donne à sa femme, quoique couché sur le plancher, est merveilleusement exécuté. Bellecour le pousse avec toute la grace possible. Mlle. Clairon n'a pas joué avec le même succès qu'à l'ordinaire. Elle fait *Blanche*. L'auteur a supprimé le rôle de *Constance*, plus théâtral, & qui auroit pu faire un grand effet.

27 *Septembre*. M. de Bullionde, capitaine des carabiniers, chevalier de St. Louis, est mort depuis quelque temps ; il n'avoit que vingt-deux ans. Son essai dans la littérature, la *Pétrissée*, quoique des plus médiocres, mérite qu'on jette quelques fleurs sur son tombeau.

29 *Septembre*. On assure que Fontainebleau sera très-brillant pour les fêtes, que le *palais de diamants* est changé, & doit être infiniment plus beau.

L'*Idoménée*, de M. le Mierre, doit être joué à la cour pour la première fois, & ne paroîtra point à Paris avant ; on l'annonce d'avance comme un drame de la plus grande beauté

pour les situations : si la piece réussit, il est d'étiquette qu'on fasse à l'auteur une gratification de deux mille écus.

30 *Septembre*. Il est beaucoup question de l'édition de Tacite, à laquelle on travaille sous les auspices de l'abbé Brothier, ci-devant jésuite. Ce savant très-estimé en cette partie, a restitué les passages tronqués de l'historien latin. On assure que c'est de la plus grande beauté, & dans le vrai goût de l'original. Les Anglois sur-tout en font grand cas, & attendent avec impatience cette production. Cet abbé Brothier est regardé comme ayant travaillé en tout ou en grande partie à deux parties de *l'Appel à la Raison*.

1 *Octobre* 1763. Garrick, ce fameux acteur & directeur d'un des théâtres de Londres, est à Paris depuis quelque temps. Il est venu à nos spectacles ; il a fait connoissance avec nos acteurs, sur lesquels il ne s'explique que vaguement & avec des louanges qui indiquent des restrictions. On prétend que Mlle. Clairon avoit pris des leçons de lui pour la piece de M. Saurin, auquel cas elle n'a point fait honneur à son maître. Cette tragédie est sans contredit celle où elle a le plus mal joué depuis long-temps.

2 *Octobre*. *Théâtre de monsieur Favart, ou recueil de comédies, parodies, opéra comiques, avec les airs, rondes & vaudevilles notés dans chaque piece*. Cet ouvrage, en huit volumes, contient une infinité de drames de toute espece. On en connoît plusieurs qui ont eu un très-grand succès. Il paroît que les opéra comiques sont le vrai genre de ce parodiste gai & naturel. Quiconque lira ce mélange, y trouvera

une touche bien différente de celle de l'auteur des *Sultanes*, d'*Annette & Lubin*, & tout récemment de *l'Anglois à Bordeaux*. On a mis plusieurs pieces sous le nom de Mad. Favart : il est à présumer qu'elle n'y a qu'une très-légere part.

3 *Octobre*. *Blanche & Guiscard* a fini après la troisieme représentation. Pour consoler l'amour-propre de l'auteur, les comédiens avoient affiché le samedi 10 décembre que cette piece seroit jouée pour la derniere fois à cause du voyage de Fontainebleau.

Les concerts François sont suspendus pendant le séjour de la cour à Fontainebleau. Il est bien à craindre qu'on ne soit obligé de les reprendre au retour; la salle qu'on fait aux Tuileries pour l'opéra, ne sera vraisemblablement pas en état d'y jouer. On découvre à chaque instant de nouvelles choses à faire, soit pour la sureté du service de ce spectacle, soit pour les commodités & pour l'agrément du public. C'est le Sr. souflot qui y préside, & cet ouvrage ainsi morcelé en détail ne lui fait point honneur : il devoit embrasser d'un coup d'œil l'ensemble de ce qu'il avoit à faire.

7 *Octobre*. On a donné aux Italiens le 27 septembre, la premiere représentation d'une piece nouvelle, intitulée *les Amours d'Arlequin & de Cornelie*. Ce drame, très-goûté, quoiqu'Italien, est de M. Goldoni. On ne sauroit croire combien, dans un sujet si simple, il y a de vraies beautés : les incidents en sont très-multipliés, ils s'enchaînent tous & sortent naturellement les uns des autres. Le pathétique & le comique sont tellement fondus en-

semble dans cette piece, qu'ils ne font point disparate. Mlle. Cornelie y brille par le sentiment.

8 *Octobre. Lettre de l'homme civil à l'homme sauvage*. Cette sage production est de M. Marin, censeur royal. Il a voulu faire quelques efforts pour repousser les dangereux sophismes du philosophe de Geneve; & cet athlete estimable mérite en cela des éloges. A-t-il réussi ? Il convient lui-même que c'est le pot de terre contre le pot de fer. Pourquoi donc vouloir être brisé ?

9 *Octobre*. Il commence à se répandre un *in*-12. en billot, intitulé l'*Arétin*. Il a pour épigraphe *Parve, nec invideo, sine me, liber, ibis in ignem*. On peut sur cette étiquette juger de ce qu'il contient. C'est un ouvrage dans le goût de Rabelais, un amphigouri, où il se trouve des choses excellentes; il indique beaucoup de connoissances & même d'érudition de la part de son auteur. En général, c'est un homme qui en veut beaucoup à l'écriture sainte, & qui parodie les différentes histoires des livres sacrés d'une façon à les tourner en ridicule aux yeux de ceux qui ne connoîtroient pas le contre-poison. Aussi prétend-on que ce livre est d'un ex-mathurin. On l'avoit attribué à M. de Voltaire.

10 *Octobre*. Le poëme épique de M. d'Arnaud, sur *Pierre premier*, se trouve dans une fâcheuse concurrence : M. Thomas, malheureusement pour lui, traite le même sujet. Il n'y a pas d'apparence que le moderne *Jérémie* puisse tenir devant un pareil adversaire : au reste, le public jugera.

11 *Octobre*. On vient de recueillir en quatre volumes *in*-8. les œuvres du roi de Pologne Staniſlas, ſous le titre *d'Œuvres du philoſophe Bienfaiſant*. On lit dans la préface un portrait de ce monarque, qui eſt une eſpece d'hiſtorique de ſa vie, par M. le chevalier de Polignac. Cet ouvrage ne peut que faire honneur au Roi dont il porte le nom : tout y eſt très-eſtimable, à ne le regarder que comme les productions d'un citoyen ; & l'on ne peut lui refuſer des éloges, en n'y conſidérant que l'homme de lettres. Dans les obſervations ſur le gouvernement de Pologne on lit : « Nous n'avons que » trop ſouvent ſujet de nous plaindre du choix » que nous avons fait de nos Rois. A peine » avons-nous élevé nos Rois ſur nos têtes, » qu'ils tâchent de nous écraſer ; ils voudroient » anéantir tout ce qui a contribué à les mettre » ſur le trône. » C'eſt un Roi qui parle.

12 *Octobre*. Vers attribués à M. de Voltaire, ſur la ſtatue du Roi faite par M. Pigale pour la ville de Rheims :

Eſclaves proſternés ſous un Roi conquérant,
De vos pleurs arroſez la terre :
Citoyens, levez-vous ſous un Roi bienfaiſant :
Enfants, connoiſſez votre pere.

13 *Octobre*. On fait un conte aſſez plaiſant pour donner matiere à une comédie : en conſéquence nous allons en donner l'extrait. On rapporte qu'à Roye le lieutenant général faiſoit la cour à une demoiſelle qui paroiſſoit agréer ſon hommage ; un officier ſe mit ſur les rangs, il ne put effacer le robin. Dans un

accès de rage il le tire à part, il lui déclare qu'il faut cesser ses assiduités auprès de la demoiselle, ou se déterminer à se battre. Le magistrat, homme de cœur, lui répond que rien n'est capable de l'intimider : il accepte le défi. Tous deux rendus au champ de bataille, le robin annonce qu'il ne sait point se battre à l'épée, mais qu'il a apporté des pistolets. Il en fait voir deux, donne à choisir au militaire, lui présente ensuite de quoi charger le sien. La préparation faite il continue d'offrir généreusement à son rival de tirer le premier. Il tire : le robin tombe : l'officier le croit mort ; va prendre la poste & part. Quelque temps après il rencontre quelqu'un de l'endroit, qui lui demande « ce qu'il étoit devenu ? pourquoi » il étoit parti sans dire mot ? — Vous ne » savez pas mon affaire, réplique l'officier » surpris ; c'est moi qui ai tué votre lieute- » nant général. — Vous n'y pensez pas, ré- » part en riant le quidam : il est plein de vie, » il vient d'épouser Mlle une telle.... » Coup de foudre pour le militaire : il reconnoît combien il a été dupe ; il finit par en rire & par avouer son étourderie. Le fait est que le magistrat lui avoit présenté des balles artificielles, au moyen de quoi le pistolet n'étoit que chargé à poudre ; il avoit fait le mort, se doutant bien de l'évasion de l'autre, &c.

14 *Octobre*. Il se répand un mot de Mad. la marquise sur le tableau des *Graces* de M. Vanloo, qui désole ce grand artiste. L'illustre protectrice étoit au salon. Celui-ci l'escortoit. Quelqu'un dit à Mad. de Pompadour qui paroissoit négliger le tableau de Vanloo :

« Madame, vous ne faites pas attention à ces » *Graces* : —— Çà, des *Graces* ! dit dédaigneu- » sement la virtuose ; çà, des *Graces* ! » & fait en même temps une pirouette pour aller plus loin voir les citrons de Javotte. L'artiste humilié s'approche humblement, & lui dit : « Madame je les referai. »

16 *Octobre*. Epître à Lucinde, par un sage.

Oui, c'est Lucinde (1) que j'ai vue :
C'est ainsi qu'elle eût soupiré ;
Oui, c'est bien cette ame ingénue,
Qui s'épanouit par degré :
Enfin, c'est la nature même,
Dans toi c'est elle que l'on aime ;
Tu dictes ses plus douces loix :
Dans tes regards elle respire,
Sur ta bouche elle vient sourire,
Elle s'exprime par ta voix.
Qu'elle soit toujours ton modele :
Elle est la mere des succès :
Pour reconnoître ses bienfaits,
Sois toujours naïve comme elle.
Sa beauté dédaigne le fard.
Suis l'exemple qu'elle te donne :
La simple fleur qui la couronne,
Vaut tous les prestiges de l'art.
De mille sons l'essaim frivole

---

(1) Mlle. Doligny, qui a joué le rôle de *Lucinde* dans l'*Oracle*.

Viendra bientôt groſſir ta cour :
Ah ! crains leur encens qui s'envole
Auſſi vîte que leur amour !
Leurs cœurs reſſemblent à leur tête ;
Garde-toi de ces ſéducteurs :
Ils t'écriroient ſur leurs tablettes,
Et puis iroient tromper ailleurs.
Je ſais, ſi tu voulois m'en croire,
Celui qu'il te faudroit choiſir :
Il eſt amoureux de la gloire,
Très-indulgent pour le plaiſir :
Il fuit le faſte & l'étalage :
En un mot, cet amant, c'eſt moi....
Tu t'offenſes de mon hommage !
Il eſt indiſcret, je le vois.
Un mentor déplaît à ton âge.
Flore n'aime que le printemps ;
Lucinde ! tu n'a pas vingt ans,
Et j'ai le malheur d'être ſage !

17 *Octobre*. C'eſt M. de Sartines qui a la librairie. Le ſieur Marin eſt choiſi pour le ſecrétaire. On parle de donner à ce lieutenant général de police un conſeiller au châtelet ſous ſes ordres, les grandes occupations de ce magiſtrat ne pouvant ſuffire à une partie auſſi étendue.

18 *Octobre*. Annonce tirée d'une gazette de Londres du 23 ſeptembre. « Il eſt arrivé » dans cette ville un François célebre par » pluſieurs excellents ouvrages philoſophiques. Il ſe nomme M. de Vergy : l'objet » de ſon voyage en Angleterre eſt de voir » des hommes. »

Dans la gazette ſuivante, M. de Vergy a fait inſérer cette réponſe.

« M. de Vergy eſt fort ſenſible à l'honneur » qu'on lui fait de le mettre dans les papiers » publics. Il ne mérite pas certainement » une diſtinction auſſi flatteuſe ; mais il prie » meſſieurs les Anglois de croire qu'il eſt » autant d'hommes à Paris qu'à Londres, » dans le ſens philoſophique que le gazetier » paroît avoir voulu attacher à ce mot, & » qu'il n'eſt pas venu ici dans l'eſprit ridi- » cule de trouver de l'humanité plus par- » faite. Sans mépris & ſans enthouſiaſme » pour tout être, portant un grand ou un » petit chapeau, un turban ou un bonnet » quarré, il eſt perſuadé que tout eſt au » mieux, & même le petit orgueil qui pré- » tend à la ſupériorité. »

Quel eſt ce M. de Vergy, François célebre par d'excellents ouvrages philoſophiques ? C'eſt un problême à réſoudre. Le ton modeſte de ſa réponſe donne lieu de croire qu'il auroit réformé cette erreur du gazetier, ſi c'en eût été une ; d'un autre côté, on ne connoît point ici aucun auteur de traités philoſophiques, nommé Vergy. Eſt-ce un nom ſuppoſé d'un homme de lettres plus connu ? C'eſt le point de la queſtion.

19 *Octobre*. M. Thomas, ſecrétaire de M. le duc de Praſlin, connu par ſes triomphes académiques, & ſur-tout par ſon *éloge de Sully*, vient d'être nommé ſecrétaire interprête des cantons Suiſſes pour le Roi. Il doit cette grace à M. de Praſlin, qui a cherché à l'attacher au gouvernement,

gouvernement, pour lever l'obſtacle qu'on lui oppoſoit, & mettre cet homme de lettres en état d'être adopté pour membre de l'académie, ſi l'occaſion s'en préſente.

L'académie ne reçoit point dans ſon ſein des gens qui ont un ſervice particulier auprès des grands, à moins que ce ne ſoit chez les princes.

20 *Octobre. Vers des Lorrains au roi* Staniſlas, *à l'occaſion du trône de Pologne vacant par la mort du roi électeur de Saxe :*

Peuple ami de la liberté,
Qui dans un roi ne chériſſez qu'un ſage;
Venez à Staniſlas rendre un troiſieme hommage;
C'eſt le rendre à l'humanité.
Mais, ô vous, Staniſlas! vous des rois le modele,
A votre propre loi ſeriez-vous infidele!
Vous régnez ſur nos cœurs, que voulez-vous de plus?
La monarchie univerſelle
N'eſt que l'empire des vertus.

21 *Octobre.* M. l'abbé Boulet de Vauxelles a fait hier en Sorbonne un ſermon, ſuivant l'uſage, à l'occaſion de la fête de Ste. Urſule: il a pris l'incrédulité pour matiere de ſon diſcours; il a démontré que la foi ſe retiroit de la France; il a prétendu que nos malheurs en tout genre ne le prouvoient que trop; il a pris occaſion de-là pour en faire un tableau des plus triſtes & des plus véhéments. On regarde ce diſcours, bien fait dans ſon genre, comme une déclamation également indigne & de l'orateur citoyen & de l'orateur chré-

tien. On prétend qu'il feroit repréhenfible à beaucoup d'égards fous ces deux points de vue.

22 *Octobre*. M. de Voltaire ne laiffe paffer aucune occafion de draper M. de Pompignan: il publie un quatrain à l'occafion des traductions de Jérémie que vient de donner au public ce magiftrat poëte :

Savez-vous pourquoi Jérémie
A tant pleuré durant fa vie?
C'eft qu'alors il prophétifoit
Que Pompignan le traduiroit.

23 *Octobre*. M. l'abbé Cannieres Deslandes a fait auffi un *Eloge de Sully*, qui a concouru avec celui de M. Thomas. Il a mis à la tête de fon difcours un avertiffement préliminaire. Là-deffus, bavardage peu honorable & qui prévient mal. Ses notes font plus philofophiques qu'hiftoriques, & fentent fouvent la déclamation. Son ftyle eft incorrect, lâche, diffus; fon expreffion impropre.

25 *Octobre*. On parle beaucoup de l'opéra de *Scanderberg*, exécuté à Fontainebleau le 22 de ce mois avec la plus grande magnificence. La décoration de la mofquée furpaffe tout ce qu'on peut dire, les colonnes font garnies de diamants, & font un effet des plus furprenants. On prétend que c'eft en petit l'imitation de celle de Ste. Sophie. Ce drame eft connu pour être de M. de la Motte. Mais il ne l'avoit pas fini. Le cinquieme acte étoit d'une main étrangere, lorfqu'il fut joué en 1735. Ce même acte a été changé en paroles & en mufique : on a également ajouté des

morceaux de chant & de symphonie dans le corps de l'ouvrage.

27 *Octobre*. On vient d'imprimer dans le plus grand détail tout ce qui s'est passé au sujet des édits & déclarations. On y rend compte de la conduite qu'ont tenu ceux qui ont été chargés de veiller à leur enrégistrement. Le rédacteur s'est particuliérement appesanti sur M. Dumesnil & M. de Fits-James, sur lesquels il se permet beaucoup de licence. On les accable de sarcasmes, d'épigrammes, de chansons; on leur reproche leur naissance, que l'on dégrade au dernier point.

28 *Octobre*. M. de Hume, ce philosophe Anglois si connu dans la république des lettres, vient d'arriver à Paris; il est secrétaire intime du lord Hereford, ambassadeur d'Angleterre en France.

29 *Octobre*. Mlle. Bieron nous donne un spectacle des plus curieux & des plus intéressants. Cette fille, aussi active qu'industrieuse, s'est depuis plusieurs années appliquée à l'anatomie d'une façon si intelligente, qu'elle en exécute des modeles de la plus grande perfection. Elle emploie toutes sortes de matieres, à mesure, qu'elle les trouve plus propres à faire illusion & à rendre dans toute leur vérité les diverses parties qu'elle veut figurer. De tels ouvrages pourroient être fort utiles pour plusieurs opérations, & cette habile ouvriere devroit être encouragée par le gouvernement.

30 *Octobre*. Le comédiens françois répetent actuellement le *Comte de Warwik*, tragédie de M. de la Harpe, jeune auteur connu par queques héroïdes, & dont on nous donne les plus grandes espérances. S'il réussit, il aura

N 2

d'autant plus de mérite, que ce sujet a déja été manqué par M. de Cahuzac.

31 *Octobre. Vers de M. de Voltaire à l'impératrice des Russies.*

Dieux ! qui m'ôtez les yeux & les oreilles,
Rendez-les-moi : je pars au même instant !
Heureux qui voit vos augustes merveilles,
O *Catherine !* heureux qui vous entend,
Plaire & régner c'est là votre talent ;
Mais le premier me touche davantage.
Par votre esprit vous étonnez le sage,
Il cesseroit de l'être en vous voyant.

1 *Novembre* 1763. M. de Marmontel ayant mis en drame son conte de *la Bergere des Alpes*, & M. de la Borde en ayant fait la musique, ces messieurs ont présenté leur ouvrage aux Italiens. Les comédiens prévenus par le sieur Favart qu'il travailloit pour eux à la même piece, ont refusé cette nouvauté, qui d'ailleurs ne leur a pas paru d'une bonté supérieure.

2 *Novembre.* M. le chevalier de la Morliere travaille à une suite de l'histoire du théâtre, depuis 1720 jusqu'à nos jours : il peut tirer un grand parti de ce morceau intéressant.

2 *Novembre.* On connoît actuellement l'auteur du poëme de *Zelis au Bain*. C'est décidément M. de Pezay, officier de dragons, jeune homme qui a de l'aisance, de la versification, du coloris, mais qui rate les jouissances.

3 *Novembre.* L'*Idoménée* de M. le Mierre devoit être joué à Fontainebleau, mais cet auteur a éludé cet honneur : il doit passer à

Paris après le *Warwick* de M. de la Harpe : il a voulu être neuf pour la capitale.

4 *Novembre*. Le catalogue de la maison Professe paroît : il contient plus de sept mille articles, sans compter une infinité de livres dépareillés. La bibliotheque de M. Huet & celle de Menage, avoient été fondues dans celle-là.

5 *Novembre*. *Lettres sur l'origine de la noblesse françoise, par M. le chevalier d'Arcq* : cet auteur est connu pour être fils naturel de M. le comte de Toulouse. Il discute les trois systêmes, du comte de Boulainvillier, de l'abbé Dubos, & de M. le président de Montesquieu : il établit le sien, qui tend à conclure que la noblesse n'est qu'une concession de nos Rois, &c. ; il le développe avec clarté, avec élégance & érudition.

6 *Novembre*. Il s'éleve un orage terrible contre M. Thomas : M. Veron de Forbonnais réclame ses dépouilles, il accuse cet orateur d'avoir pillé de la façon le moins honnête son livre *des recherches & considérations sur les finances de France*. Il prétend que la troisieme partie du discours de M. Thomas, & la meilleure sans contredit, est en entier extraite de son ouvrage, qu'il a rétreci & rapetassé étrangement ; il y a non-seulement puisé son plan, mais encore ses pensées & quelquefois ses expressions. On voit dans la feuille 3 de *l'Année Littéraire* un long détail sur ce plagiat. Cette découverte diminue de beaucoup la haute idée que certaines gens avoient des connoissances profondes de M. Thomas ; on se met en garde contre lui, & l'on craint qu'il n'ait déja fait des larcins plus adroits, qu'on découvrira peut-être un jour. L'académie françoise doit être

piquée qu'on lui en aît imposé à ce point, & M. Thomas doit craindre que cette mésaventure ne l'exclue de sa prétention à cette compagnie.

7 *Novembre*. On a donné aujourd'hui la piece du *Comte de Warwick*. Ce héros célebre joue un grand rôle dans les querelles fameuses des maisons de Lancastre & de York, connues sous le nom de la *Rose rouge* & de la *Rose blanche*. Le drame a fait la plus grande sensation : on y remarque une conduite sage. Un de ses plus grands mérites, c'est d'être éloigné de toutes les tragédies modernes. La simplicité de sa conduite s'étend au style, qui n'a rien de cette bouffissure si à la mode. Mlle. Dumesnil fait le rôle de *Marguerite d'Anjou*, avec un succès qui doit exciter la jalousie de sa rivale. Elle n'y joue point. Il y a tout à espérer d'un auteur qui, à 23 ans, fait un ouvrage aussi bien conduit. Il ne faut pas dissimuler pourtant que Shakespear est un dangereux adversaire pour ce jeune homme, & qu'on voit une infinité de réminiscences dans son drame. Nous en parlerons plus amplement.

8 *Novembre*. Nous allons consigner ici trois anecdotes concernant M. le chevalier de la Morliere : elles peuvent fournir des traits très-piquants pour le dramatique, & d'ailleurs cet ouvrage étant des especes de *Mémoires pour servir à l'Histoire des gens de Lettres*, la vérité nous oblige de tout dire, à charge & à décharge.

M. de la Morliere est un excellent comédien : il y a quelques années qu'étant retourné à Rouen, où il avoit un tailleur pour créancier ; celui-ci le rencontre, l'aborde, lui

demande sa dette. Le chevalier le regarde avec indignation, lui baragouine de l'allemand, au point d'en imposer à cet homme, qui lui demande pardon & s'en va.

Le chevalier continue son rôle de baron allemand, s'introduit chez un conseiller du parlement, séduit sa fille & lui fait un enfant, lui promettant de l'épouser. La grossesse reconnue, le conseiller est obligé de consentir au mariage. Dans cet intervalle le chevalier fait écrire par un de ses amis de Paris au pere, qu'il se défie d'un certain baron allemand, qui n'est autre chose que *la Morliere*. Etonnement du conseiller, qui se met en garde. Les couches se font sourdement, & sous quelque prétexte on renvoie le prétendant. Celui-ci continue ses assiduités auprès de la fille, qui veut à toute force l'épouser. Dans cet intervalle il se présente un parti qu'on propose au pere : il accepte, mais ne peut déterminer sa fille. La Morliere tient bon, se présente toujours pour tenir sa parole, & fait arriver lettres sur lettres qui confirment que c'est un imposteur, qu'on craigne tout de lui, qu'il est homme à déshonorer une fille & à le publier ; qu'il faut éconduire un pareil scélérat à prix d'agent. Le pere le tire à part, lui déclare qu'il lui donnera dix mille francs, s'il veut se désister, tenir le secret & laisser faire le mariage de sa fille. Il éloigne bien loin la proposition : dix mille francs à un homme comme lui ! bref, on lui en offre trente, qu'il accepte & déloge.

L'autre tour du même homme est à l'égard d'une femme mariée, qu'il séduit également, qu'il engage à quitter son mari, marchand à

la place Maubert, à lui voler tout ce qu'elle trouvera, pour vivre heureuſe avec lui. Elle accepte tout : le jour pris elle part, après avoir pillé tout ce qu'elle peut, ſe rend dans une allée où eſt un jeune homme, ami de la Morliere, qu'elle ſavoit devoir l'attendre. Elle monte dans un fiacre, elle eſt conduite dans un quartier iſolé, où elle eſt introduite dans un appartement. Morliere prend l'argent, ſous prétexte de le ſerrer, ſort, en laiſſant la femme avec le jeune homme, va chez le mari, lui conte ce qu'il a vu & ce qu'il fait du prétendu enlevement, lui dit qu'il voie s'il n'a point été volé. Cela ſe reconnoît bien vîte. Alors il déclare qu'il va le conduire où eſt ſa femme : ce qu'il exécute. Le jeune homme eſt empriſonné comme complice du vol. La Morliere triomphe & ſe trouve hors de toute atteinte.

9 *Novembre*. En applaudiſſant à l'ouvrage de M. de la Harpe, on donne lieu de rechercher ſa vie & ſes mœurs : on en fait un portrait affreux : c'eſt déja un monſtre d'ingratitude & de noirceur, ſi l'on croit tout ce qu'on en dit : il faut prendre garde que la jalouſie des talents ne cherche à ſe venger ſur le caractere.

Mlle. Clairon, à la pique particuliere qu'elle a contre l'auteur, d'avoir fait une piece où elle ne devoit pas jouer, joint une jalouſie prodigieuſe contre ſa rivale ; elle réjaillit ſur le jeune homme : elle accrédite, elle favoriſe, elle répand tant qu'elle peut les mauvais bruits qui courent ſur le compte du dernier.

10 *Novembre*. M. l'évêque du Puy ne ceſſe de s'élever contre la philoſophie moderne avec

plus de miſſion que ſon frere. Il eſt à craindre qu'il n'ait pas plus de ſuccès. Il attaque courageuſement & avec force pluſieurs de nos auteurs vivants & même morts ; il en veut ſpécialement à M. Rouſſeau de Geneve. *Eſtime des ſciences naturelles*, *eſprit de doute*, *tolérantiſme*, *patriotiſme* ; voilà les qualités que M. l'évêque du Puy attribue à la philoſophie moderne, & qu'il prétend réfuter dans ſon Inſtruction Paſtorale. Cet ouvrage eſt traité ſupérieurement dans ſon eſpece ; il eſt d'un homme inſtruit & pénétré de ſon état.

11 *Novembre*. On répand un bon mot qu'on attribue à M. le duc d'Ayen. Sans en diſcuter le mérite intrinſeque, il donne une idée de la tournure d'eſprit des courtiſans. C'eſt à l'occaſion du vice-chancelier, lorſqu'on lui en donna la nouvelle : *je ne vois*, dit-il, *dans tout cela qu'un vice de plus dans l'état.*

11 *Novembre*. L'aſſemblée publique de l'académie royale des ſciences s'eſt tenue aujourd'hui.

M. de Fouchy, ſecrétaire, a lu l'*Eloge de M. Hales*, célebre phyſicien de la ſociété royale de Londres, & membre de l'académie des ſciences de Paris en qualité d'aſſocié étranger.

Cette lecture a été ſuivie de celle d'un mémoire de M. de Montalembert, ſur une *maniere de changer les cheminées en poëles*, *ſans perdre aucun de leurs ornements*, *& avec une épargne très-conſidérable de bois.* Ces poëles pourront auſſi être convertis en cheminées, avec la même épargne, & ſur-tout ſans la fumée.

M. Adanſon a lu un ſecond mémoire ſur

la *végétation des plantes*, & une axacte recherche du degré de chaleur qu'elle exige, suivant la nature des plantes & le climat.

La séance a été terminée par la lecture d'une préface ou d'un discours préliminaire à l'art de l'horlogerie, dont M. le Roy a été chargé par l'académie.

14 *Novembre*. Les vers suivants sont d'un jeune auteur anonyme : ils méritent d'être exceptés du fatras des Scriblers.

Le toucher justifié, à Mlle. ***.

Pourquoi me grondez-vous, quand votre collerette
Rend mon œil attentif & ma main inquiete ?
Ah ! répondez, Climene, & parlez sans détour,
Le respect vous plaît-il aux dépens de l'amour ?
Lorsque dans nos jardins je vois la fleur nouvelle,
J'y porte, en souriant, un regard curieux ;
Mais je ressentirois une peine cruelle,
S'il ne m'étoit permis que d'y porter les yeux :
Ma main veut y toucher, & quand sur chaque feuille
Le desir innocent a promené mes doigts,
Son parfum me séduit, il faut que je la cueille :
Ainsi pour un plaisir j'en ai trois à la fois.
Tel est l'ordre de la nature,
Elle nous a fait naître avec des sens jaloux.
Vous, qui les enchantez, prévenez le murmure,
Ou n'en flattez aucun, ou contentez-les tous.

15 *Novembre*. L'académie royale des inscriptions a tenu aujourd'hui sa séance publique d'après la St. Martin : elle a déclaré que M. Schmidt avoit remporté le prix proposé pour

cette année : c'eſt pour la huitieme fois qu'il eſt couronné.

M. le Beau a lu l'*Eloge de M. de Bougainville*, dans lequel il a inſéré une partie d'une tragédie que cet académicien avoit compoſée. Le ſujet étoit *la mort de Philippe*, *pere d'Alexandre*. On aſſure que cette piece eſt finie, & qu'elle paroîtra quelque jour. Cette tirade a paru belle : mais qu'eſt-ce qu'une tirade ?

M. Anquetil a lu un mémoire ſur les livres en langue *Zend*, qu'il a rapportés de l'Inde. Ce ſont les livres attribués à Zoroaſtre, & qui contiennent le ſyſtême dogmatique & moral de la religion des anciens Perſes. M. Anquetil a développé ce ſyſtême, quant aux dogmes, aux rites & à la morale.

Cette lecture a été ſuivie de celle d'un mémoire de M. de Groynes ſur le *commerce des Romains avec les Indiens & les Chinois*. Il a prouvé la réalité de ce commerce, & eſt entré à ce ſujet dans des détails abſolument neufs, tirés pour la plupart des auteurs Chinois. Son but étoit de prouver par ce mémoire, qu'il reſte encore bien des découvertes à faire dans la littérature, & qu'il s'en faut de beaucoupque toutes les ſourcesde l'hiſtoire ancienne ſoient épuiſées ; même par rapport aux Romains, qui ſont les peuples anciens que nous connoiſſons le mieux.

M. de Caylus a fini par un mémoire *ſur les rapports des anciens monuments de l'Egypte avec le monuments Chinois*, & il a prouvé qu'il y avoit entre ces monuments une reſſemblance ſinguliere, quant aux dimenſions, à la forme, &c. Le but de ce mémoire eſt de fournir de nouvelles preuves à l'opinion de M. de

Guines, que les Chinois sont une colonie des Egyptiens. M. de Caylus a fait distribuer à l'assemblée les dessins de plusieurs de ces monuments qu'il a fait graver.

16 *Novembre. Eloge historique de M. le cardinal Passionei.* Ce prélat, mort au mois de juillet 1761, étoit né en 1682 : c'étoit un savant profond dans les antiquités & dans les discussions canoniques : il a fait une oraison funebre du prince *Eugene*, très-applaudie dans son temps. Le reste de cet ouvrage contient beaucoup de recherches & de détails érudits. Il étoit associé étranger de l'acacdémie des belles-lettres, & bibliothécaire du vatican. On desireroit dans cet éloge plus de morceaux relatifs à la vie privée de ce cardinal.

17 *Novembre.* Nous avons entendu lire aujourd'hui une tragédie manuscrite de M. Rochefort : c'est une nouvelle *Pénélope*, traitée dans le goût de l'antique. Il a essayé de remplir les entr'actes d'une musique analogue au sujet, & il paroît avoir réussi : du moins il donne matiere à un grand harmoniste de développer toutes les richesses de son art. Le drame est très-simple, dénué de cet amour secondaire qu'y a introduit M. l'abbé Genet. L'auteur pénétré de son Homere en a tiré grand parti, & y a inséré tout ce qu'il a pu extraire de ce grand poëte.

19 *Novembre.* M. de Sauvigny, peu content du succès médiocre de son *Socrate*, a pris le parti de le mettre d'abord en quatre actes, & puis en cinq. Il est à présumer que ce drame en deviendra détestable. L'action, déja très-peu chaude, n'en sera que plus froide, & le remplissage qu'il faudra mettre, diminuera

abſolument le mérite de la verſification, en général aſſez bien faite, mais déſormais lâche, diffuſe & noyée dans des dialogues trop alongés.

Cet auteur fait actuellement des apologues orientaux, qui s'impriment & paroîtront inceſſamment.

20 *Novembre*. On lit dans la trente-troiſieme feuille de l'*Année Littéraire*, page 177, l'anecdote ſuivante : « Il y a dans Paris un homme » de lettres qui a pris la peine d'examiner » les 70 premieres pages de ce livre ſi vanté » (*l'Eſprit des Loix*)..... Il a trouvé dans » ces 70 pages un ſi grand nombre de faits » & de citations fauſſes, tronquées ou altérées, que la diſcuſſion qu'il en a faite lui a » fourni de quoi remplir 2 vol. in-12, qui » furent imprimés & dont on tira 500 exemplaires. Le préſident de Monteſquieu en » fut ſi alarmé, qu'il ſe donna de grands » mouvements pour en empêcher la publication. Il y employa le crédit de tous ſes » amis, & fut aſſez heureux pour réuſſir.... » Elle (cette critique) fut communiquée à » pluſieurs perſonnes qui ſont en état d'en » rendre compte ; il s'en eſt même ſauvé » quelques exemplaires..... »

C'eſt à l'auteur de l'*Année Littéraire* à juſtifier une imputation auſſi hardie, & à conſtater une anecdote auſſi intéreſſante.

21 *Novembre*. M. le marquis de Ximenès ayant eſſayé vainement de ſe faire un nom comme auteur, ſe borne à préſent à ſe faire des protégés ; il a une cour de jeunes gens ; dont quelques-uns ſont déja connus ; il a pris M. de la Harpe ſous ſon égide ; il vient de

faire imprimer une feuille où il exalte sa piece au-dessus des nues : c'est ainsi, dit-il, qu'ont commencé Racine & Voltaire..... Les *Freres ennemis* accollés à *l'Œdipe*.

Il paroît une critique en libelle de cette même piece ; on l'attribue à M. de la Morliere, auteur connu de toutes ces satires clandestines.

22 *Novembre*. Les comédiens françois ont remis hier la *Parisienne*, petite piece en un acte & en prose de Dancour. Il paroît qu'elle n'a pas eu un certain succès, & qu'on se bornera à cette seule représentation : elle n'en eut que neuf en 1691.

22 *Novembre*. *L'optique ou le Chinois à Memphis, essais traduits de l'Egyptien*, roman en deux parties de M. de Semperavi. Il est malheureux pour cet auteur que *Zadig* & *Candide* aient été faits : il y a une sorte de style, & cet ouvrage n'est pas d'un sot. Mais un roman, après ceux-là, ne peut que décheoir.

23 *Novembre*. *Instruction pastorale de l'humble évêque d'Aletopolis, à l'occasion de l'instruction pastorale de Jean-George, humble évêque du Puy*. Tel est le titre d'un pamphlet attribué à M. de Voltaire, touchant cette instruction, qui a 300 pages in-4. avec des notes, dans laquelle cet auteur est attaqué en plusieurs endroits & très-mal-traité pour son compte. Celui-ci a voulu s'en venger par des sarcasmes, & il a accouplé au prélat le frere, l'académicien : cette plaisanterie n'est pas des meilleures, elle n'empêche pas que l'ouvrage de M. du Puy ne soit très-estimé.

24 *Novembre*. M. le comte de Lauraguais est de retour en cette capitale. Cette grace,

qu'on avoit refusée à sa famille & à sa femme, a été accordée aux sollicitations de Mlle. Arnoux. Cette anecdote trop glorieuse pour les arts mérite d'être conservée. On assure que Mlle. Arnoux a saisi l'instant de la sensation très-vive qu'elle a faite à la cour dans l'opéra de *Dardanus*, dans le rôle de *Cephise* : elle s'est jetée aux pieds du duc de Choiseul & a demandé dans cette posture pathétique le rappel de son *Dardanus*. Les entrailles du ministre galant se sont émues, il s'est prêté de la meilleure grace du monde à ses instances si tendres. M. le comte de Lauraguais a cru devoir rendre hommage de sa liberté à son auteur, il lui a consacré les premiers jours de son retour. Pour ne point troubler ses plaisirs, madame de Lauraguais s'est retirée en couvent.

Nota. M. de Lauraguais n'est point de retour. La demande de Mlle. Arnoux, quoique très-séduisante, n'a pas produit un changement si merveilleux ; elle contribuera pourtant beaucoup à ce rappel, qui ne tient, dit-on, qu'à la condition préalable qu'on exige de la séparation du comte d'avec son épouse.

25 *Novembre*. Dans une suite du compte historique qui a été rendu de la conduite de monsieur Chatelier Dumesnil en Dauphiné, on lit cette chanson ; elle fait anecdote, & mérite d'être consignée ici :

Margot la ravaudeuse
A dit à Dumesnil,
Cousin, je suis bien gueuse ;
Viens rebattre mon lit,
Comme ton aïeul Blaise,

Qui jadis l'a battu
Pour un quart d'écu.

On prétend M. Chatelier petit-fils d'un cardeur de laine.

On lit dans la même relation le détail d'un placard séditieux, affiché à Grenoble, dont voici les paroles :

O France ! ô peuple esclave & servile ! en méprisant les loix, on t'arrache tes biens pour t'en former des chaînes. Le souffriras-tu, peuple malheureux !

25 *Novembre.* M. de Marmontel a été élu de l'académie françoise avant-hier. Il avoit essuyé depuis long-temps plusieurs refus. L'extrême licence dont il avoit parlé d'un grand seigneur au souper d'une actrice, & la bassesse avec laquelle il avoit désavoué ensuite cette satire, contre-balançoient ses talents littéraires. Son ennemi a eu la générosité de finir par le mépriser.

26 *Novembre.* Mlle. Mazarelli, cette fameuse courtisane connue par ses aventures & par son procès, vivoit depuis quelque temps avec M. de Moncrif. Elle a puisé dans le sein de cet académicien un goût pour la belle littérature ; elle s'est évertuée en conséquence ; elle avoit concouru pour le prix de l'académie, & son discours paroît imprimé. Il est, sans doute, très-bon pour une femme de cette espece ; mais son *Eloge de Sully* est d'un pinceau mou & sans vigueur ; quoiqu'il y ait apparence que son Anacréon y ait mis la main, on n'y retrouve aucun trait mâle qui caractérise le génie nécessaire pour une pro-

duction de cette espece. Il est vrai que M. de Moncrif, plus délicat que nerveux, n'a jamais que sacrifié aux graces.

27 *Novembre*. On répand un bon mot du Roi, que S. M. peut avoir dit de très-bonne foi, mais qu'a relevé la malignité des courtisans. Lorsqu'il a été question de remplacer M. de Bougainville, le Roi en parloit à quelques seigneurs, & demanda si ce seroit M. Thomas? —— *Non*, *Sire*, (répliqua M. de Bissy qui étoit présent) *il ne s'est pas mis sur les rangs, car il ne m'est pas venu voir*. —— *C'est qu'il ne vous croyoit pas de l'académie*, reprend S. M.; & les courtisans de rire.

29 *Novembre*. *Le Comte de Warwick* est imprimé, il soutient sa réputation à la lecture. La piece est dédiée au prince de Condé. On lit à la fin d'une lettre à M. de Voltaire, où ce jeune auteur développe son sentiment sur le genre qu'il embrasse; il le fait avec une noblesse que ses ennemis traiteront de hauteur; il tranche, mais poliment, & sans nommer personne; elle est fort bien écrite. Il rend à M. de Voltaire tous les hommages qui sont dus au prince du parnasse.

30 *Novembre*. On a enrégistré le 25 au parlement des lettres-patentes qui donnent tout le college de Clermont à l'université, y placent les classes de Lisieux, & réunissent différents boursiers des colleges qui ne sont pas de plein exercice : le Roi confirme en faveur de l'université toutes les graces accordées à ce college par ses prédécesseurs : Sa Majesté veut qu'il continue de porter le nom de *Louis-le-Grand*, & qu'il soit le chef-lieu & la prin-

cipale école de l'univerſité. On a fait des réglements pour l'adminiſtration de ce college.

1 *Décembre* 1763. Voici ce que nous recueillons concernant M. de la Harpe, & ſur quoi il paroît qu'on peut ſe fonder. M. de la Harpe eſt fils d'un porteur d'eau & d'une ravaudeuſe, un enfant trouvé enfin, qui, ayant eu occaſion d'être connu de M. Aſſelin, principal du college d'Harcourt, fut reçu comme penſionnaire, ſans payer penſion. M. Aſſelin, homme de mérite & connu par de très-bonnes productions, ſe fit un plaiſir de cultiver le mérite naiſſant du jeune de la Harpe. Celui-ci répondit à ſes ſoins, & s'eſt diſtingué d'une façon ſupérieure; il a remporté preſque tous les prix de l'univerſité. La ſatire eſt la premiere qualité qui ſe développe ordinairement dans un jeune poëte. Celui-ci l'exerça d'une façon indécente envers ſes maîtres, & même envers M. Aſſelin. Il trouva le ſecret de faire imprimer une piece en vers où il s'égayoit ſur le compte de ces meſſieurs. M. Aſſelin, moins piqué pour ce qui le concernoit, que jaloux de réprimer une licence qui pouvoit faire tort à ſon pupille, obtint du lieutenant de police qu'il fût mis au Fort-l'Evêque: ce qui a été exécuté. Il a depuis fait des héroïdes; elles ont eu un médiocre ſuccès; on a ſurtout trouvé très-mauvais que, dans une préface, il ait décidé impérieuſement du mérite de tous les auteurs anciens & modernes. Il ſemble s'être corrigé depuis d'une morgue qui ne va point à un auteur naiſſant. Il a rabaiſſé le ton dans une lettre à M. de Voltaire, dont on parlera ci-après.

2 *Décembre*. La littérature vient de perdre

M. l'abbé Prevôt, mort il y a quelques jours subitement, en allant à une maison de campagne qu'il avoit près de Chantilly. On doit regretter cet auteur estimable : ses productions feront long-temps les délices des cœurs sensibles & des belles imaginations.

3 *Décembre*. *Lettre d'un Quaker à Jean-George le Franc de Pompignan, évêque du Puy en Velay, &c.* signée *Frere de Simon le Franc de Pompignan*. Au titre seul on doit juger à qui l'on doit attribuer cette épître. M. de Voltaire cherche à y être plaisant. Il revient sur l'instruction pastorale qui le blesse fort, & dont il parleroit moins si elle ne remplissoit pas son objet. Il fait de vains efforts pour la rendre ridicule : elle triomphe de tous ses sarcasmes, dont la plupart tombent à faux absolument. A ce titre de Quaker il se permet des réflexions philosophiques trop connues pour avoir le merite de la nouveauté, ainsi que la plupart de ses épigrammes.

4 *Décembre*. Le succès de *Warwick* ne se dément point. On continue à le donner ; il est fort suivi, il a été joué à la cour. Il a plu généralement, & le Roi lui-même a daigné en témoigner sa satisfaction à l'auteur : S. M. lui a dit qu'il mériteroit d'être encouragé.

4 *Décembre*. On nous permet le retour de Grandval à la comédie, dont on ne jouira qu'en partie cependant. Il se consacrera aux rôles à manteau ; son ventre & son ampleur ne lui permettent pas de jouer les petits-maîtres & les rôles lestes & déliés.

6 *Décembre*. Le sieur Moreau, connu par son *Observateur Hollandois*, & qui depuis a fait bruit par différentes lettres écrites aux parle-

ments au nom du chancelier, vient d'être gratifié par le Roi d'une charge de conseiller à la cour des aides & chambre des comptes d'Aix en Provence. S. M. paie jusqu'aux frais de réception. Il est en outre depuis plusieurs années avocat des finances, dont il retire des honoraires considérables.

6 *Décembre.* On avoit vu jusqu'à présent avec surprise que le célebre Rameau ne fût pas décoré du cordon de St. Michel, honneur accordé aux gens qui s'illustrent dans les arts. Le plaisir que ses opéra ont fait à Fontainebleau dans le dernier voyage, a renouvellé l'indignation publique sur un oubli aussi injurieux. L'honneur que lui a fait le Roi de lui témoigner combien il avoit été satisfait de sa musique, a enfin ouvert les yeux : S. M. a ordonné qu'on lui expédiât des lettres de noblesse, dont elle fera tous les frais. Il doit être aussi décoré du premier cordon qui sera vacant.

8 *Décembre. L'anti-financier, ou relevé de quelques-unes de malversations dont se rendent journellement coupables les fermiers-généraux, & des vexations qu'ils commettent dans les provinces, &c. précédé d'une longue épître au parlement de France, & d'une estampe ingénieuse, &c.* Tel est le titre d'une brochure fort recherchée, & contre laquelle on fait les perquisitions les plus vives : ce qui en rend le prix très-cher. On y épuise contre la gent financiere tous les traits de la critique la plus amere, & l'on y rapporte assez de faits, quoique très-succincts, pour justifier ce qu'on en dit. Cet ouvrage, où l'auteur exhale peut-être un peu trop sa bile, n'est point dénué de mérite. La forme d'y

traiter la matiere est assez dure, mais le fond en est de la plus grande vérité. Il y a des endroits sublimes : il paroît que son vœu est un impôt unique ; il en déduit un intérêt réciproque très-avantageux au Roi & à l'état.

9 *Décembre*. On annonce l'opéra pour le 5 janvier 1764. On débutera par *Castor & Pollux*. La salle est exactement semblable à l'ancienne, à quelques pieds de plus, près ; ce qui jette de l'aisance dans toutes les parties, telles que les corridors & les loges. Tout est retenu depuis plusieurs mois pour quelque temps. M. le duc d'Orléans conserve les trois loges qu'il avoit, jusqu'à ce que le spectacle change de lieu, & donne pour cela 70000 livres.

10 *Décembre*. Freron, auteur de l'*Année Littéraire*, a été arrêté avant-hier après midi, par ordre de M. le duc de Choiseul, & conduit au Fort-l'Evêque, pour avoir inséré dans son Journal, N°. 34, il y a quinze jours, une lettre à lui adressée sur une famille d'Alsace, en route pour se rendre à Rochefort & passer à Cayenne, arrêtée dans sa marche le 17 du mois dernier par la plus excessive misere, qu'un citoyen généreux a soulagée. Cet acte d'humanité rendu public n'a pas été vu du même œil à la cour ; on en a fait un crime politique à l'éditeur. M. le duc de Choiseul étant à table entend parler de cette feuille : *ce gueux*, s'écrie-t-il, *s'avise de parler de Cayenne ! Qu'on m'apporte le* N°. 34. On lui lit l'endroit. *Il couchera au Fort-l'Evêque*, s'écrie de nouveau le ministre courroucé. On ne doute pas que M. Thomas n'ait couvert sa vengeance sous le voile du bien public.

12 *Décembre*. Il paroît dans le monde un conte manuscrit de M. de Voltaire, qui a pour titre : *Ce qui plaît aux Dames*. Il est dans le goût de la *Pucelle*, narré avec une naïveté charmante, orné de toutes les graces de son style. Il a environ 500 vers, il a toute la fraîcheur, tout le velouté de sa jeunesse. Ses amis ne dissimulent pas que M. de Voltaire a cet ouvrage depuis plus de 30 ans dans son portefeuille. Quant aux idées génératives, c'est-à-dire l'imagination, on voit que l'Arioste lui a été d'un grand secours.

14 *Décembre*. On a donné aujourd'hui *Mérope*, dans laquelle a débuté un jeune acteur, qui n'a paru sur aucun théâtre : il promet. C'est le fils du souffleur de la comédie ; il n'a que seize ans. Ce qui a sur-tout frappé durant cette représentation, c'est le jeu sublime de Mlle. Dumesnil. Le public l'a interrompue à plusieurs reprises, & a témoigné son enthousiasme d'une maniere particuliere.

15 *Décembre*. Freron a été élargi hier. Il avoit écrit une lettre à M. de Choiseul, où il lui représentoit, d'une façon pathétique, combien peu il avoit lieu de s'attendre à un traitement aussi injuste de la part d'un ministre qui l'avoit honoré de sa protection.

Le ministre a répondu avec détail, en cherchant à justifier sa conduite, & en donnant à entendre quel crime politique c'étoit de dévoiler ainsi les négligences & l'inattention du ministere ; il a paru même révoquer la vérité du fait conté par Freron. Il a fini par dire qu'il verroit M. de Sartines & qu'il lui procureroit son élargissement. Freron a riposté, &, en récriminant sur les imputa-

tions de M. le duc, il lui a donné à entendre qu'on abusoit étrangement de sa crédulité & de sa confiance. Toute cette correspondance est des plus risibles, elle est aussi indécente d'une part que de l'autre.

20 *Décembre. Vers de M. Dorat, sur sa seconde rupture avec Mlle. Dubois, de la comédie françoise.*

Chassé deux fois, c'est trop, friponne;
Quoique je m'attende à tes jeux,
Ce nouveau caprice m'étonne,
Je suis indigné, furieux,
Et cependant je te pardonne.
Ce sont les droits de la beauté;
Du benêt qu'elle a maltraité
Elle obtient encore les hommages:
Nous autres sots, soi-disant sages,
Ainsi l'avons-nous arrêté.
Mais ton Argus (1)! que Dieu confonde,
Qu'on voit sans cesse autour de toi
Tonner, frémir, faire la ronde;
Ce dragon armé contre moi,
Qu'un rien aigrit, qu'un rien alarme,
Et qui n'est prompt qu'à soupçonner,
Je ne lui connois point de charme
Qui m'invite à lui pardonner.

---

(1) M. *de Sarsal*, son entreteneur.

Permets qu'au moins je m'en amuſe:
J'ai mon congé, c'eſt mon excuſe;
D'autres iroient ſe lamentant,
Te reprochant tes injuſtices:
Pour moi de tes jolis caprices
Je me conſole en plaiſantant.
Dis-moi donc, qu'eſt-ce que demande
Ce vieux Boſtangi des amours?
Dois-tu trembler quand il commande,
Et lui prodiguer tes beaux jours?
Donne-t-on des chaînes à Flore?
Elle éparpille ſous ſes pas
Les roſes qui viennent d'éclore:
Un ſeul ne s'en contente pas.
La jeune & brillante immortelle,
Dans les champs qu'elle a fait fleurir,
S'envole où le deſir l'appelle,
Et court ſouvent après Zéphyr,
Comme Zéphyr court après elle:
Peux-tu recevoir dans tes bras,
Toi, Roſine, toi, fraîche & belle,
Ce décrépit & lord Midas,
Que tu trouves toujours rebelle
A l'aiguillon de tes appas;
Qui pour t'occuper te tourmente,
Et ſur ta bouche de vingt ans
Imprime un baiſer de ſoixante.
Je crois voir le Cyclope affreux,
Ce forgeron atrabilaire,
Qui de ſon antre ténébreux
Tout en boitant vient à Cythere,

Attriſter

Attrister les ris & les jeux,
De Vénus salir la ceinture,
Effaroucher la volupté,
Et souiller le lit de verdure
Qui sert de trône à la beauté.
Ah! ramene enfin sur tes traces
Et la folie & l'agrément:
Allons, Rosine, au nom des Graces,
Chasse-nous ce froid surveillant;
Il t'ennuiera pendant sa vie;
S'il t'enrichit après sa mort.
Ah! n'est-tu pas jeune & jolie?
Dispose seule de ton sort.
Ta voix, ta voix enchanteresse;
Dont les accents victorieux
Au fond des cœurs portent l'ivresse,
La langueur, le trouble & les feux;
Ta taille élégante & légére,
Ton œil fripon, le don de plaire,
Qu'à la beauté l'Amour préfere,
Mille talents voluptueux,
Quelques grains de libertinage,
Tes foiblesses & nos desirs;
Crois-moi, voilà ton héritage,
Enrichis-toi par les plaisirs.

21 *Décembre.* L'histoire arrivée en Angleterre à M. d'Eon de Beaumont, donne lieu de faire des recherches sur son compte, & voici ce qui en résulte. Il passe pour avoir été employé dans les négociations de la paix, plutôt par intrigue que par véritable choix du ministere. Sa premiere mission en Russie a été celle d'un spadassin. Le grand-duc vou-

loit un maître d'armes : on choisit M. d'Eon, qui avoit ce talent, dans la confiance qu'il ménageroit le retour d'un ministre de France à Saint-Pétersbourg. Ce qu'on avoit prévu arriva, il s'insinua dans l'esprit du grand-duc, fut de ses parties de plaisir ; il fit entrevoir que la France enverroit volontiers un ambassadeur. Il fut secrétaire d'ambassadeur, & & enfin d'ambassade. On lui donna un brevet de capitaine de dragons. Dans cet intervalle il donna quelques écrits sur le commerce, dont il se fit honneur; ils pouvoient en faire à son auteur, mais il n'étoit que le prête-nom, à ce qu'on prétend. On veut que ces écrits soient de son oncle & de M. Dupin, qui n'ont pas voulu réclamer. Quoi qu'il en soit, il étoit comblé de graces, avoit 2000 écus de pension, le titre de ministre plénipotentiaire & la croix de St. Louis, lorsqu'il a eu une rixe en Angleterre chez le lord Halifax contre un François, M. de Vergy, à l'occasion de la paix derniere, que ce dernier prétendoit honteuse, & qu'il a soutenue nécessaire. M. de Guerchi, ambassadeur, ayant voulu interposer son autorité, M. d'Eon n'en a tenu compte; ce qui l'a obligé de porter des plaintes à la cour de France. Depuis il a passé dans la cité de Londres, &, malgré toutes les réclamations de ce ministre, il est inviolable, & le roi d'Angleterre ne peut point le faire enlever de son asyle. Il étoit important de conter une anecdote toute politique, mais qui regarde un homme de lettres.

22 *Décembre*. M. de Marmontel a prononcé aujourd'hui son discours de réception à l'académie françoise. Malgré son ton pédantesque & qui exigeoit les applaudissements, il n'en

a reçu que quelques-uns en certains endroits : il a fait valoir, comme il devoit, la néceffité indifpenfable des hommes de lettres pour tranfmettre à la poftérité les belles actions. Il a détaillé d'une maniere vraie & naturelle les embarras, les inquiétudes d'un auteur ifolé & qui ne trouve point dans fes amis les reffources dont il auroit befoin pour être éclairé dans la carriere qu'il parcourt. Ces deux morceaux & une très-belle image fur l'académie des belles-lettres; fauveront de l'oubli ce difcours confacré, comme tous les autres, à la fadeur & à l'adulation.

M. Bignon, directeur, a répondu d'une façon maigre & d'un ton rauque.

Enfuite M. de Marmontel a repris la parole, & a lu une épître en vers de dix fyllabes, *fur la force & la foibleffe de l'efprit humain*. Ce morceau de poéfie, qui n'a rien de neuf que la difficulté vaincue à l'égard de plufieurs fyftêmes de phyfique rendus d'une maniere affez pittorefque, n'eft que d'un très-foible mérite, après les difcours philofophiques de M. de Voltaire.

23 *Décembre*. M. l'abbé du Marfais vient de mourir : il avoit été jéfuite, & s'étoit diftingué alors par plufieurs poéfies d'une élégance & d'un goût exquis ; il étoit forti de cet ordre d'une façon affez défagréable, & il en couroit de très-mauvais bruits. Il a fait depuis plufieurs autres ouvrages, entr'autres l'*Analyfe de Bayle*, qui a eu les honneurs de la brûlure & toutes les cenfures cumulées des facultés de théologie, de la Sorbonne, des évêques, &c.

24 *Décembre. Chanson de M. de Voltaire contre Pompignan.* Sur l'Air : *d'un inconnu.*

Simon le Franc, qui toujours se rengorge,
Traduit en vers tout le vieux testament ;
Simon les forge très-durement :
Mais pour la prose, écrite horriblement,
Simon le cede à son puîné Jean-George.

26 *dudit. Epître à Sophie, ou Mlle. Arnoux, par M. Dorat.*

Flore jadis brilloit dans Rome :
Tribuns, édiles & questeurs,
Consuls, pontifes, dictateurs,
Tous ces héros que l'on renomme
Etoient ses humbles serviteurs :
On briguoit l'honneur de ses chaînes,
A sa voix naissoient les beaux jours,
A ses pieds les aigles Romaines
Se jouoient avec les Amours.
En loix érigeant ses caprices,
Elle soumit ces fiers vainqueurs ;
De Rome elle fit les délices,
Rome en fit la reine des fleurs,
Et lui fonda des sacrifices.
Mais enfin Flore, s'il lui plaît,
Va te remettre sa couronne,
Détruisant ce que Rome a fait,
C'est tout Paris qui te la donne.
Tous les Zéphyrs sont avertis
Qu'ils ont une Flore nouvelle,
Qu'ils aient à se ranger près d'elle,
Sur des bords par elle embellis.
Tel est l'arrêt de ta patrie,
Vu, rédigé par la folie,
Et qu'au mois si cher aux amants,
Mois brillant des métamorphoses,
Doit signer de ses doigts de roses
Le dieu qui préside au printemps.
Du sein des plus douces ivresses,
Reçois notre hommage & nos vœux !

C'eſt la crainte qui fit les dieux,
Et l'Amour ſeul fait les déeſſes.
Que dis-je? ce titre orgueilleux
Vaut-il le beau nom de *Sophie*!
Crois-moi, jeune, folle & jolie,
Laiſſe l'Olympe radieux
A la céleſte bourgeoiſie,
Que l'on adore & qui s'ennuie
Tandis que tu fais des heureux.
Le beau temple de l'harmonie
Va bientôt s'ouvrir à nos yeux :
C'eſt-la que je te déifie,
Voilà ton palais & tes cieux.
Je vois *Pſyché*, je crois l'entendre
Parmi la foudre & les éclairs,
Mêler ſa voix plaintive & tendre
Au tumulte effrayant des mers.
De l'Amour ſi tu peins les flammes,
Si tu fais gémir la douleur,
Ta voix s'échappe de ton cœur
Et va retentir dans nos ames.
Dis-moi par quels ſons inconnus
Peux-tu réunir, ma Sophie,
Le babil piquant de Thalie,
Les ſons touchants de Polymnie
Et le ſilence de Vénus?
Sur-tout combien je t'idolâtre,
Lorſque rendue à tes amants,
Jamais heureux, toujours contents,
Tu ſais par ton humeur folâtre
Surprendre & charmer leurs tourments;
Lorſqu'on te voit ſans étalage,
Sans apprêt & ſans dignité,
Prêtreſſe de l'Amour volage,
Cueillir avec légéreté
Cette fleur du libertinage
Qui reſſemble à la volupté.
Jamais chez toi n'oſent paroître
Ces vieux deſpotes éclopés,
Toujours cocus, toujours dupés,
Et toujours ſi bien faits pour l'être,
Tu proſcris les airs impoſants,
Les tons burleſques, les caprices,

Des altesses de nos coulisses,
Qui traitent en impératrices,
Et leurs valets & leurs amants.
Chez toi l'on trouve la nature,
Ou l'art séduisant de *Ninon*,
Cet art qui tient à la raison,
L'art de tromper sans imposture.
Chez toi l'on badine & l'on rit;
La gêne y semble insupportable,
Et l'on y cache son esprit
Afin d'en être plus aimable.
Il est un champêtre réduit,
Temple paisible du mystere,
Où l'on s'envole à petit bruit
Loin d'un public triste & févere,
Dont l'œil persécuteur nous suit.
C'est-là que sur une ottomane,
Qu'ombragent les festons légers
D'un voile errant & diaphane,
Volent les jeux & les baisers.
C'est-là que plus vive & plus belle,
Le feu, la gaieté dans les yeux,
Hébé verse le nectar aux dieux
Qui ne s'enivrent point sans elle.
C'est-là que vers la fin du jour,
La liberté, convive aimable,
Met les deux coudes sur la table
Entre les plaisirs & l'amour.
Quelle volupté, ma Sophie!
Que sont les biens & la grandeur?
Vas, ce délire est le bonheur,
Il est le charme de la vie!
Crains de serrer de nouveaux nœuds:
Toujours folle & toujours tranquille,
Laisse errer ton cœur & tes vœux;
Ton amour feroit un heureux,
Ton indifférence en fait mille.

29 *Décembre. Vers sur Jean-Jacques Rousseau, ci-devant citoyen de Geneve.*

Rousseau prenant toujours la nature pour maître,
Fut de l'humanité l'apôtre & le martyr;

Les mortels qu'il vouloit forcer à ſe connoître,
S'étoient trop avilis pour ne pas l'en punir.
Pauvre, errant, fugitif & proſcrit ſur la terre,
Sa vie à ſes écrits ſervit de commentaire.
La fiere vérité dans ſes hardis tableaux,
Sut en dépit des grands montrer ce que nous ſommes.
Il devoit de nos jours trouver des échafauds ;
Il aura des autels quand il naîtra des hommes !

30 *Décembre*. On a donné aujourd'hui *Turcaret*. On remarque cet événement par rapport à la piece de la *Confiance trahie*, ſupprimée avant-hier comme injurieuſe aux financiers.

30 *Décembre*. M. Dorat ſe retranche aux épîtres, aux héroïdes. Il vient d'en faire une de *Barneveld, le Marchand de Londres*. On ſent de quel mauvais goût il eſt de mettre en récit une piece de cette eſpece, un des plus beaux drames du théâtre Anglois. Il cherche à s'excuſer dans une préface, & il ne fait que montrer ſon tort dans un plus grand jour. Il y a beaucoup de vers dans cet ouvrage : quelques-uns ſont pleins de ſentiment : il y en a même de génie, mais ce ne ſont que des vers.

31 *Décembre*. Il court un Noël ſur différents perſonnages de la cour, qui eſt très-piquant, ſur l'Air : *Des Bourgeois de Chartres*.

De Jeſus la naiſſance
Fit grand bruit à la cour,
Louis en diligence
Fut trouver *Pompadour* :
Allons voir cet enfant, lui dit-il, ma mignonne :
Eh ! non, dit la marquiſe au Roi,
Qu'on l'apporte tantôt chez moi,
Je ne vais voir perſonne.

Cependant la nouvelle
Gagnant de tout côté,

Le fils de la pucelle
De tous fut visité.
D'arriver des premiers, un chacun se dépêche :
Le Roi, la Reine, & leurs enfants,
S'en vont tous chargés de présents
L'adorer dans la creche.

Les chanceliers de France,
Car il s'en trouva deux,
Pour droit de préséance
Eurent dispute entr'eux :
C'est à moi, dit *Maupeou*, qu'est la chancellerie :
Qui pourroit me la disputer !
On sait que j'ai pour l'acheter
Vendu ma compagnie.

Doué d'un esprit rare,
Mais mordant comme un chien,
Près des gens à simare
On apperçut *d'Ayen* ;
Pourquoi donc, Messeigneurs (dit-il) entrer en lice !
Grace au conseil sage & prudent,
Entre vous deux tout incident
Est sauvé par un *Vice*.

Rempli de son mérite,
Entrant le nez au vent,
Choiseul parut ensuite,
Et d'un ton turbulent,
Dit sans aucun égard : changeons cette cabane,
Je veux culbuter tout ici ;
Je réforme le bœuf aussi,
Et je conserve l'âne.

En sa simple maniere
Joseph dit à *Praslin*,
Défendez ma chaumiere
Contre votre cousin.
Au moins, de son projet que l'effet se retarde ;
Songez que je suis étranger,
Et que devant me protéger,
La chose vous regarde.

Praslin dit : toute affaire
Est de l'hébreu pour moi ;
Ils m'ont au ministere
Mis sans savoir pourquoi ;
Ainsi je n'y fais rien que porter la parole :
Le duc & sa sœur reglent tout ;
Mais d'elle vous viendrez à bout
Avec quelques pistoles.

Ne se sentant pas d'aise ;
Bertin dit en entrant,
Qu'on me donne une chaise,
Je veux bercer l'enfant.
Je suis ministre en pied, mais je n'ai rien à faire,
Et pour occuper mon loisir,
Seigneur, je compte vous offrir
mon petit ministere.

N'ayant de la confiance
Qu'au poupon nouveau-né,
De Laverdy s'avance
D'un air tout consterné,
Disant puisque d'un mot vous levez tout obstacle,
Jesus, je me livre à vos soins,
Pour subvenir à nos besoins
Il me faut un miracle.

Courtisan sans bassesse,
Citoyen vertueux,
D'Estrée fendit la presse,
Et dit au roi des cieux :
Veillez sur ma patrie, elle m'est toujours chere :
Au conseil, sans ménager rien,
Tous mes avis tendent au bien,
Mais on ne les suit guere.

Nivernois prit sa place,
Apportant deux bouquets
De lauriers du Parnasse,
D'olives de la paix ;
Puis d'un air gracieux à Jesus il les donne.
L'enfant dit : je reçois ce don,

Mais pour orner votre front
D'une double couronne.

Dans un coin de l'étable
Entendant du débat,
Quelque homme charitable
Vint mettre le holà :
C'étoit *le Beaufremont*, venu de ſa province,
Preſſant un page à Melchior.
Qui refuſoit cent louis d'or
De cet aimable prince.

En coudoyant la foule
Le marquis *de Puyſieux*,
A grand'peine ſe coule
Auprès du fils de Dieu ;
Pour regarder l'enfant ayant mis ſes lunettes,
Enfin, dit-il, je vois le cas :
Pourtant la nouvelle n'eſt pas
Miſe dans ma gazette.

Richelieu, plein de grace,
Apportoit au poupon
Des vers dignes d'Horace,
Et du miel de Mahon.
Enchanté de le voir, à l'entendre on s'arrête :
Mais voyant Marie, à l'inſtant,
Il laiſſe-là ſon compliment
Pour lui conter fleurette.

Lugeac, pour toute antienne,
Dit d'un ton impudent :
Faut à la Pruſſienne
Elever cet enfant,
Il aura comme moi, le cœur impitoyable.
Joſeph dit, en bouchant ſon nez,
Mon beau ſeigneur, quand vous parlez,
Vous infectez l'étable.

Ecumant de colere
Lugeac vit en ſortant
L'amour du militaire,

Monteynard & *Brehan*,
Avec eux *Talaru* ſe tenoit à l'entrée :
Approchez-vous, leur dit *Jeſus*,
Vous ſerez toujours bien venus,
Ici comme à l'armée.

Un certain *Surlaville*,
Eſpece de commis,
Se trouvant à la file,
D'un air bas & ſoumis,
Dit : *Jeſus*, vous voilà dans un pauvre équipage
Mais je ſuis né plus indigent,
J'ai fait fortune ſans talent :
Jeſus, prenez courage.

Un homme d'importance,
C'étoit mons *Dubois*,
Fort bouffi d'impudence,
Dit en hauſſant la voix :
De ma viſite ici, Seigneur, tenez-moi compte,
Car à ma porte plus d'un grand
Vient ſe morfondre en attendant,
Sans en rougir de honte.

Du fond de la maſure
On voit dans le lointain
Une courte figure,
C'étoit *Saint-Florentin* :
Il me fait, dit Joſeph, une peur effroyable;
Dans ſes mains je vois un paquet,
C'eſt quelque lettre de cachet
Pour ſortir de l'étable.

Sur ſon abord ſiniſtre
On ne ſe trompoit pas :
Je viens, dit le miniſtre,
Pour un très-fâcheux cas ;
La cour vous a donné l'Egypte pour retraite :
Au roi cet exil a déplu ;
Mais la marquiſe l'a voulu,
Sa volonté ſoit faite.

Fin du premier Volume.